

TRAITÉ
DE LA
VÉRITABLE ORAISON

D'APRÈS LES
PRINCIPES DE SAINT THOMAS

PAR LE
R. P. Antonin MASSOULIÉ
DES FRÈRES PRÊCHEURS

Suivi des *États d'Oraison*
Par le R. P. ROUSSEAU, *du même Ordre*

ÉDITION NOUVELLE
Revue et complétée par le R. P. M.-J. ROUSSET
du même Ordre

II

PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

TRAITÉ
DE LA
VÉRITABLE ORAISON
SUIVI DES
ÉTATS D'ORAISON

II

TRAITÉ
DE LA
VÉRITABLE ORAISON

D'APRÈS LES
PRINCIPES DE SAINT THOMAS

PAR LE
R. P. Antonin MASSOULIÉ
DES FRÈRES PRÊCHEURS

SUIVI DES *États d'Oraison*
Par le R. P. ROUSSEAU, *du même Ordre*

ÉDITION NOUVELLE
Revue et complétée par le R. P. M.-J. ROUSSET
du même Ordre

II



PARIS .
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

TRAITÉ
DE LA
Véritable Oraison

TROISIÈME PARTIE

Pratique de l'oraison.

CHAPITRE I

PREMIER AVIS : QU'IL NE PEUT Y AVOIR D'AMOUR
SANS CONNAISSANCE, MAIS QU'IL PEUT Y AVOIR
DE L'AMOUR SANS BEAUCOUP DE RAISONNEMENT.

Nous n'avons établi jusqu'ici que des principes généraux pour faire une oraison chrétienne et parfaite ; mais ces principes ne descendent pas assez dans le particulier, pour montrer distinctement en quoi consiste la pratique de l'oraison.

Lorsqu'il s'agit des vertus, les préceptes généraux sont peu utiles, parce que les actions sont toujours particulières. La spéculation seule n'a jamais assez de force pour nous porter à fuir le mal, et à suivre la vertu ; si l'on ne descend dans le particulier, ce ne sont que de simples idées, qui demeurent dans l'imagination sans faire nulle impression sur la volonté. On les regarde avec la même indifférence, que les peintures des choses les plus terribles qui nous rempliraient de terreur, si elles étaient présentes ¹. Expliquons donc la pratique de l'oraison, sans quoi tout ce que nous avons supposé resterait inutile. Il y a d'abord plusieurs avis nécessaires à donner.

Il est certain qu'il ne peut y avoir d'amour sans connaissance. nous l'avons assez prouvé ; mais on ne doit pas inférer de là, qu'il ne puisse y avoir un amour parfait sans un grand raisonnement.

Il faut se rappeler ce que c'est que la connaissance, et ce que c'est que le raisonnement. La connaissance est une seule opération de l'entendement, et le simple regard d'un objet ou d'une vérité assez claire par elle-même : par exemple, qu'un tout est plus grand que sa partie ; que le

1. D. Th. in 2 Sent. dist. 24, q. 2, art. 1.

bien est aimable ; qu'on doit travailler pour se rendre heureux. Ce sont autant de vérités qui portent en elles mêmes leur lumière pour se faire voir.

Mais le raisonnement renferme plusieurs actes ; les premiers établissent les principes, puis on en tire les conséquences. S'agit il, par exemple, de convaincre l'esprit de la nécessité de mortifier les passions, parce qu'il n'en est pas toujours convaincu ? il faut d'abord chercher des raisons qui lui fassent avouer cette vérité par force, et malgré toutes les inclinations de la nature corrompue. Ainsi l'on se dit à soi-même, que les passions déréglées nous précipitent en toutes sortes de désordres, et sont un empêchement à l'acquisition de la vertu ; puis nous tirons cette conséquence, que si nous voulons opérer notre salut, nous devons modérer nos passions. Oui, mon Dieu, dit ensuite un homme, je veux me sauver, avec le secours de votre grâce, et suivre le chemin de tant de saints, qui étaient de chair comme moi, etc.

Voilà comment l'amour suit la connaissance, et la volonté l'entendement ¹.

Mais il ne faut pas de grands raisonnements

1. *Cognitio est causa amoris.* D. Th. 2.2, q. 27, art. 2.

pour aimer ; il ne faut que se proposer un objet aimable pour en être touché. Tout le monde désire le bien, et quand on est convaincu d'une vérité, il suffit de l'envisager pour s'y soumettre. Quand on est assuré qu'un fruit est doux, il ne faut que le voir pour avoir envie d'en goûter. De même quand l'âme vient à se représenter Dieu, comme une beauté et comme une bonté infinie, sans s'arrêter à former des raisonnements, elle peut produire mille actes différents, d'admiration, d'adoration, de complaisance, d'amour, etc. C'est ainsi, que quand il plaît à Dieu de favoriser une âme, il lui fait connaître ses perfections par un simple regard, quelquefois il lui fait passer devant les yeux mille beautés qui la charment, ou de fortes considérations qui la touchent ; et alors sans nul raisonnement l'entendement et la volonté s'y portent avec ardeur.

Saint Thomas, parlant de la connaissance d'Adam, dit, que Dieu peut faire connaître ses perfections en plusieurs manières différentes, sans cependant se faire voir en lui-même. Il imprime dans l'entendement des images de ses perfections ; et il opère alors dans les âmes ce que des anciens croyaient qu'il opérait dans les esprits des bienheureux. Ils croyaient, dit saint Thomas, que Dieu ne peut jamais être vu en lui-

même, mais qu'il répandait dans les esprits des bienheureux une splendeur de sa divine essence, et un rayon de la lumière increée ¹. Cette opinion est une erreur, si on l'entend de la communication qui se fait dans le ciel. Rien ne peut rendre l'âme bienheureuse que la vue de Dieu en lui-même. « Nous le verrons, dit saint Jean, comme il est en lui-même », et non pas seulement comme dans ses créatures ². Mais c'est la communication que Dieu fait quelquefois sur la terre, où il peut se représenter aux hommes en une infinité de manières, plus ou moins parfaitement, et comme il lui plaît. Adam connaissait Dieu non seulement par les créatures visibles, mais par des images plus vives, que Dieu imprimait dans son esprit ; et avant que les anges fussent bienheureux, Dieu se faisait connaître à eux d'une manière plus élevée à proportion qu'ils étaient plus parfaits. Et parce qu'entre les deux extrêmes il y a plusieurs milieux différents, Dieu peut se faire connaître et ses perfections, depuis la manière plus imparfaite qui est par les créatures, jusqu'à la connaissance de sa propre nature, par

1. De veritate, q. 8, art. 1.

2. Sicuti est, et non tantum sicuti facit. D. Th. 1, p. q. 11.

des images toujours plus nobles et toujours plus pures ¹.

Or il est évident, que pour contempler ces images, l'âme n'a pas besoin de raisonnements. Elle les voit par un simple regard : et Dieu les lui faisant passer devant les yeux, et les lui tenant présentes, autant qu'il lui plaît, la volonté s'y porte en un instant, comme pour les embrasser et les retenir, et elle se sent tout embrasée d'amour. Ce ne sont alors que lumières et que feux : et l'âme est comme une flamme vive qui se porte au centre de son cœur.

Ces grâces extraordinaires néanmoins ne sont pas nécessaires pour une véritable oraison. Mais elles servent à nous faire voir clairement qu'encore qu'il n'y ait point d'amour sans connaissance, il peut y avoir un très parfait amour sans raisonnement.

1. D. Th. De veritate, q. 18, art. 2.

CHAPITRE II.

DEUXIÈME AVIS : QUE LA SEULE CONNAISSANCE DES MYSTÈRES DE LA FOI ET DE LA RELIGION SUFFIT POUR UNE BONNE ORAISON.

Quand l'oraison se passerait toute dans l'exercice d'une seule vertu, par exemple, du divin amour à la vue d'un crucifix, elle serait très parfaite : l'âme posséderait ce qui est la fin de toutes les oraisons, à savoir, l'union avec Dieu, qui se fait par l'amour. Mais serait-il besoin de raisonner, les seuls mystères de la foi sont un fonds inépuisable de grands et de sublimes raisonnements, et néanmoins très faciles, dont peuvent être capables les personnes les plus simples.

En effet, quelle plus grande sagesse peut-on acquérir que celle qui s'obtient par la foi ? C'est par la foi, dit saint Thomas, qu'après la venue de Jésus-Christ, un pauvre villageois et une simple femme auront une connaissance plus relevée, que n'en avaient eu avant la publication de l'Évangile, tous les philosophes du monde avec toute

leur étude ¹. Ces philosophes, qui étaient comme les oracles du monde, n'ont jamais connu que bien peu de chose de la Divinité, et des perfections de Dieu. Encore n'ont-ils pu l'apprendre qu'avec un travail considérable et après y avoir consumé une grande partie de leur vie. Et ce qui était plus déplorable, la raison humaine étant très défectueuse, ils ont mêlé dans leurs faibles connaissances un nombre infini d'erreurs. Maintenant la foi nous apprend tous ces grands mystères si fort élevés au-dessus de la raison, sans peine, sans étude, et sans erreur ². Si bien que si ces Philosophes revenaient au monde, ils verraient avec étonnement qu'un petit enfant, qui ne sait encore que les éléments de la religion, pourrait être leur maître ; qu'il serait capable de corriger leurs erreurs, et de leur apprendre des vérités qui n'étaient jamais tombées dans leur esprit.

Ce qui pourrait faire un sujet d'admiration aux plus grands hommes du monde, ne peut-il pas nous fournir des sujets d'une profonde méditation ? Je dirai plus. Ce qui fait la béatitude des Saints dans le ciel, ne suffira-t-il pas pour nous entretenir, pour nous élever et pour

1. Opusc. 6 in Symb. cap. 1.

2. D. Th. 1 contra Gent. cap. iv.

nous enflammer dans l'oraison? Or « la foi est la substance des choses que nous espérons ». Comme les principes d'une science en sont toute la substance, et qu'ils en renferment le commencement et toute la perfection, de même la foi est une ébauche des choses que nous espérons ; elle les renferme et les contient toutes, puisque la foi mérite que nous contemplions un jour à découvert dans le ciel ce qu'elle ne nous représente ici que sous un voile et par des énigmes. Ainsi ces ombres aimables tempèrent d'un côté le grand éclat des lumières célestes, afin que l'esprit humain les puisse supporter ; et, d'un autre côté, elles disposent l'esprit à pouvoir supporter dans le ciel toute la majesté de la gloire ¹. « Heureuse obscurité de la foi, s'écrie saint Bernard, qui modère la lumière pour la proportionner à la faiblesse de mes yeux, et qui prépare mes yeux pour la recevoir tout entière? La foi n'éteint pas ma lumière, elle la conserve, et tout ce que l'ange voit, me sera un jour révélé ². »

Descendons plus dans le particulier. Quel sujet d'oraison ne pouvons-nous pas trouver dans

1. Inchoatio rerum sperandarum. D. Th. 2.2, q. 4, art. 1.

2. In Cant. serm. xxxi.

l'oraison dominicale, que personne n'ignore parmi les fidèles ? Tertullien l'appelle « une céleste philosophie, et l'abrégé de tout l'Évangile », par la grandeur des choses qu'elle contient.

Quels sentiments d'amour et de confiance ne devons-nous pas concevoir, quand nous venons à considérer qu'il nous est permis d'appeler notre Père ce grand Dieu, qui est dans le ciel, et qui gouverne tout l'univers ? Quelle origine peut être plus glorieuse pour nous, et quelle dignité plus relevée ? C'est par ce sentiment de noblesse qu'une âme chrétienne doit mépriser toutes les grandeurs et toute la pompe de la terre, les estimant infiniment au-dessous de la condition très élevée d'être fils de Dieu. « Apprenez, disait saint Jérôme à Eustochium, une sainte superbe, et sachez que vous valez incomparablement mieux que tout ce qu'on admire dans le monde ¹. » « La sagesse inspire la vie à ses enfants ², » dit l'Écriture ; elle leur donne une grandeur d'âme, dit Clément d'Alexandrie, et des sentiments très sublimes de leur état, qui leur font fouler aux pieds tout ce qui les peut attirer au péché ³.

1. *Disce sanctam superbiam, scito te illis esse meliorem.*

2. *Sapientia filiis suis vitam inspirat. Eccli. iv, 12.*

3. *Clem. Alex. 7, Stromat. in fine.*

Quelle confiance aussi ne doit pas concevoir une âme qui sait que Dieu est son Père? Que doit-elle craindre, soit des hommes, soit de l'enfer, puisque celui qui la chérit avec la tendresse d'un père, est tout-puissant pour la préserver et pour la secourir? au contraire, l'amour qui en Dieu égale sa puissance, n'oblige-t-il pas sa créature à tout espérer?

Voilà comment une âme fidèle peut solidement raisonner sur les principes de la religion, qui ne sont pas même ignorés des enfants. Et que sera-ce si nous parcourons toute la vie de Jésus-Christ, qu'on doit appeler le Livre des fidèles, et le tableau sensible de toutes les vertus les plus parfaites « O Galates insensés ! disait l'Apôtre, qui vous a ensorcelés pour ne pas obéir à la vérité, vous, qui avez vu depuis peu de temps Jésus-Christ dépeint devant vos yeux, et crucifié pour vous ¹ ? » C'est sur la croix qu'il vous représente toutes ses divines vertus que vous devez copier en vous-mêmes.

Ce n'est donc pas d'une grande étude qu'on a besoin pour soutenir une bonne méditation ; il ne faut que former quelques réflexions sur nos mystères, que l'on a appris depuis l'enfance. Et

1. Gal. iii, 1.

c'est là un grand sujet de consolation pour les personnes à qui Dieu n'a pas accordé une vaste étendue d'esprit, ou à qui leur sexe et leur condition n'ont pas permis d'apprendre les sciences. Pour faire une excellente oraison, la foi leur suffit il ne leur manque que de s'enflammer de beaucoup d'amour, à la vue de ces saints et terribles mystères.

CHAPITRE III

TROISIÈME AVIS : QU'ON NE PEUT PAS ÉGALEMENT APPLIQUER L'ENTENDEMENT ET LA VOLONTÉ.

C'est encore un avis nécessaire qui doit être supposé, qu'il n'est pas possible d'appliquer avec une égale force les deux facultés raisonnables, et que l'on donne d'autant moins à la volonté, que l'on donne plus à l'entendement. C'est pourquoi après avoir un peu raisonné sur le sujet de son oraison, il faut arrêter l'activité de l'esprit, et laisser à la volonté la liberté de produire des actes, de pousser ses mouvements et d'enflammer sa ferveur. Ce n'est pas que pendant l'action de la volonté, l'entendement ne conserve toujours quelque connaissance, continuant de montrer à la volonté l'objet qu'elle doit aimer. Mais il suffit que cette connaissance soit simple et sans nul effort, afin que dans cette modération n'étant pas capable d'affaiblir et d'épuiser les forces de l'âme, elle n'empêche point par conséquent l'exercice de la volonté. Il ne s'agit pas ici de cette espèce

de connaissances, ni de ces raisonnements, qui sont par eux-mêmes tellement liés avec les affections de la volonté, qu'il paraît impossible de les séparer, comme ceux dont nous avons traité au chapitre précédent. Il est question seulement d'éviter ces grandes contentions d'esprit avec lesquelles on fait quelquefois la méditation, et qui la convertissent en une étude.

Plus l'entendement fait d'effort à raisonner sur un objet ou sur une vérité, plus la volonté devient faible à produire ses actes, et elle demeure dans la langueur et dans l'abattement. Car toutes les puissances ont leur racine dans la substance de l'âme, et quand toutes les forces de l'âme sont extrêmement appliquées aux opérations d'une puissance, elles ne peuvent suffire aux opérations d'une autre ¹.

C'est par ce même principe que saint Thomas prouve généralement que toutes les passions empêchent les opérations de l'esprit. Nous sentons nous-mêmes par expérience, que quand nous sommes agités de quelque mouvement violent, de colère, de crainte ou de tristesse, nous avons beaucoup de peine à détourner notre imagination pour appliquer l'esprit; parce que lorsqu'une

1. D. Th. 1.2, q. 37, art. 1.

puissance de l'âme agit avec plus de force, les autres se relâchent nécessairement, et deviennent languissantes : une force partagée est toujours affaiblie, de même qu'une passion véhémente en affaiblit une autre, et qu'on ne peut également embrasser deux objets à la fois ¹.

Si nous écoutons avec une trop forte application une personne qui nous parle, nous n'apercevons rien de ce qui se passe autour de nous. Saint Augustin avoue, dans ses Soliloques, qu'une violente douleur qu'il souffrait, l'empêchait d'appliquer son esprit ². Saint Grégoire fut obligé par l'excès de sa tristesse, quoique sainte, d'interrompre l'exposition qu'il faisait au peuple, des Prophéties d'Ezéchiel ; et dans son homélie xxii^e sur ce Prophète, en rapportant les maux qu'il voyait tous les jours devant ses yeux : « Hélas ! dit-il, étant obligé de boire tous les jours un calice si amer, comment aurai-je la force de vous présenter les douceurs qui sont renfermées dans les mystères de ce Prophète ³. »

Enfin pour nous convaincre faut-il un plus grand exemple ? Quand Dieu élève une âme à

1. D. Th. 1.2, q. 77, art. 1.

2. *Lib. Soliloq.* cap. xii.

3. In Ezech. homil. xxii

ses communications extraordinaires, qui semblent la faire sortir d'elle-même, cette âme perd l'usage des sens ; parce qu'alors ses puissances s'empêchent l'une l'autre dans leurs opérations ; l'âme, où elles résident, ne pouvant fournir à toutes une même force, et une égale application ¹.

Il est donc très évident par tout ce que nous venons de rapporter, et dont l'expérience nous convainc autant que la raison, qu'il est absolument impossible d'appliquer également l'entendement et la volonté ; et que dans l'oraison, plus l'on applique l'esprit, plus la volonté demeure sèche et sans mouvement. Les savants, qui se mettent à l'oraison, ne l'éprouvent que trop à leur préjudice, ou pour parler plus juste, à leur honte ; les sciences leur fournissant une multitude de raisonnements, qui demandent beaucoup d'application, leur volonté demeure sans nourriture, et sans aucun goût de Dieu. De sorte qu'après avoir employé le temps ordinaire de l'oraison, ils se trouvent, n'avoir fait qu'une étude ; ils seraient prêts à donner une leçon de Théologie mystique, mais à peine ont-ils produit un acte d'amour de Dieu, pour pouvoir assurer qu'ils ont fait oraison.

1. D. Th. *De veritate*, q. 12, art. 9, ad. 4.

Il est donc nécessaire de suivre le conseil de saint Denys, et après avoir employé quelque temps à la considération ou au raisonnement, de suspendre l'entendement pour laisser agir la volonté. L'oraison consiste principalement dans les affections : une oraison sans affection est sèche, stérile, sans utilité et sans mérite ; car la fin de l'oraison étant l'union de l'âme avec Dieu, on ne peut douter que cette union ne se fasse plus parfaitement par les opérations de la volonté, que par les considérations de l'entendement ; comme nous l'avons suffisamment expliqué ailleurs.

CHAPITRE IV

QUATRIÈME AVIS : QUE TOUS CEUX QUI FONT ORAISON N'ONT PAS BESOIN D'UNE ÉGALE PRÉPARATION

La grâce et les dons du Saint-Esprit rendent comme naturelles les choses divines. Une seule parole suffit quelquefois pour enflammer le cœur. Un exemple.

Entreprendre de faire oraison sans s'y préparer, c'est tenter le Saint-Esprit, et porter l'orgueil dans l'école de l'humilité. Dieu, selon les lois ordinaires de sa providence, ne donne jamais les secours nécessaires pour agir aux causes secondes, que conformément aux dispositions qu'il trouve en elles. Et ce principe de Tertullien est véritable : « On ne doit rien attendre de grand sans préparation ¹. » Néanmoins tous ceux qui font oraison, n'ont pas besoin d'une égale préparation. Il y en a qui prennent soin d'entretenir par un grand recueillement le feu sacré qu'ils ont une fois allumé dans leur oraison : et ceux

1. Nihil sine preparatione magnum.

là, quand ils reviennent, l'ont bien plus tôt rallumé, que ceux qui l'ont laissé ralentir, ou ce qui arrive à la plupart, entièrement éteindre.

Quand les choses corporelles ont déjà reçu quelque impression des sujets qu'on leur veut appliquer, il leur reste une disposition qui les rend plus susceptibles de la même impression : C'est ainsi que le bois qui a déjà été allumé, et qui fume encore, s'enflamme plus aisément la seconde fois. De même l'âme qui a été déjà bien excitée à la dévotion, se réduit facilement au même état. Pour cette raison saint Augustin conseillait de faire des oraisons courtes et fréquentes, afin de ne pas laisser éteindre la dévotion qu'on a une fois conçue ¹.

C'est par le même principe que les Prophètes qui avaient déjà reçu la lumière prophétique par quelque impression passagère, étaient plus disposés à la recevoir de nouveau ; et quoiqu'ils ne reçussent pas cette lumière divine d'une manière permanente, néanmoins cette disposition, à la recevoir facilement après l'avoir souvent reçue, ne laissait pas de leur faire porter à juste titre le nom et la qualité de Prophètes. On voit aussi un homme qui a souvent été saisi de tris-

1. D. Th. 2.2, q. 171, art. 1, ad. 2.

tesse, y retomber plus facilement quand on lui présente des objets tristes. Tout cela nous montre qu'après une fervente oraison, l'âme reste plus disposée à la dévotion qu'auparavant, et la conserve plus longtemps¹ ; il y aura telle âme qui sentira sa volonté tout enflammée, dès qu'elle se présentera à son oratoire.

Il est évident que de pareilles âmes n'ont pas besoin d'une grande préparation, parce qu'elles viennent déjà préparées : leur disposition est continuelle, et s'étant déjà rendues comme naturelles, *connaturales*, les choses divines, ainsi que parle l'École, il leur est facile d'en être tout d'abord aussi fortement touchées, que les personnes du siècle le sont des choses sensibles, qui sont conformes à leurs inclinations.

Mais le bonheur est encore plus grand dans les personnes qui ont fait un progrès considérable dans les voies de la sainteté, et qui par un long exercice de toutes les vertus ont mérité de recevoir ces divines impressions, qui accompagnent les dons du Saint-Esprit. Alors toutes leurs opérations ont une règle bien plus élevée que la règle d'une vertu commune : leur règle n'est plus la seule raison, c'est la grâce, c'est

1. D. Th. de veritate, q. 12, art. 2.

Dieu même ; ils ont de Dieu une si grande participation, que c'est Dieu qui agit et qui vit en eux, plus qu'ils ne vivent et qu'ils n'agissent eux-mêmes ¹. Alors les choses divines font sur l'homme une si vive impression, qu'il semble être transformé en elles. C'est de ces hommes divins que l'Apôtre dit : « Celui qui s'unit au Seigneur, devient un même esprit avec lui ; » et encore : « L'homme spirituel juge de tout. » Il en juge par l'expérience de ce qu'il sent et éprouve en lui-même. En observant sa propre disposition, il règle sans erreur tout ce qu'il connaît, tout ce qu'il fait et tout ce qu'il souffre.

A des âmes arrivées à cet état, il est facile d'avoir de grands sentiments de Dieu, et de concevoir un amour très ardent ; c'est pourquoi elles n'ont pas besoin de beaucoup de préparation, puisque déjà elles sont transformées en la grâce. Tout ce qu'il y a de plus héroïque dans les vertus chrétiennes leur est familier ; et elles entreprennent avec une merveilleuse promptitude, et une extrême facilité tout ce qu'il y a de plus rude à

1. Donorum operationes mensurantur ex altera regula, quam sit regula humanæ virtutis, quæ est ipsa divinitas ab homine participata suo modo ; ut jam non humanitas, sed quasi Deus factus participative, operatur. D. Th. in 3 Sent. dist. 34, q. 1, art. 3.

la nature, les peines, les fatigues et les mortifications, qui seraient horreur aux personnes imparfaites, si elles étaient obligées de les souffrir.

Dans cet état, une seule parole de Dieu les enflamme, un trait de sainteté qu'ils liront et tout ce qui porte à Dieu, entre aussi avant dans leur esprit, que si c'étaient des premiers principes. Ni la nature, ni la raison n'ont point de part à de pareilles opérations ; ces âmes sont élevées au-dessus de la raison et de la nature. Elles n'agissent plus, en toutes les occasions, que par le mouvement de leur amour, de même que toutes les causes agissent selon l'exigence de leur nature ¹.

Elles semblent alors avoir été transportées dans une région bienheureuse, où elles voient toutes les choses spirituelles en elles-mêmes, par le don d'intelligence qui les éclaire, et qui les persuade des desseins, œuvres et volontés de Dieu si infailliblement, qu'il leur paraît impossible d'en douter ².

1. Unumquodque agit secundum exigentiam suae formae, quae est principium agendi et regula operis... ita amans. cujus affectus est informatus ipso bono, inclinatur per amorem ad operandum secundum exigentiam amati. D. Th. in 3, dist. 27, q. 1, art. 1.

2. D. Th. in 3, Sent. dist. 35, q. 2, art. 2.

Sainte Brigitte ayant vu une fois Jésus Christ, qui se montrait à elle tout couvert de plaies, en resta si touchée, qu'elle ne se souvenait jamais de la Passion du Sauveur, sans fondre en larmes. Une sainte religieuse de l'Ordre de Saint-Dominique à Colmar, en Alsace, se sentait le cœur pénétré d'un si grand amour, et d'une si vive douleur en regardant le crucifix, qu'elle était obligée d'en détourner les yeux. Et un jour le supérieur lui ayant ordonné de regarder fixement le Christ qu'il tenait en sa main, elle n'y eut pas plus tôt arrêté son regard, que, percée de douleur et d'amour, elle tomba morte aux pieds du supérieur.

Il faut le reconnaître cependant, toutes les âmes n'ont pas les mêmes dispositions ni les mêmes faveurs, et celles-là même, qui sont très avancées dans la perfection, en sont quelquefois privées. Dieu est un Soleil, qui par sa présence porte un grand jour dans les âmes, et qui leur laisse aussi, quand il lui plaît, une obscure nuit, et d'épaisses mais salutaires ténèbres, par son absence. Il se montre et il se cache, selon qu'il est plus convenable à ses desseins, parce qu'il est le maître de ses grâces. Parmi ces obscurités, les âmes ressentent d'extrêmes froideurs, et elles ont besoin de toute leur application et de toute

leur industrie pour allumer un peu de feu dans leur cœur. Il faut louer Dieu de ses abandons et de ses faveurs, consulter ses directeurs ; s'observer soi-même, et suivre Dieu pas à pas, autant qu'il nous donne de connaissance de ses voies : enfin se préparer à l'oraison, s'exciter, s'enflammer pendant l'oraison, tantôt plus, tantôt moins, selon que l'âme approche plus ou moins de l'état que nous avons décrit.

CHAPITRE V

TOUTES LES MÉTHODES DONT ON PEUT USER POUR PRATIQUER L'ORAISON, SE RAPPORTENT A CELLE QUI A ÉTÉ ENSEIGNÉE PAR SAINT THOMAS. EXEMPLE DE L'ORAISON QUI SE FAIT PAR LE RAISONNEMENT.

Je n'ai pas dessein de dresser ici une méthode particulière d'oraison : les livres en sont remplis, et les personnes de piété ne les ignorent pas. Mais comme je me suis proposé dans ce Traité de donner des règles certaines, pour s'éloigner des erreurs qu'on avait voulu mêler dans ce saint exercice, il est nécessaire de montrer d'une manière générale les méthodes dont on peut se servir sans crainte d'être trompé.

Toutes les méthodes d'une oraison ordinaire se réduisent aux trois parties que nous avons remarquées dans saint Thomas.

La première partie est l'établissement des principes, *acceptionem principiorum*, qui renferme tout ce qui appartient à la préparation. On choi-

sit le sujet de la méditation. On se représente avec une foi vive que l'on est en la présence de Dieu : afin de s'exciter à un profond respect, à un grand recueillement, et à une sérieuse attention devant la divine Majesté, qui a la bonté de nous souffrir, et qui nous offre sa grâce et son secours pour la prier efficacement. On lui demande force et lumière pour l'exercice que l'on va faire ; afin que non seulement les vérités que l'on veut considérer entrent dans l'esprit, mais aussi que l'esprit entre dans ces vérités. « J'entrerai dans la vérité ¹, » dit le Psalmiste. Les vérités peuvent entrer dans tous les esprits ; elles sont entrées dans l'esprit des philosophes et des hérétiques, et ils les ont retenues captives, couvertes de ténèbres, mêlées avec leurs erreurs. Mais tous les esprits n'entrent pas dans la vérité, pour en recevoir les impressions, en goûter les douceurs, et en tirer toute la force qu'elle peut donner. Il faut donc demander à Dieu avec saint Augustin, de nous faire connaître, non pas une vérité qui brille, et dont la lumière ne sert qu'à nous éblouir et à flatter notre vanité ; mais une vérité qui nous corrige, qui nous redresse, qui nous découvre les replis de notre conscience, où un

1. Ingrediar in veritate. Ps. LXXXV. 11.

amour-propre caché nourrit de très grands défauts, et gâte tout le bien que nous faisons.

La seconde partie de l'oraison est celle que saint Thomas appelle, dans la force de son expression, méditation et considération, où l'on emploie le raisonnement, *deductionem ex principiis* ; lorsqu'on regarde de tous les côtés l'objet qu'on médite, et que l'on recherche ses effets et ses propriétés, qui nous en font connaître la nature ¹.

La troisième partie est la conclusion. Après avoir suffisamment raisonné il faut enfin conclure ; et c'est dans cette conclusion que se trouve ce simple regard, qui est la contemplation de la vérité, *contemplatio veritatis*, laquelle se passe dans le repos : car c'est par le repos que se terminent tous les mouvements, qui ne sauraient être perpétuels.

Ce repos de l'entendement, qui contemple doucement et à loisir son objet tout entier, sur lequel il a assez médité, est accompagné d'admiration, d'adoration, d'amour, et de toutes les autres affections de la volonté. Surtout c'est à l'amour que doit se rapporter tout l'exercice de la

1. Per circumposita, quasi per quædam ostia ad intima pervenitur. D. Th. in 3, dist. 35, q. 2, art. 2.

vie contemplative. et c'est par l'amour qu'il doit finir. L'amour étant une fois allumé, il le faut abandonner à lui-même, il est assez ingénieux, assez éclairé, assez éloquent : son ardeur le conduira de reste, le transportera, et lui fera réveiller toutes les autres affections. Il formera encore toutes les résolutions nécessaires : l'amour n'est jamais oisif, et il opère toujours conformément à l'ardeur dont il est animé : il saura bien connaître tous les moyens dont il a besoin pour se conserver.

Et pour venir à un exemple particulier de cette oraison composée de toutes ses parties, supposons qu'on veut méditer sur l'incomparable bonté que Jésus-Christ nous a témoignée dans le saint Sacrement de l'autel, où il a répandu toutes les richesses de son amour.

Il faut commencer par la préparation : se mettre avec respect et avec amour en la présence de Dieu, devant qui les anges tremblent ; lui demander humblement la grâce de connaître la grandeur de ce mystère, et d'en être pénétré : purifier et diriger son intention, ne demandant et ne souhaitant de lumières qu'autant qu'il est nécessaire pour s'enflammer d'amour envers ce mystère.

La préparation ainsi faite, il faut passer à la

considération du mystère. Nous résumerons ce qu'en dit saint Thomas, ou l'auteur de cet Opuscule¹.

On peut peser que, dans cet admirable sacrement, Jésus-Christ nous donne tout ce qu'il a, tout ce qu'il s'est acquis, et tout ce qu'il est lui-même avec le Père et le Saint-Esprit dans l'adorable Trinité. Il nous donne tout ce qu'il peut y avoir, et tout ce qu'on peut jamais imaginer de plus grand, et il le donne dans toute la perfection qu'on peut le donner. Ce trésor comprend : la nature corporelle, la nature spirituelle, et la nature divine. C'est tout ce qu'on peut posséder dans le monde.

Il n'y a rien dans la nature corporelle de plus grand que l'homme : c'est l'abrégé de toutes les créatures. Mais parmi tous les hommes, et dans la nature corporelle, peut-il y avoir rien de si parfait, que l'humanité sacrée de Jésus-Christ? Elle a été formée, dit un saint docteur, de la fleur de tous les siècles. C'est l'ouvrage du Saint-Esprit : le monde n'a jamais vu, et il ne verra jamais un corps aussi achevé. Quand donc Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement, nous donne son corps, il nous donne tout ce qu'il y a, et tout ce

1. Apud D. Th. Opusc. 63, cap. II.

qu'il y aura jamais de plus grand dans la nature corporelle.

Dans l'ordre spirituel que peut-on se figurer de plus noble et de plus élevé que l'âme sainte de Jésus-Christ, enrichie de toute la plénitude de la grâce, de toutes les vertus, et de tous les mérites qu'elle avait acquis? Il est vrai, qu'à la considérer simplement dans l'ordre de la nature, l'ange est plus parfait, parce que c'est un esprit exempt de toutes les conditions de la matière. Mais si l'on considère cette âme revêtue de tous les dons surnaturels, tous les anges ensemble sont infiniment au-dessous d'elle, puisque cette âme précieuse, par la plénitude de sa grâce et de sa gloire, est la règle et la mesure de toute la grâce et de toute la gloire qu'ils possèdent. Nous recevons donc cette substance spirituelle au comble de la perfection, et avec toutes les richesses qui l'accompagnent.

Enfin, le Sauveur du monde nous donne sa divinité même, la source et l'océan de toutes les grandeurs, et la suprême grandeur : que nous peut-il donner de plus grand, et que peut-il réserver ?

Et ce n'est pas seulement une ou deux ou trois fois, que Jésus-Christ fait à l'homme une si magnifique largesse. Il la renouvelle mille fois,

aussi souvent qu'il plaît à l'homme, en tout temps, par quelque prêtre que ce soit, même indigne. De sorte que sans cesse avec cette humanité sainte, toute la Trinité ineffable, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, se donne à l'homme pour être sa félicité et sa possession ¹.

Mais cet amour ne paraît-il pas encore davantage, quand on pense que depuis tant de siècles, Jésus Christ réside sur nos autels ; qu'il s'est rendu solitaire, prisonnier d'amour, lié sous les espèces sensibles, et qu'il est là attendant les hommes qui veulent le visiter, s'entretenir avec lui, et le recevoir ? Il désire se communiquer à eux ; et telle est la force et la constance de ce désir, que pour les attendre, il n'est sorte de mépris et d'injures qu'il n'endure : les uns le consacrent avec des sacrilèges, d'autres le reçoivent indignement ; et ce qu'on ne saurait penser sans horreur, plusieurs se servent de l'Eucharistie pour faire des sortilèges et des enchantements. Notre aimable Sauveur souffre toutes ces indignités, afin de pouvoir rassasier une âme fidèle, sachant bien que rien de moindre que Dieu, ne peut suffire à l'âme qui l'aime.

1. Toties Deus Pater cum Spiritu sancto singulis animabus se totum ad fruendum exhibet. D. Th. *ibid.*

Qu'on contemple cet inestimable don en lui-même, et dans la manière dont Dieu le fait, et dans toutes les circonstances qui l'accompagnent, on avouera que c'est un don infini. S'il faut juger de l'amour de celui qui le fait par la grandeur du don lui-même, ne devra-t-on pas conclure qu'un tel amour va jusqu'à l'excès ? Aussi saint Jean dit, « qu'il aima l'homme jusqu'à sa fin ; » c'est-à-dire, « comme si l'homme était sa dernière fin », ou, selon les admirables expressions de saint Thomas, « comme si l'homme était le Dieu de Dieu ¹. »

On peut remarquer que dans tout ce raisonnement, de saint Thomas, l'entendement a bien plus de part que la volonté. Il n'y a homme, ni bon, ni méchant, qui ne puisse raisonner ainsi sur les matières d'oraison. Un hérétique même, qui ne croirait pas le mystère de l'Eucharistie, raisonnerait comme saint Thomas, sur ce principe, que Jésus-Christ se donne réellement aux hommes sous les espèces du pain. Car tout le reste des conséquences, qui fait voir la grandeur de son amour dans ce sacrement, suit naturellement. Ce sont des conséquences évidentes, dont

1. Jesus cum dilexisset suos, in finem dilexit eos. Joan. viii, 1. Quasi homo, Dei Deus esset. D. Th. *ibid.*

l'esprit est nécessairement convaincu ; de sorte qu'il n'y a encore rien ici qui soit propre à la volonté. Toute la part, et tout le mérite que peut avoir la volonté, consiste à croire avec fermeté le principe que la foi nous enseigne, et à appliquer l'esprit pour faire toutes ces réflexions. Mais plus l'esprit a été occupé de ces considérations, moins la volonté a pu s'affectionner à produire les actes qui lui sont propres.

Il faut donc venir ensuite à la dernière partie de l'oraison, la plus utile et la plus importante de toutes, qui est la contemplation : lorsque l'esprit s'étant pleinement convaincu par ses raisonnements, s'arrête pour regarder par une simple vue la grandeur de cet amour. Et alors l'esprit présentant l'objet à la volonté, celle-ci se porte d'elle-même à l'admiration, à l'adoration, à l'amour, à la reconnaissance et à tous les autres actes, conformes à sa disposition et à son sujet.

Quand une fois la volonté est embrasée, il la faut laisser agir. Son ardeur lui fournira assez d'expressions pour s'entretenir. On verra même que naturellement toutes les considérations qui ont précédé disposent la volonté, et commencent à l'exciter, étant impossible de regarder sans l'aimer un objet infiniment aimable. Ainsi sol-

licitée par la considération de cet amour infini, que ces raisonnements lui ont découvert. l'âme entre dans l'admiration, et elle s'écrie : Mon Dieu, quel amour ! peut-il y en avoir de plus grand ? Toute votre sagesse, grand Dieu, pouvait-elle trouver une manière plus admirable de donner à l'homme tout ce que vous êtes, et jusqu'à votre divinité même ? votre puissance tout infinie qu'elle est, pouvait-elle faire à l'homme un plus riche présent, et lui témoigner plus d'amour ? que les anges vous bénissent pendant toute une éternité. Car, que signifient toutes ces exclamations, qui suivent si naturellement à la vue de ce prodigieux amour, sinon des mouvements d'admiration de l'âme, qui s'arrête à considérer par un simple regard cet amour divin, et qui en est toute pénétrée ? C'est pourquoi on définit rigoureusement la contemplation : « Un simple regard accompagné d'admiration et d'amour. »

Ce n'est pas pour la volonté qu'on doit suivre des règles ; la justesse et la convenance sont pour les raisonnements. Mais lorsque la volonté est une fois excitée, c'est l'amour qui parle, dit saint Bernard, et non pas la raison ¹. Ainsi.

1. Affectus locutus est, non intellectus, et ideo non ad intellectum. In Cant. serm. LXVII.

l'épouse des Cantiques se laissait emporter à son ardeur, et souvent on ne trouve dans ses expressions, ni liaison, ni suite, parce que c'est le cœur qui parle, et non pas l'esprit. Elle ne peut cacher ce qu'elle sent, mais elle ne sait comment elle s'exprime. C'est de l'abondance du cœur qu'elle parle ; son ardeur la fait sortir d'elle-même : ce ne sont que des transports violents, qu'il est impossible de régler ou d'arrêter. Un amour ardent, dit ce Père, et surtout l'amour divin, ne saurait se contenir au dedans de lui-même. Il ne prend pas garde de quelle manière, ni avec quel ordre il s'explique ; quelquefois même, l'excès de son ardeur l'empêche de parler, et alors l'âme se contente de pousser quelques soupirs ; mais après tout, il faut que ce grand feu s'évapore, ou par les paroles, ou par les larmes, et quelquefois par les soupirs. C'était ce que saint Bernard éprouvait en lui-même. Et c'est aussi comme la fin et le fruit d'une véritable oraison, parce qu'une fois la volonté enflammée, il ne reste plus rien à faire, tout est achevé : tout cela se passe avec une merveilleuse douceur, le plaisir étant inséparable de l'amour.

Voilà la manière de faire et de soutenir une oraison ordinaire et réglée. On commence par la

préparation. on continue par la considération, et on finit par les affections de la volonté.

A la vérité, il reste encore à faire des résolutions, des demandes, des actions de grâces ; tous ces actes doivent être comptés entre les principales parties de l'oraison. Mais lorsque la volonté est excitée par l'amour, elle ne manque jamais de produire les résolutions nécessaires, de faire les demandes, et de rendre les actions de grâces ; parce que, si l'amour est véritable, il est efficace. C'est un feu qui ne peut être sans action. « L'amour agit toujours, dit saint Grégoire, et s'il cesse d'agir, ce n'est plus un amour. »

CHAPITRE VI

EXEMPLE DE LA PRATIQUE DE L'ORAISON QUI SE FAIT PAR LES AFFECTIONS

L'union avec Dieu se fait mieux par la volonté que par l'entendement. L'image de Dieu consiste en la connaissance et en l'amour actuel de Dieu ; les quiétistes effacent les traits de cette image.

Nous l'avons déjà dit, toutes les personnes n'ont pas besoin d'une égale préparation, il y en a qui par un continuel recueillement intérieur ayant conservé dans le cœur du feu sacré, l'ont bientôt rallumé. lorsqu'elles se mettent en état de faire oraison. C'est sur ce principe qu'est fondée la seconde manière d'oraison, qui se fait par les affections et donne beaucoup moins aux raisonnements.

Cette manière d'oraison est très utile, et il n'y a nul danger de s'en servir. La fin de l'oraison, aussi bien que de toute la vie chrétienne, est l'union de l'âme avec Dieu : cette union, tandis que nous vivons sur la terre, se fait mieux par

l'amour, que par la connaissance. L'entendement a beaucoup d'avantages sur la volonté, et, il est absolument plus parfait. Aussi dans le ciel la connaissance est plus parfaite que l'amour, dont elle est la règle et la mesure, en sorte que l'amour ne peut jamais y être plus grand que la connaissance. Toutefois, si nous considérons ces deux puissances dans l'ordre moral, et par rapport à la dernière fin, qui est le souverain bien, la volonté tient le premier rang ; c'est elle qui se porte au souverain bien comme à son propre objet, et elle donne le mouvement à toutes les autres puissances pour en mériter la possession.

Saint Thomas fait en beaucoup d'endroits cette réflexion que l'homme étant composé de trois parties principales capables d'actions, à savoir, des puissances sensibles, qui résident dans l'appétit inférieur, et des puissances spirituelles, l'entendement et la volonté ; il peut, quant aux puissances sensibles, dépendre des corps célestes, qui comme causes universelles, influent sur tous les corps sublunaires ; pour l'entendement, il peut dépendre des anges, qui illuminent, purifient et perfectionnent les hommes ; mais la volonté ne peut dépendre que de Dieu seul. De sorte que les astres peuvent bien agir sur nos

corps et sur les puissances inférieures, les anges sur notre entendement ; mais il n'y a que Dieu qui puisse agir et faire impression par sa vertu, sur la volonté ¹. Dans ce sens, la volonté est la puissance la plus élevée de toutes : elle nous unit immédiatement à Dieu ; et ainsi l'union avec Dieu, qui est la fin de l'oraison et de toute la vie chrétienne, se fait bien mieux par l'amour que par la connaissance.

Lors donc qu'une âme en entrant dans son oraison est déjà assez recueillie et que sans une plus grande application la simple vue de l'objet qu'elle se représente fait une impression assez forte sur sa volonté : elle peut sans nulle difficulté laisser les raisonnements et les considérations. On peut lui appliquer ce que dit saint Bernard en un autre sens : « Qu'a-t-elle besoin d'échelle pour monter, puisqu'elle est parvenue au sommet ² ? »

Le raisonnement ne doit servir que pour enflammer la volonté. Lorsqu'on n'est pas assez pénétré d'une vérité, il faut pour s'en convaincre

1. Solus Deus imprimit in voluntatem, angelus in intellectum, celestia corpora in vires sensibiles. D. Th. De veritate, q. 5, art. 10 ; 3 Contra Gent. cap. xci.

2. Quid opus scali tenenti jam solium ? *De considerat.*, lib. V, cap. 1.

raisonner beaucoup. Lorsqu'un objet ne fait pas une assez vive impression, il le faut regarder de tous les côtés ou réunir ensemble toutes ses beautés, afin d'en être touché. Que si une seule vue suffit, il faut sans crainte laisser le reste, et s'occuper à produire des actes d'admiration, d'adoration et d'amour.

On pourrait appeler cette oraison, une oraison de repos ; mais dans un sens très éloigné de celui que de faux dévots ont voulu introduire. prétendant que dans une oraison parfaite toutes les puissances de l'âme devaient être sans action. Ainsi, dans le plus important et le plus noble de tous les exercices dont l'âme est capable en cette vie, ils voulaient qu'elle entrât dans l'état le plus imparfait de tous. Cet état est celui où les puissances sont sans action, comme nous l'avons amplement expliqué par l'autorité de saint Thomas. L'homme a été créé à l'image de Dieu, et pour rendre cette image parfaite de notre part, il faut que toutes les puissances soient en action : que la mémoire ait un souvenir actuel, l'entendement une connaissance actuelle, et la volonté un amour actuel ; parce que l'image doit représenter son original, et que les trois Personnes divines sont toujours en action. Le Père Eternel se contemple et se connaît incessam-

ment, et en se connaissant, il produit le Verbe Éternel. Le Père Éternel et le Verbe s'aiment sans interruption, et le terme éternel de leur amour est le Saint - Esprit . Nous portons l'image de la sainte Trinité en nous-mêmes. Les trois puissances de l'âme représentent les trois Personnes ; il faut qu'elles soient en acte. La mémoire qui représente le Père, forme une connaissance actuelle, comme un Verbe, qui exprime le Fils. Le souvenir de la mémoire et la connaissance de l'entendement produisent l'amour, qui représente le Saint-Esprit.

Mais de grâce, que font ceux qui sous ce spécieux prétexte d'une oraison de repos et de quiétude, restent comme des idoles sans connaissance, sans amour, et sans aucun mouvement spirituel ? Ils effacent les plus beaux traits de cette divine image, en laquelle nous devons être transformés par l'oraison, et ils laissent les puissances vides, inutiles, sans lumière, sans amour et sans action, et par conséquent sans aucune ressemblance avec Dieu.

Prenez garde, dit saint Bernard, que le repos ne dégénère en oisiveté. Quel fruit peut tirer une âme de cet état, où les puissances demeurent languissantes et mortes ? La véritable vie ne consiste que dans l'action. C'est de ce faux repos

que les démons se jouent en nous amusant, et en nous dissipant. Ils le regardent avec complaisance, parce que laissant l'âme stérile en pensées et en affections, ce repos est une perte continuelle de grâces et de mérites, dans la circonstance même où nous devrions prier, agir et mériter ; et c'est aussi une perpétuelle pente à l'illusion et au péché !

Il faut donc que la volonté agisse, sans que l'on fasse de grands raisonnements, il faut faire l'oraison d'une manière plus simple, et s'arrêter dans la vue d'un seul objet qui enflamme la volonté.

CHAPITRE VII

EXPLICATION PLUS EXACTE DE CETTE MANIÈRE D'ORAISON.

La volonté produit quelquefois un grand nombre d'actes.

C'est une erreur de croire, que dans l'oraison l'âme doit être sans nulle action. Mais ce serait une autre erreur de se figurer que l'oraison consiste en une longue suite de pensées sans interruption. Il y a un milieu à prendre entre ces deux extrémités, la multitude des pensées étouffe la ferveur et dissipe trop le raisonnement. Il faut quand on est attiré à raisonner, faire si bien, que la volonté entre dans l'oraison pour le moins autant que l'entendement, et qu'elle y ait même plus de part, comme étant la source naturelle de l'amour, auquel le raisonnement doit aboutir. Mais pour revenir à l'oraison d'affection, il y a des gens qui se pourraient tromper, en prenant un véritable et saint repos pour l'inaction des quiétistes, et se persuadant que d'entretenir cette

pensée, qu'elles sont en la présence de Dieu, et que Dieu les regarde réciproquement, elles ne font pas une bonne oraison.

Certainement les personnes, qui se trouvent plus disposées à produire des affections, qu'à faire de grands raisonnements, ne doivent point se troubler ; elles doivent au contraire s'assurer, qu'il n'y a nul danger, quand elles emploieraient tout le temps de leur oraison, dans l'exercice actuel d'une seule vertu, ou de foi, ou d'amour, ou d'humilité, ou d'une crainte respectueuse de la souveraineté de Dieu, etc. Il faut pourtant qu'elles commencent par la préparation ordinaire, et fassent toujours de leur part ce qu'elles peuvent raisonnablement ; la défiance de soi-même étant l'une des meilleures dispositions, pour recevoir le véritable esprit d'oraison. L'humilité chrétienne veut qu'elles se tiennent toujours dans le rang des plus imparfaits, et qu'elles suivent les règles communes. Que si, en se présentant devant Dieu, elles se trouvent déjà recueillies, et qu'elles soient pénétrées du mystère sur lequel elles vont méditer, elles peuvent suivre leur mouvement, sans gêner leur esprit à la considération d'un sujet particulier : cette violence leur ôterait la dévotion, et leur ferait perdre l'esprit de leur oraison.

On ne peut prescrire de règle pour conduire les affections dans une si grande variété d'états et de dispositions des âmes. Mais nous allons rapporter quelques exemples qui feront connaître sensiblement, ce qui se peut pratiquer, sans danger de tomber dans l'erreur.

Il arrive quelquefois que l'âme vient à l'oraison toute recueillie : elle se représente Jésus-Christ en croix, et se sentant pénétrée par cette seule vue, il s'élève dans son cœur une foule de mouvements, qui se veulent produire tout à la fois pour témoigner à Dieu son amour, sa confiance, sa reconnaissance, sa douleur, etc. On voudrait se crucifier avec lui, et se détruire pour le venger. On s'approche en esprit pour recevoir le précieux sang qui coule de ses plaies ; on embrasse la croix, on l'arrose de ses larmes, on se plaint au Père Eternel de ce qu'il exerce une si grande rigueur sur ce fils innocent ; on voudrait avoir l'amour non pas d'un séraphin, mais de tous les séraphins ensemble pour l'aimer avec plus d'ardeur. Enfin dans cet état, une âme est dans des transports qu'elle ne peut modérer : elle parle intérieurement sans ordre et sans mesure ; elle ne sait ce qu'elle dit, ni ce qu'elle doit dire, son amour surpassant ses expressions. Saint Bernard et saint Thomas appellent cet état une

ivresse spirituelle, qui fait sortir l'âme hors d'elle-même ¹.

Il est vrai que ces mouvements sont plus violents dans une oraison extraordinaire, où Dieu opère immédiatement par lui-même : néanmoins comme toutes les vertus sont les mêmes dans les imparfaits et dans les parfaits, cette disposition se peut trouver quelquefois dans une oraison assez ordinaire, et en des personnes n'ayant qu'une vertu commune. Cette observation s'applique à tous les états dont nous avons à parler ; ils sont quelquefois des dons singuliers de Dieu, et quelquefois dans le seul ordre commun.

Il est constant que dans cette manière d'oraison il n'y a nul danger d'erreur, encore qu'il n'y ait qu'une connaissance assez simple ; et s'il s'y trouve quelque repos, il n'est que du côté de l'entendement : la volonté n'a jamais des opérations, ni plus ardentes ni plus fréquentes. Il semble que ce soit l'état décrit par saint Denys, lorsque, « ayant arrêté les opérations de l'entendement, nous nous excitons de toute notre force selon l'ardeur que Dieu nous donne, pour nous unir

1. Amore ebriam, D. Bern. In Cant. serm. XLVII. D. Th. in Psal.

à ce rayon céleste, qui porte encore plus d'amour que de lumière ¹. »

Cette oraison peut devenir très parfaite. C'est le degré, semble-t-il, expliqué par sainte Térèse au seizième chapitre de sa Vie, et qu'elle appelle « une sainte folie : » parce qu'alors l'âme sent des transports et des mouvements qu'elle ne peut arrêter. La Sainte dit, que Dieu l'avait mise dans cet état d'oraison, lorsqu'elle en voulait écrire, et qu'elle n'en était pas encore sortie quand elle en écrivait. En effet, on s'aperçoit en lisant ce qu'elle en dit, qu'elle était remplie d'une ardeur extraordinaire, et que ce feu qui l'enflammait sortait avec violence, sans qu'elle pût le modérer.

Mais je n'en parle ici que dans la voie ordinaire accompagnée de la grâce, qui ne manque pas à ceux qui sont fidèles à méditer ; je laisse à part les opérations singulières de Dieu sur les âmes. Nous mettons néanmoins cet état le premier, parce qu'il y a une plus grande multitude d'actes, que dans les autres que nous allons rapporter.

1. Sedantes intellectuales operationes, ad super substantialem radium, secundum quod fas est, nos immittimus. D. Dionys. de divin. Nom. cap. 1. D. Th. lect. 2.

CHAPITRE VIII

QUE L'ÂME PRODUIT QUELQUEFOIS PEU D'ACTES,
SE TENANT EN LA PRÉSENCE DE DIEU ; MAIS
QU'IL FAUT APPORTER BEAUCOUP DE SOINS POUR
ÉVITER LES DISTRACTIONS.

L'ardeur de l'âme n'est pas toujours si violente que nous l'avons montré au chapitre précédent, et elle ne produit pas un si grand nombre d'actes. Elle est quelquefois dans un plus grand repos. Se tenant avec respect en la présence de Dieu, elle forme de temps en temps quelque acte de foi, ou d'espérance, ou d'amour, ou de quelque autre vertu. Elle regarde Dieu comme son Soleil, écartant doucement et tranquillement les pensées et les idées des choses terrestres, qui comme des nuages pourraient l'empêcher de le voir à découvert, et de recevoir la chaleur qu'il a coutume de communiquer. Elle s'estime trop heureuse d'être en sa présence, ne doutant pas que Dieu ne la regarde, comme elle le regarde réciproquement. Dans cette vue continuelle, elle se sent

enflammée. étant impossible d'être devant le soleil et devant un grand feu, sans en ressentir la chaleur.

On peut s'échauffer de différentes manières, quelquefois par un grand exercice, mais plus facilement en se tenant devant un bon feu, ou au soleil. Alors on n'a pas besoin de faire beaucoup de mouvement, il suffit d'avoir soin d'ôter de devant soi tout ce qui peut empêcher de recevoir la chaleur.

C'est ainsi que l'âme s'échauffe et s'enflamme par un grand exercice, lorsqu'elle produit une multitude d'actes et de raisonnements pour exciter sa volonté; ou qu'elle frappe son cœur comme une pierre pour en tirer des étincelles, qu'elle recueille, conserve et tâche d'augmenter.

Mais l'âme est bien plus calme et plus contente, quand elle s'arrête devant son divin Soleil, avec une amoureuse attention, éloignant tant qu'il lui est possible les objets terrestres, qui voltigent autour d'elle, et entrent en foule, si l'on n'a pas soin de les écarter. Elle produit de fois à autres quelques actes de ces vertus, auxquelles elle a plus de disposition, ou quelqu'un de ces actes qu'à expliqués saint Thomas. lorsqu'il a traité des dix degrés de l'amour. Quelquefois elle se sent languissante, et entre dans une espèce

d'abattement et de tristesse, de n'aimer pas Dieu comme elle devrait, et voudrait, étant persuadée qu'il mérite un amour infini. D'autres fois elle s'abandonne à la volonté de Dieu, ne voulant être dans le temps et dans l'éternité que ce qu'il lui plaira, convaincue par la connaissance de son néant qu'elle ne mérite rien, qu'elle ne peut par elle-même jamais rien mériter, et que la volonté divine doit être la règle de son bonheur. Quelquefois elle entre dans une plus grande confiance, et présentant à Dieu le vide de son cœur, elle le supplie de le remplir ; mais elle ose lui dire, que pour le remplir, il faut lui donner un grand amour ; parce que son désir formant en quelque sorte ce vide qu'elle montre à Dieu, elle sent que son désir n'a point de bornes, et que plus elle aimera cette bonté infinie, plus elle voudra l'aimer.

En d'autres temps, elle écoute avec une merveilleuse fidélité les inspirations du ciel, et il lui semble que Dieu lui parle toujours conformément à ses dispositions et à ses besoins ; qu'il la reprend de ses infidélités, la pousse à faire de plus grands efforts pour l'aimer : mais lui fait comprendre clairement la nécessité de se mortifier sans cesse, et qu'il ne suffit pas de simples protestations, qu'elle l'aime, mais qu'elle doit lui

faire paraître son amour par la souffrance, qui est le véritable caractère de l'amour, ainsi qu'il nous l'a appris lui-même par ses exemples et par ses enseignements ¹.

Enfin, l'âme qui n'est pas portée au raisonnement et à la multitude des pensées, ne laisse pas de produire toujours quelques actes selon son état et sa disposition, sans perdre Dieu de vue, sans se dissiper, et sans demeurer dans un lâche assoupissement.

1. Si quis vult post me venire... tollat crucem suam.
Matth. XVI, 24.

CHAPITRE IX

QUE CETTE ESPÈCE D'ORAISON PEUT ÊTRE TRÈS UTILE POUR ÉVITER LES DISTRACTIONS ; ET QUE MÊME ELLE PEUT ÊTRE TRÈS PARFAITE, QUAND ON NE FERAIT QU'UN SEUL ACTE SOUVENT RÉPÉTÉ.

On en a un exemple en l'oraison que le Sauveur du monde fit au Jardin des Oliviers. C'est se rendre importun à Dieu, que de ne lui demander rien.

Il est certain, qu'il n'y a aucun danger à craindre dans cette oraison. Car du côté de l'entendement, il y a toujours quelque idée et quelque connaissance, selon qu'il plaît à Dieu de lui donner une lumière plus ou moins vive. ou que l'âme s'est elle-même déjà plus ou moins exercée dans la considération des mystères de la foi et qu'elle en est pénétrée. La volonté de sa part forme aussi toujours quelques actes, bien qu'ils ne soient pas en grand nombre, et il n'y a pas pour cela moins d'ardeur et moins de mérite, comme nous le montrerons au chapitre suivant.

Cette sorte d'oraison peut être encore fort utile, particulièrement quand on a beaucoup de peine à appliquer son esprit : l'expérience fait voir qu'il est plus aisé de le retenir à la vue d'un seul objet, et en la présence de Dieu, que de régler ses pensées.

La plus grande peine qu'on souffre dans l'oraison, vient de la légèreté et de l'inconstance de l'imagination, dont on ne peut jamais être entièrement le maître. Il arrive bien quelquefois que l'âme s'abandonne si absolument à Dieu, qu'elle en oublie toutes les créatures, et alors l'imagination est arrêtée, et n'empêche pas l'application de l'esprit. Mais cette forte attention ne saurait être de longue durée ; car l'esprit humain ne peut demeurer longtemps élevé, ni se tenir suspendu par une espèce de violence dans la considération de quelque vérité ; la faiblesse de la nature le fait bientôt descendre, et tout d'un coup il se porte à d'autres objets ¹. Les saints eux-mêmes souffrent des dissipations dans leur orai-

1. *Mens humana propter infirmitatem nature diu stare in alto non potest ; pondere enim infirmitatis humane deprimitur anima ad inferiora, et ideo contingit quod quando mens orantis ascendit ad Deum per contemplationem, subito evagetur ex quadam infirmitate.* D. Th. 2.2. q. 83, art. 13.

son. Ce qui contraignait David de dire, que « son cœur l'avait abandonné ¹, » puis il ajoute, « qu'il l'avait trouvé, et qu'il l'obligeait de retourner à la prière » comme un serviteur fugitif ².

Mais encore qu'il soit impossible sans une grâce particulière, d'être exempt de distractions, on y est beaucoup plus exposé dans une oraison de raisonnement, parce que l'imagination devant fournir à l'entendement les idées qui lui sont nécessaires pour connaître les objets, il s'y mêle facilement des idées étrangères, qui arrêtent l'entendement par quelque nouvel objet.

De plus, il est difficile d'avoir une application assez forte pour continuer longtemps dans l'oraison un raisonnement sans interruption. On n'a jamais un grand attrait pour les sujets de piété : on se fait violence pour les considérer ; et l'application serait-elle assez grande pour poursuivre sans distraction un raisonnement, lorsqu'il est achevé, et que l'entendement en cherche quelque autre pour s'entretenir, il n'est presque pas possible d'empêcher l'esprit de s'échapper, particulièrement dans les personnes qui n'ont pas

1. Cor meum dereliquit me. Ps. xxxiv. 13.

2. Invenit servus tuus cor suum, ut oraret. II Reg. vii, 27.

beaucoup d'étude, et à qui l'entendement ne peut fournir tant de pensées.

Enfin, on se trouve en certains temps dans une si étrange froideur, l'esprit est si dissipé, l'imagination si dérégulée, qu'on ne peut se recueillir ; alors il est utile de se servir de cette oraison, de laisser les raisonnements, et de remettre son esprit en la présence de Dieu, excitant la volonté conformément à la disposition où l'on se rencontre.

Cette oraison est même très parfaite. Nous en avons un exemple en Jésus-Christ dans l'oraison qu'il fit au jardin des Oliviers. Elle fut si ardente qu'il en sua le sang ; et l'Évangile nous apprend, qu'il ne dit que ces paroles : « Mon Père, s'il est possible, faites que ce calice s'éloigne de moi ; mais néanmoins que votre volonté soit faite et non la mienne ¹. » Quelques heures auparavant il avait fait un long discours à ses disciples, où il avait répandu tout son cœur, pour leur montrer son amour et ses tendresses ; en se séparant d'eux il avait fait aussi une longue prière à son Père, elle forme un chapitre entier de saint Jean ; mais

1. Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste ; veruntamen non sicut ego volo, sed sicut tu. Matth. xxvi, 39.

de l'oraison du Jardin l'Évangile ne dit que ce que nous avons rapporté. Et ce qui est remarquable, c'est qu'ayant quitté son oraison pour réveiller ses disciples et les avertir de prier avec lui, il ne fit que répéter les mêmes paroles. Cette Sagesse éternelle pouvait bien trouver d'autres expressions pour étendre son oraison : mais il nous a voulu faire entendre qu'une oraison pouvait être très parfaite sans une multitude d'actes, de pensées et de paroles.

Quand on ne ferait dans une oraison entière que ce seul acte de conformité à la volonté de Dieu en ce petit nombre de paroles, excitant la volonté à les préférer avec ardeur, il ne faut pas douter qu'une pareille oraison ne fût très utile et très sainte.

Nous gâtons quelquefois notre oraison pour trop raisonner, et pour trop parler. « C'est mon cœur, ô mon Dieu, qui vous parle ¹, » disait autrefois David ; il vaut mieux gémir, il vaut mieux soupirer.

Nous devons nous regarder alors avec le même Prophète, comme des mendiants à la porte de la divine miséricorde ². La pauvreté qui nous presse

1. Tibi dixit cor meum. Ps. xxvi, 13.

2. Ego autem mendiculus sum et pauper. Ps. xxxix.

et un grand désir de recevoir des secours, sont les véritables sources de la prière. Les pauvres nous apprennent à prier. Ils se tiennent avec un grand respect devant la personne dont ils attendent l'aumône ; ils lui découvrent leurs besoins en peu de mots, et avec une grande simplicité. Ils ne se poussent pas, sachant bien que tout dépend de la volonté de celui qu'ils prient ; mais de temps en temps, et sans se rendre importuns, ils lui demandent l'aumône, et le secours qu'il lui plaira de leur donner.

Voilà une image naïve d'une parfaite oraison. O homme, dit saint Augustin, vous êtes mendiant ; qu'avez-vous à faire dans l'oraison, sinon de mendier à la porte de Dieu ? Tenez-vous en sa présence avec une profonde humilité, découvrez-lui, plein d'une confiance filiale, toutes les nécessités et de votre esprit et de votre cœur. Ne vous imaginez pas que vous deviez être exaucé par la multitude de vos pensées et de vos paroles : il n'y a que la confession simple et sincère de vos misères, et votre désir ardent d'être assisté, qui puisse fléchir sa miséricorde.

Il est vrai que Dieu veut être saintement im-

Quid factururus es, egens et pauper? mendica ante januam Dei. D. Aug. in Psal.

portuné, mais il y a une différence entre Dieu et les hommes : nous sommes importuns aux hommes lorsque nous les prions, et nous sommes importuns à Dieu, lorsque nous ne le prions plus. Isaïe ordonna autrefois à Achas roi de Judée, de demander un signe tel qu'il lui plairait, de la promesse que Dieu lui faisait, de délivrer Jérusalem des mains des rois de Syrie et d'Israël, qui le tenaient assiégé. « Je ne demanderai point de signe, répond Achas, et je ne tenterai point le Seigneur ¹. » Mais Isaïe entrant en une juste colère, dit à ce prince d'un ton élevé : « Ecoutez, maison de David, ne vous suffit-il pas de vous rendre importune aux hommes, sans vouloir encore vous rendre importune à Dieu ? » Mais, ô Prophète, en quel sens le roi Achas est-il importun au Seigneur, puisque même il ne veut pas demander un signe de la victoire que vous lui promettez ? C'est qu'on est importun aux hommes lorsqu'on leur demande, parce qu'ils ne sauraient rien donner sans perdre et perdre autant qu'ils donnent, et qu'ils se rendent plus pauvres en assistant les autres. Mais à l'égard de Dieu, l'on se rend importun quand on ne lui demande rien ; parce que ses ri-

1. Isai. vii, 12.

chesses s'augmentent d'autant plus dans le monde, qu'il y a fait plus de grâces et plus de largesses aux hommes. Cette importunité, dit saint Jérôme, est très agréable à Dieu.

Mais en quoi consiste cette persévérance dans l'oraison ? Est-ce en beaucoup de paroles et en beaucoup de raisonnements ? Non en vérité : « Quand vous priez, dit Notre-Seigneur, ne parlez pas beaucoup ¹. » Par la même raison, il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup de pensées. « Autre chose est un long discours, dit saint Augustin, et autre chose une affection ardente qui persévère sans relâche. La longueur de l'oraison ne consiste pas à demander beaucoup de choses, mais à continuer sa prière pour désirer beaucoup une même chose qu'on demande ². »

Il n'y a donc nul danger dans cette manière d'oraison ; il n'y a qu'à s'accoutumer à un grand recueillement, qui devient presque habituel, et tient l'âme préparée à l'oraison. Il se faut familiariser la présence de Dieu, qui devient plus ferme au moment de la prière ; prévenir les occasions de distraction, afin d'avoir moins de

1. Orantes nolite multum loqui. Matth. vi. 7.

2. D. Aug. apud D. Th. 2.2, q. 83, art. 14.

peine à demeurer tranquille en ce temps-là, pour ne se rendre pas indigne de l'honneur qu'on a de communiquer avec Dieu. On fait de temps en temps quelque acte conforme au sujet de l'oraison, ou à la disposition en laquelle on se trouve. On écoute avec respect ce que Dieu dit dans le fond du cœur, et l'on se soumet aveuglément à tout ce que Dieu demande de nous. Ainsi l'on s'entretient longtemps et doucement avec lui, et l'on jouit avec plaisir de cette heureuse familiarité, qu'il a la bonté de permettre que nous ayons à son égard.

CHAPITRE X

AUTRE MANIÈRE D'ORAISON PLUS SIMPLE, OU IL Y
A MOINS D'ACTES DE L'ENTENDEMENT ET DE LA
VOLONTÉ.

Repos de l'âme qui possède Dieu. Crainte respectueuse de l'âme devant la majesté de Dieu. Étonnement de l'âme considérant qu'elle a offensé Dieu. Souvent les grandes passions empêchent la multitude des actes.

L'âme reçoit quelquefois une impression si forte de la vérité ou d'un mystère, que cette impression remplit toutes ses puissances, et particulièrement son imagination, qui ne peut se porter à un autre objet. C'est ce que nous allons expliquer par plusieurs exemples.

Quand l'âme vient à considérer, que non seulement elle a l'honneur d'être en la présence de Dieu, mais encore le bonheur de le posséder en elle-même ; cette pensée la pénètre vivement, et la fait entrer dans un recueillement profond. Elle regarde ce Dieu d'amour et de majesté, et toute la Trinité adorable, qui daigne bien entrer

en elle, et y habiter comme dans son temple. Elle le regarde avec une extrême complaisance, elle jouit du plaisir de cette possession, et elle y trouve un repos inexprimable, voyant tous ses désirs accomplis autant qu'ils peuvent l'être sur la terre ; car que peut désirer et espérer l'âme de plus grand, que de posséder Dieu ?

Cette possession est toujours accompagnée de trois fruits du Saint-Esprit, de l'amour, de la joie, et de la paix ¹. Car d'où peut venir la joie, sinon de la possession du bien que l'on aime ? Quel plaisir donc peut égaler le plaisir d'une âme, qui sent autant qu'on peut le sentir en cette vie mortelle, qu'elle possède ce Dieu d'amour qu'elle aime, et qui s'aime lui-même en elle et par elle, puisque c'est Dieu même qui l'excite à l'aimer, et l'enflamme de son amour ? Qu'est-ce qui pourrait aussi troubler une âme, qui ayant le bonheur de posséder Dieu, estime tout le reste un néant ? Il y a, dit saint Thomas, un double repos, le repos qu'on a dans le désir même, et le repos qui suit le mouvement. Le repos du désir se goûte, quand on fixe tous ses désirs dans la possession d'un seul objet, qu'on fait toutes choses pour lui, et qu'on ne désire que lui : et

1. D. Th. 1.2, q. 70, art. 3.

c'est en ce sens que la volonté de l'homme juste pendant cette vie mortelle s'arrête et se repose en Dieu. L'autre repos, qui finit tous les mouvements, est quand on est arrivé au dernier terme et à la dernière fin ; et c'est le repos des bienheureux dans le ciel ¹.

L'âme est donc tout occupée de cette pensée, qu'elle a reçu un grand hôte. Et sans doute elle entre quelquefois dans les empressements de Marthe, tellement qu'il lui semble que tout le monde entier ne suffit pas pour l'aider à le bien recevoir, qu'elle appelle tout le ciel à son aide : elle conjure les Séraphins de lui apprendre à l'aimer, et de joindre leurs ardeurs avec ses flammes ; elle invoque les Patriarches, afin qu'ils viennent avec elle renouveler les actes les plus ardents de leur foi ; elle implore le secours des martyrs, et voudrait réunir dans son cœur tous les désirs qu'ils ont jamais eus de souffrir ; enfin, elle entre dans une sainte impatience, et ce qu'il y a même de plus impossible n'est pas capable de l'arrêter. Mais quelquefois aussi elle entre dans le repos de Madeleine : elle se conserve dans une grande paix et dans une parfaite tranquillité d'esprit et de cœur, et ne pense qu'à jouir de son Époux.

1. D. Th. in 1 Sent. dist. 1, q. 4, art. 1, ad. 5.

D'autres fois, l'âme touchée de la grandeur infinie de Dieu, devant qui elle se voit être moins qu'un atôme, entre dans l'étonnement ou dans la crainte ¹ ; Moïse voyant le miracle du buisson, qui brûlait sans se consumer, et entendant la voix de Dieu, qui lui dit, qu'il est le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, couvrit son visage sans oser lever les yeux ². La crainte respectueuse de ces âmes va quelquefois jusqu'à un tel excès, que l'âme est accablée du poids de la grandeur du Dieu qu'elle contemple. Ainsi autrefois Esther voyant Assuérus assis sur son trône avec toute sa majesté, tomba pâmée et à demi morte ³. Et la reine de Saba voyant la magnificence de Salomon, semblait avoir perdu tout son esprit, et ne pouvait qu'admirer ce qu'elle voyait sans être capable de s'en expliquer ⁴. Tout ceci, dit saint Thomas, est assez connu de ceux qui en ont quelque expérience pour s'être appliqués à l'oraison ; ils ont senti plus ou moins les mêmes joies et les mêmes transports, selon la lumière qu'ils ont reçue ;

1. D. Th. Sequitur timor vel stupor. D. Th. Opusc. 67, de 7 Grad. amor.

2. Abscondit faciem suam. Exod. iii.

3. Regina corruit pene exanimata. Esth. xv.

4. Non habebat ultra spiritum. III Reg. x.

qu'ils aient soin seulement d'être fidèles, car la fidélité est ici plus nécessaire que les grands raisonnements.

Ces impressions, il est vrai, sont plus fortes et cette plénitude plus grande dans une oraison extraordinaire, où Dieu opère immédiatement par lui-même. Au témoignage de sainte Térèse, elles sont alors accompagnées de tant de force et de violence, qu'elles font souffrir à ces âmes un tourment qui égale les plus grands tourments des martyrs, quoiqu'ils soient toujours mêlés d'un fort grand plaisir. Toutefois même dans une oraison ordinaire il arrive quelque chose d'approchant et les âmes d'une vertu commune sont quelquefois touchées de cette crainte et de ce respect, encore que les impressions ne soient pas si violentes.

Cependant comme nous sommes plus sensibles au mal, que nous ne sommes touchés du bien, puisque la moindre douleur, selon saint Thomas ¹, efface les plus grands plaisirs; il semble que l'impression de la crainte est plus grande, particulièrement dans les personnes qui commencent. L'âme considère d'un côté la justice divine, qui punit les péchés avec une rigueur

1. D. Th. 1.2. q. 35, et q. 36.

inconcevable, et de l'autre côté elle a horreur de sa vie, qui lui paraît abominable : elle est convaincue d'avoir mérité cent fois les tourments effroyables de l'enfer, et alors elle se sent pénétrée d'une crainte accablante. On peut assurer avec saint Thomas qu'une âme qui repasse dans sa mémoire les rigueurs éternelles, dont Dieu menace ceux qui mourront en péché mortel, entre dans une véritable agonie ¹.

On pourrait ajouter, avec le saint docteur, plusieurs autres exemples, pour montrer les impressions violentes que sentent les âmes dans l'oraison, selon les différentes vérités qu'elles méditent. Et ces impressions sont incomparablement plus fortes, quand Dieu donne à l'âme une lumière intérieure qui lui fait voir plus distinctement les vérités.

Il est évident que dans tous ces états que nous venons d'expliquer, il n'y a pas un grand nombre d'actes, particulièrement quand on a souvent médité sur les mêmes sujets. Car alors toutes ces idées recueillies à la fois se présentent à l'esprit d'une manière très simple : et il est clair aussi que du côté de la volonté, il

1. Si consideretur Deus ut puniens, sequitur agonía.
D. Th. Opusc. de 7 grad. amor.

il y a très peu d'actes, parce que un seul acte de crainte ou de douleur, ou d'amour qui l'occupe, remplit toute son étendue, et l'empêche d'en produire plusieurs.

On voit arriver la même chose dans une violente passion. Les petites douleurs laissent des paroles à un homme pour se plaindre, mais les grandes douleurs le rendent muet, et épuisent toute la force de l'imagination : si bien qu'on demeure quelquefois sans action et sans mouvement. On est, selon le langage de saint Paul ¹, accablé par un excès de tristesse. Et saint Thomas ajoute, que dans une douleur véhémente, tous les mouvements de l'âme sont interdits, l'on perd même l'usage des facultés du corps, et l'on demeure stupide ². Par exemple, apprend-on une nouvelle affligeante, ou la mort d'un ami qu'on aimait avec tendresse, l'esprit n'est occupé que de cet objet et la volonté remplie de cette douleur. La même chose se produit dans une joie inespérée et dans un bonheur extraordinaire, ou lorsqu'on est saisi de respect en présence de nos princes.

1. Ne forte abundantiori tristitia absorbeatur. II Cor. II, 7.

2. D. Th. 1.2, q. 37, art. 8, ad. 2.

Or la grâce ne détruit pas la nature, elle la perfectionne ; de là vient que la raison sert à la foi, et l'inclination d'aimer à la charité ¹. La manière dont Dieu conduit les hommes, est la même dans tous les états. Il se sert de la nature, mais il en accroît la force, soit dans les joies, soit dans les douleurs ; et la prédestination des élus est une partie de la Providence commune, dans le sentiment de notre saint Docteur ². Ainsi quand l'homme dans l'oraison repasse toutes ces admirables ou ces terribles vérités surnaturelles, capables de faire les mêmes impressions que les objets extraordinaires de l'ordre naturel, il faut qu'il en soit également saisi et touché, selon les circonstances, par la joie, le respect ou la crainte : et alors l'entendement et la volonté n'ont que des opérations très simples, mais très parfaites, qui remplissent les puissances, et qui par conséquent les empêchent de produire un grand nombre d'actes.

1. *Gratia non tollit naturam, sed perficit. Unde ratio naturalis subservit fidei, et naturalis inclinatio voluntatis obsequitur caritati.* D. Th. 1 p. q. 1, art. 8, ad. 2.

2. D. Th. 1 p. q. 23, art. 1.

CHAPITRE VI

QU'IL N'Y A NIL D'ANGER DANS CETTE MANIÈRE D'ORAISON.

Qu'il peut y avoir plus d'ardeur dans la volonté, lorsqu'il y a moins d'actes. Défaut des âmes qui vivent dans l'inquiétude, lorsqu'elles pourraient vivre dans un grand repos, en possédant Dieu dans elles-mêmes.

On ne peut pas dire qu'il y ait ici un repos qui dégénère en oisiveté. L'entendement est occupé d'une vérité ; et si l'on raisonne, ce sont des raisonnements qui viennent si naturellement dans l'esprit, qu'ils ne donnent aucun empêchement à la volonté. Il est constant que la volonté de sa part produit toujours quelque acte, et même très parfait, de douleur, de crainte, de joie, d'amour, de complaisance, et de toutes les vertus chrétiennes. C'est donc là cet heureux repos, ce loisir saintement occupé, *otium negotiosum*, et une participation du bonheur du ciel, où tout se réduit à l'unité.

Quelquefois même la volonté a dans ce repos

une ferveur aussi grande, que quand elle fait beaucoup d'actes. Car des mouvements précipités ne marquent pas toujours un plus grand feu, ni un plus grand amour. Ce que saint Thomas explique par une comparaison sensible ¹.

Le neuvième degré d'amour, dit-il, dispose à une parfaite transformation, autant qu'elle le peut être sur la terre : et c'est lorsque l'amour rend une âme tout ardente, et la consume avec suavité, *facit ardere suaviter*. Or nous pouvons distinguer dans une matière embrasée trois degrés, qui serviront à nous marquer les trois états, que l'on admet ordinairement, des commençants, des avancés, et des parfaits, à savoir, la chaleur, la pénétration et l'ardeur. La chaleur est le commencement, la pénétration est le progrès et l'ardeur en est toute la perfection. Ces trois degrés diffèrent selon le plus et le moins : la simple chaleur est encore mêlée de quelque froideur ; la pénétration est un accroissement de chaleur ; mais l'ardeur est une chaleur la plus forte, elle est la perfection et la fin de la chaleur. C'est par la force de cette chaleur que s'opère une parfaite transformation, et que la forme du feu est

1. D. Th. Opusc. 61. *De dilect. Dei et proximi grad.*,

introduite. Quand on applique le feu au bois, ou qu'on met l'eau sur le feu, on voit premièrement que l'eau ou le bois commencent à s'échauffer, mais on n'y voit pas encore un grand mouvement. Si la chaleur devient plus forte, et que le feu ait fait une plus grande impression, l'eau entre dans l'agitation et jette de gros bouillons, elle ne peut se contenir dans ses bornes : de même quand le feu commence d'agir fortement sur le bois, il le dévore, et la flamme s'attache tantôt d'un côté, tantôt de l'autre : enfin, tout est dans un grand mouvement. Mais quand la chaleur est parvenue au dernier degré, que le feu s'est entièrement rendu le maître, qu'il a vaincu tous les obstacles, et consumé tout ce qui pouvait s'opposer à son activité, alors tout est en repos. On ne voit plus dans l'eau ces bouillonnements impétueux, ni dans le bois ces inégalités de la flamme, qui tantôt s'attache, et tantôt s'écarte : le feu s'est rendu victorieux et tout est tranquille.

Voilà un exemple très naïf de ce qui se passe dans les âmes au service de Dieu ¹.

1. Calent incipientes, fervent proficientes, ardent perfecti. *Ibid.* *Fervor*, dans le sens naturel, n'a point de terme français qui lui corresponde.

Dès qu'on commence à marcher dans le chemin de la vertu, le feu du Saint-Esprit échauffe le cœur, et en même temps que par une grande fidélité on augmente en amour, le feu divin se rend plus fort, la ferveur s'excite, on sent des transports et des impétuosités, on ne peut se contenir, on pousse des soupirs, on verse des larmes, on produit mille actes différents d'amour, de résignation, d'abandon. Ce sont les impressions de ce feu sacré, qui se veut rendre maître du cœur, et le transformer, combattant les duretés et les oppositions qui s'y rencontrent ; et il lui fait une espèce de violence pour le purifier, et pour se le soumettre entièrement.

Mais quand le feu divin a suffisamment agi et que le cœur s'est laissé consumer par ces belles flammes, il y a une ardeur parfaite : l'amour consume le cœur d'une manière très douce, il n'y a plus de mouvements impétueux, plus de ferveurs extraordinaires, tout est en paix et en repos ¹ : l'amour n'a plus à combattre, il est victorieux, et il goûte le fruit de ses victoires.

C'est jusqu'ici la remarque de saint Thomas, que j'ai un peu étendue pour la rendre plus intel-

1. Facit ardere suaviter.

ligible. Tout cela fait voir, que sans qu'il y ait dans l'oraison un grand nombre d'actes, il peut y avoir néanmoins une très grande ardeur. Il est vrai qu'une multitude d'actes est une marque assez évidente d'un feu déjà bien allumé, et qui agit avec assez de force, mais ce n'est que l'état de la ferveur. Il peut quelquefois y avoir autant et plus d'ardeur et de foi, quoiqu'il n'y ait pas tant de mouvement ni tant de flamme.

Cela peut arriver dans les états que nous avons décrits ; quand l'âme considère le bonheur qu'elle a de posséder Dieu au dedans d'elle-même, et fait réflexion qu'elle a dans son cœur ce feu éternel, qui brûle dans le sein du Père et du Fils. Car la foi nous apprend, qu'une âme qui a la grâce devient le temple du Saint-Esprit, et, par conséquent, elle a au dedans d'elle-même ce même feu sacré et adorable, qui brûle dans le sein de la divinité, dont une étincelle remplit d'ardeur tous les Séraphins. C'est là, selon saint Thomas, cette grande promesse faite par Jésus-Christ à ses Apôtres, que l'amour dont son Père l'aimait, serait en eux. Quel est, dit le saint Docteur, cet amour par lequel le Père aime le Fils, sinon un amour éternel, immense, infini, le Saint-Esprit lui-même, le lien du Père et du Fils ? Le même amour, dit la Glose, par lequel

le Père aime le Fils, se trouve dans tous les justes. Et c'est de ce même amour (quoique d'une manière très différente) que Dieu aime toutes les âmes justes, et que ces âmes aiment Dieu ¹.

Il était convenable qu'il en fût ainsi. L'âme qui n'a été créée que pour posséder Dieu, ne trouve du repos qu'en Dieu seul ; et elle ne serait jamais satisfaite, si elle ne pouvait rendre à Dieu la pareille en amour. L'amour par lequel Dieu aime les âmes est un amour infini, éternel, immense, il faut donc que l'âme pour reconnaître un si grand amour, ait à proportion un amour immense, éternel, infini. Mais que peut la créature par elle-même ? tout ce qu'elle fait par ses propres forces est extrêmement imparfait, et infiniment au-dessous de ce que Dieu mérite. Il fallait donc que le divin Esprit se donnât à l'âme, afin qu'elle pût présenter à Dieu un amour éternel et infini, non pas qu'elle produit, mais qu'elle possède en propriété, qu'elle peut appeler sien. puisqu'elle l'a reçu en don. Elle offre ainsi à Dieu un amour égal, et c'est dans ce retour mutuel d'amour qu'elle trouve un entier repos.

1. Ut dilectio, qua dilexisti me, in ipsis sit. Joan. xvii, 26. D. Th. aut quisquis auctor Opusc. 63, cap. II.

L'âme se sent alors embrasée d'une ardeur très violente, et bien que sa ferveur la fasse quelquefois sortir hors d'elle-même, et l'oblige à produire un grand nombre d'actes pour laisser évaporer ce feu, *pro captanda quantulacunque evaporatione*, comme nous disions de saint Bernard, quelquefois aussi le feu divin la possède si fort, qu'il lui ôte le pouvoir de produire beaucoup d'actes. Cette âme est alors concentrée en elle-même, et dans un fort grand repos, et sa suavité est si grande, qu'elle est une participation de la félicité du Paradis. Elle dit à Dieu avec David : « Que désirai-je dans le ciel, sinon vous ? et qu'ai-je souhaité sur la terre, que vous seul ? Ma chair et mon cœur ont languï d'amour, ô Dieu ! vous êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour jamais ¹. » Hélas ! Seigneur, quelle doit être la grandeur du bien que vous nous réservez dans le ciel ? et commençant déjà de sentir quel est ce bonheur, que puis-je désirer sur la terre, ô Dieu de mon cœur, qui devez être mon partage durant toute une éternité ?

Alors l'on voit accomplir la promesse que Notre-Seigneur faisait à ses disciples : « Que sa propre joie se trouverait en eux ². » Quelle est

1. Ps. LXXII, 24.

2. Ut gaudium meum in vobis sit. Joan. xv, 11.

la joie du Sauveur, sinon la joie de la divinité même, et la joie du Père et du Fils ? « Mais quelle est la joie du Père et du Fils, sinon d'aimer et d'être aimé, et d'être aimé de la manière qu'ils s'aiment ¹ ? »

Cette âme donc qui sent qu'elle aime Dieu, qui ne doute pas d'en être aimée, et qui par cet amour est infiniment unie au Dieu qu'elle aime, de qui elle est encore plus aimée, qu'elle ne le peut aimer; cette âme, dis-je, expérimente en elle une participation de la même joie, qui fait la félicité de la sainte Trinité. Et dans cet état d'ardeur et de jouissance la grandeur de l'un et de l'autre la tient si fort occupée et si recueillie, et la remplit si universellement, quelle n'est pas capable de faire beaucoup d'actes.

Il ne faut donc pas juger toujours de la perfection d'une oraison et de son ardeur par la multitude des actes : car c'est l'effet de l'ardeur même, lorsqu'elle est très grande, de conserver l'âme dans un plus grand repos, et de l'absorber tellement, qu'elle en produise très peu.

Les personnes de piété devraient s'appliquer plus souvent qu'elles ne font à cette oraison

1. Quod est gaudium Patris et Filii, nisi amare et amari, et taliter amari ? Opusc. 63, cit.

simple, ardente et tranquille. C'est souvent leur défaut dans l'oraison : elles se fatiguent par beaucoup de raisonnements, elles cherchent le nombre des pensées, elles sont dans une espèce d'inquiétude pour chercher et trouver Dieu, et s'unir à lui, ce qui doit être la fin de l'oraison : et cependant elles peuvent le trouver au dedans d'elles-mêmes, et jouir de sa présence. Souvent lorsqu'elles le cherchent au dehors, elles le perdent en le cherchant.

Dieu a fait l'homme afin qu'il le puisse connaître, qu'en le connaissant il l'aime, que l'aimant il le possède, et qu'il soit heureux en le possédant. Une possession parfaite ne peut exister que dans le ciel : néanmoins ne pouvons-nous pas pendant cette vie mortelle participer à ce bonheur, quoique d'une manière imparfaite ? Nos âmes ne sont-elles pas le temple de Dieu, et toute la sainte Trinité n'habite-t-elle pas dans nos cœurs ? Le Saint-Esprit ne se donne-t-il pas en qualité de véritable don, qui est de sa part irrévocable ? Jésus, en se donnant, ne donne-t-il pas avec lui toute la Divinité, afin que nous en puissions jouir comme d'un trésor qui nous est entièrement rendu propre ? et l'on ne possède rien par un titre plus légitime que ce qui nous est donné.

Quel est donc l'aveuglement d'un grand nombre d'âmes ! Elles cherchent Dieu incessamment, soupirent continuellement après lui, désirent de s'unir à lui, tous les jours crient vers lui dans leur oraison, frappent à sa porte : alors qu'elles le possèdent au dedans d'elles-mêmes, puisque nos âmes sont le temple du Dieu vivant, selon saint Paul. Dieu habite véritablement et réellement dans les âmes, c'est en elles qu'il repose et qu'il veut prendre ses délices ¹. Qui a jamais été si imprudent que d'aller chercher ailleurs ce qu'il possédait lui-même. Quel usage peut-on faire d'un instrument que l'on a déjà tandis qu'on s'amuse à le chercher ? Quelle force peut-on tirer d'un aliment qu'on désire toujours, et qu'on ne mange jamais ? Ainsi se passe souvent toute la vie d'un juste. Il cherche Dieu avec ardeur, et il le possède ; et quoiqu'il le possède, ou aveugle, ou insensible qu'il est, il ne sait pas goûter le plaisir qu'il pourrait trouver dans cette heureuse possession.

Il faut donc rentrer dans soi-même : il faut jouir de cette divine présence dans le silence et

1. Magna cœcitas et nimia stultitia est in multis, qui semper Deum quærunt... Cum ipsi sint *templum Dei*, et Deus veraciter habitet in eis, cum anima ipsorum sit sedes Dei, in qua continue requiescit, etc. *Ibid.*

dans le repos. En vérité, pour savoir aimer Dieu, et pour goûter le plaisir de ce délicieux amour, on n'a pas besoin d'une grande étude ni d'un grand raisonnement, ni d'une multitude de pensées : et l'on peut dire aux âmes dévotes ce que Moïse disait autrefois au Peuple Juif, et ce que saint Paul a dit depuis aux Romains : « Ce qu'on demande de vous n'est pas une chose qui soit fort éloignée ; elle n'est pas seulement près de vous, mais elle est au dedans de vous ¹. Il ne faut que savoir rentrer dans son cœur : et là se *délecter* et goûter les délices que Dieu a coutume de faire sentir aux âmes qui le servent avec fidélité. »

1. Deuteron. xxx, 11. Rom. x, 8.

CHAPITRE VII

MAXIME TRÈS IMPORTANTE : QUE LA MORTIFICATION EST NÉCESSAIRE POUR L'ORAISON.

Les passions empêchent l'exercice de l'oraison. Que la chasteté est une grande disposition à la bien faire.

Nous avons apporté plusieurs maximes pour établir et pour affermir l'oraison, mais nous n'avons pas encore parlé de la plus importante ; nous l'avons réservée pour la fin et la conclusion de ce Traité. C'est que la mortification doit être absolument inséparable de l'oraison, car il est impossible de vaquer utilement à l'oraison, si on s'abandonne aux plaisirs.

D'où vient que parmi tant de personnes de piété, qui font oraison dans tous les états de la vie chrétienne où on la pratique, il y en ait si peu qui en profitent ? Parce qu'il y en a peu qui travaillent sincèrement à se mortifier, et qui aient le courage de regarder leur corps comme un étranger et comme un ennemi. C'est néanmoins de la sorte que le Prophète Royal regar-

daît son corps quand il disait : « Je ne craindrai point ce que me fera la chair. » Il parlait de son corps, remarque saint Ambroise, comme d'un étranger, ou plutôt comme d'un très cruel ennemi, contre lequel il s'armait pour ne pas le craindre ¹.

Saint Thomas n'a pas oublié ce principe important parmi tous les autres qu'il nous a donnés. Il dit que l'âme se doit disposer nécessairement à la contemplation par la mortification des passions ; et sa raison est, que deux choses empêchent ce saint exercice : l'embarras des occupations extérieures, et la violence des passions. Les passions attachent l'âme aux choses sensibles, et la rendent par là incapable de s'appliquer aux actions de l'esprit ².

Nous avons déjà montré combien la retraite et l'éloignement des objets sensibles étaient nécessaires pour pouvoir s'adonner à l'oraison, parce qu'un esprit, rempli de ces fantômes, ne saurait voir clairement la divine vérité, ni parmi les bruits et le tumulte du monde entendre la voix de Dieu, qui veut « parler au cœur » en secret.

1. Non timebo quid faciat mihi caro. Ps. l.v. Quasi de alieno loquebatur. D. Ambros.

2. D. Th. 2.2, q. 180, art. 2.

Aussi, les âmes choisies « se bâtissent des solitudes, » comme parle Job ¹. pour se mettre à couvert des préoccupations et des troubles : et non seulement elles s'éloignent du monde, mais elles le fuient avec David ², et par cette fuite elles s'élèvent, dit saint Grégoire. à la contemplation de la première vérité ³.

Si l'on consulte les mouvements de son cœur, l'on sentira que le premier de tous, lorsqu'on veut se donner sincèrement à Dieu, et entreprendre l'exercice de l'oraison, c'est de se retirer de la conversation du monde, et de chercher la solitude autant que le devoir de notre condition, et la bienséance le peuvent permettre. Le second mouvement est de se mortifier, parce qu'on se ressouvient que tous les malheurs de la vie passée ne sont provenus que de la violence des passions ; et que toutes les passions qui agitent les âmes, et qui ne sont pas encore domptées, sont un empêchement invincible pour une véritable oraison.

1. *Edificant sibi solitudines. Job. III, 14.*

2. *Ecce elongavi fugiens. Ps. LIV, 8.*

3. *Fugiens se elongat, qui a turba desideriorum temporalium in altam Dei contemplationem se sublevat. D. Greg. in Job. Ibidem.*

Les passions empêchent les opérations de l'esprit en trois manières différentes ¹. Premièrement, parce qu'elles divisent les forces de l'âme. C'est l'âme qui, comme une source générale, distribue les forces à toutes ses puissances, afin qu'elles puissent produire leurs opérations. C'est pourquoi, quand l'une des puissances s'applique avec plus d'ardeur, il faut nécessairement qu'elle tire plus de forces de cette source ; et ainsi, il en reste moins pour les autres facultés, qui deviennent plus languissantes dans leurs actions. Or, jamais une puissance n'agit avec plus de vigueur que quand elle est excitée par quelque passion. Et quand les puissances inférieures sont agitées et troublées par ce mouvement, il ne reste plus beaucoup de force à l'âme pour les opérations de l'esprit. Une douleur violente, une excessive tristesse qui tient l'imagination fortement attachée, empêche ou affaiblit, comme nous l'avons remarqué ailleurs, toutes les autres opérations.

La seconde manière dont les passions interrompent les opérations de l'esprit, est la contra-

1. 1. Per quamdam distractionem. 2. Per contrarietatem. 3. Per immutationem corporalem. D. Th. 1.2, q. 77, art. 1 et 2.

riété des objets. Les passions poussent alors et précipitent l'âme vers la terre et les plaisirs sensibles : comment serait-il possible après cela que l'âme eût un mouvement contraire, et qu'elle se portât à un bien spirituel ? La seule union que l'âme a avec le corps ne l'arrête que trop : le corps est un poids qui empêche l'âme de s'élever vers le ciel. Comment se pourra-t-elle élever lorsque les passions l'emportent avec violence, et qu'elles ajoutent un mouvement encore plus impétueux vers les choses de la terre ?

La troisième manière dont les passions se rendent victorieuses, c'est qu'elles empêchent l'application de l'esprit, à cause de l'impression violente qu'elles font sur le corps lui-même : un homme qui est dans la passion se sent le corps agité : et cette agitation lie la raison. Quelle peine n'a-t-on pas à faire écouter la raison à un homme qui est en colère ? D'ailleurs, le jugement qu'on porte est toujours conforme à la disposition où l'on se trouve. On ne voit pas d'homme en colère, qui ne croie qu'on lui fait tort, et ne soit persuadé dans ce moment, que toute la justice est de son côté ; parce que c'est le propre de la passion d'attirer la raison à son parti. Le jugement aussi de l'imagination suit la disposition de l'appétit inférieur, comme le ju-

gement du goût suit la disposition de la langue. Il faut conclure de tout ce que nous venons de dire, qu'une âme troublée par les passions, n'est pas capable d'une véritable oraison, qui demande un très grand repos.

Il faut donc commencer par la mortification des passions, et en arrêter l'impétuosité; faire ses efforts pour s'approcher de ce bienheureux état, où la tempérance et la force s'acquièrent un si grand empire, qu'on ignore presque, s'il y a des passions; et où les vertus morales les tiennent dans un si juste milieu, qu'elles les font oublier autant qu'il est possible à l'homme dans cette vie ¹.

C'est alors qu'une âme bien purifiée est capable d'entrer en un doux commerce avec Dieu, et qu'elle reçoit l'effet de cette parole de Notre-Seigneur : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu ². » non seulement, dit saint Thomas, par la vision dans le ciel, mais par la contemplation sur la terre. Adam, dans l'état d'innocence exerçait sans peine la contemplation, parce que toutes ses passions étaient

1. D. Th. 1.2, q. 67, art. 5.

2. *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.*
Matth. v, 8.

tranquilles et soumises à la raison. Ce qui lui laissait toute la liberté d'appliquer son esprit à la première Vérité, et sa volonté goûtait sans trouble tout le plaisir qu'on éprouve dans la possession d'une bonté infinie. Aussi plus on a d'innocence, plus on s'établit dans ce bienheureux repos, ce qu'on obtient par une sévère mortification des passions, et par les rigueurs de la pénitence. La grâce seule, dans l'état de la nature corrompue, n'aurait pas assez de force pour faire ce que faisait la grâce d'Adam : il la faut aider en domptant les passions, et par ce moyen la grâce et la mortification produiront une image de l'homme dans l'état d'innocence.

Il faut donc que la mortification fasse entrer dans une parfaite concorde l'esprit et le corps. Il faut que la chair s'éloignant des plaisirs sensuels, se soumette à l'esprit, et que, délivrée de la loi du péché par la loi de la raison et l'Esprit de vie, elle suive les mouvements de l'âme ; qu'elle ne soit plus une source de vices, mais qu'elle entre dans une sorte d'émulation avec l'esprit pour travailler au progrès de la vertu ¹. Il faut enfin

1. *Animæ caro fiat appendix, non jam lena vitiorum sed æmula quædam et quasi pedissequa virtutis. Ambros. in Luc. cap. xii.*

qu'elle ne soit plus « ce corps de corruption qui appesantit l'âme : » mais que la chair et l'esprit s'unissent ensemble pour ressentir les consolations célestes produites par cette vue tout aimable de Dieu, et que l'âme fasse ressentir au corps un rejaillissement du plaisir dont elle est comblée ¹.

Qu'on lise toutes les Vies des Saints et de ces heureux contemplatifs, dont les communications qu'ils reçoivent du ciel nous jettent dans l'admiration, on verra qu'ils étaient chargés de chaînes, revêtus de cilices, déchirés par les disciplines, épuisés par les veilles, exténués par les jeûnes, et qu'ils étaient des victimes du divin amour. On verra qu'ils avaient fait un divorce éternel, je ne dis pas avec les plaisirs, mais même avec les moindres satisfactions de la nature, toujours resserrés dans les bornes les plus étroites de la seule nécessité. C'était la rigueur de la mortification et de la pénitence qui les rendait susceptibles de toutes ces délices : Dieu, par une sorte de justice, compensait ainsi les consolations du monde qu'ils abandonnaient pour son amour.

C'est donc un principe constant que la pre-

1. Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum. Ps. LXXXIII, 2.

mière disposition pour entrer dans la vie intérieure et dans la contemplation, est la mortification, mais une mortification véritable et solide qui fasse souffrir le corps sans l'épargner; non une mortification imaginaire des passions qui laisse le corps sans le faire souffrir. « Il faut, dit saint Paul, mortifier sa chair et ses convoitises. » Il faut commencer par la racine; et c'est une illusion de croire qu'on puisse réprimer les passions sans faire souffrir le corps. Tout le monde dit, qu'il faut mourir à ses passions, qu'il faut faire mourir la nature. Mais ce sont des paroles qui ne signifient rien, car il est impossible qu'il y ait une véritable mortification, quand on ne refuse rien à la nature.

CHAPITRE XIII

CONCLUSION DE CET OUVRAGE. RÉGLE ASSURÉE
POUR DISTINGUER LA VÉRITABLE CONTEMPLATION
DE LA FAUSSE.

Il semble qu'après ce que nous avons établi jusqu'à présent, il ne reste plus qu'à donner une marque, pour discerner la véritable contemplation d'avec la fausse : afin qu'on ne prenne pas le nom pour la chose même, et qu'on ne se laisse pas surprendre par de vaines apparences.

Il est aisé d'inférer de ce que nous avons expliqué au chapitre précédent, que la véritable contemplation est inséparable de la sévère mortification, et qu'il est impossible qu'un homme goûte les délices du ciel, s'il ne se prive des consolations de la terre. On peut avancer, sans danger de se tromper, non seulement qu'une âme qui a de l'horreur pour la mortification, mais que celle même qui ne sent pas un grand désir de la pratiquer, autant qu'il lui est possible

selon les règles de la prudence chrétienne, n'a pas encore commencé d'entrer dans le chemin de la véritable vertu. Que si, dans son oraison, cette âme se trouve en repos par la cessation des opérations de l'entendement et de la volonté, elle doit croire que son exercice n'est qu'une grande perte de temps; et si elle ressent quelque goût extraordinaire, ce ne peut être qu'un appas du démon qui la trompe.

On ne l'a que trop vu dans ceux qui ont été convaincus de ces erreurs ¹. On a reconnu qu'ils étaient abandonnés à tous les plaisirs; et comme parle l'Écriture, qu'ils profanaient, par une vie très déréglée, la noblesse et la sainteté de leur état de chrétiens, et la profession de ministres consacrés à Dieu pour servir à ses autels.

On ne peut lire qu'avec horreur cette maxime qu'ils donnaient à leurs disciples, que la croix d'une mortification volontaire était un poids fâcheux et inutile, et qu'ainsi on la devait abandonner ². Elle renverse tout l'Évangile, car « toute la vie d'un chrétien est une croix et un

1. Les Quiétistes.

1. *Crux voluntariæ mortificationis pondus grave est, et infructuosum, et ideo dimittendum. Propos. 38 inter damnatas.*

martyre, s'il veut vivre selon l'Évangile ¹, » dit saint Augustin.

Il n'est pas nécessaire de s'arrêter davantage à combattre ces erreurs, après ce que nous avons si exactement rapporté de saint Thomas. Il suffira d'alléguer une seule parole du saint docteur, pour faire voir clairement combien toutes les prétentions de cette secte sont opposées au bon sens et à la raison. La contemplation est empêchée par la violence des passions; et parmi toutes les passions, dit-il, celles de la volupté obscurcissent davantage les lumières de la raison. C'est pour cela, ajoute-t-il, que la chasteté dispose l'homme et le rend propre à la contemplation, comme, au contraire, les plaisirs sensuels avilissent davantage l'esprit de l'homme, et l'appliquent plus fortement aux objets sensibles ².

De tous ces raisonnements, il est aisé de conclure que le caractère le plus assuré, qui distingue la vraie contemplation d'avec la fausse, est l'inclination ou l'aversion qu'on a pour la mortification de l'esprit, et pour la mortification

1. Tota christiani vita, si secundum Evangelium vivat, crux est atque martyrium.

2. D. Th. 2.2, q. 180, art. 2, ad. 3.

du corps. Car celle de l'esprit ne serait qu'une idée, si elle n'était accompagnée de celle du corps.

Une âme, donc, qui cherche les plaisirs des sens, et qui s'abandonne à la volupté et aux délices du corps, peut s'assurer qu'elle est fort incapable de faire jamais une véritable oraison. Que si, persévérant avec une détestable obstination dans cet attachement à son corps et à ses plaisirs, et dans une aversion pour les exercices de pénitence, il lui arrive d'avoir quelque lumière, et de sentir quelque goût dans son oraison ; elle doit être persuadée que c'est une pure illusion, et un artifice du démon, qui la flatte pour la perdre, et qui la veut entretenir dans cet état pernicieux. Il est certain que si son oraison était véritable, et si les lumières venaient du ciel, si le plaisir qu'elle ressent était un effet de la grâce ; le premier fruit qu'elle en tirerait serait de concevoir un grand désir de souffrir, et une horreur extrême de tout ce qui approche des commodités superflues et de la volupté du corps. Car, comme saint Thomas rapporte de saint Grégoire, lorsqu'on connaît véritablement Dieu dans son oraison, et qu'on est véritablement touché de son amour, cet amour et cette connaissance détruisent et dessèchent en nous,

pour ainsi dire, toutes les douceurs de la chair¹. Mais lorsqu'une âme s'applique autant qu'elle peut à la considération des mystères de la religion ; lorsqu'elle s'arrête à aimer la bonté infinie de Dieu, et à la reconnaissance qu'elle lui doit pour tant de bienfaits qu'elle en a reçus ; que, d'ailleurs, elle a déjà passé par les rigueurs de la vie purgative, qu'elle sent en elle-même un vrai désir de la pénitence, et que sans se contenter de simples désirs, elle en pratique actuellement tous les exercices autant qu'elle le peut, et que son état, sa condition, sa santé et l'ordre de ses supérieurs le lui permettent : alors, si elle se trouve dans ce repos que nous avons décrit, non pas en se privant de tous les actes de l'entendement et de la volonté, mais par un éloignement des distractions qui ne la fatiguent plus, ou par la cessation de la multitude de ses pensées, qui n'empêchent pas les actes de la volonté ; enfin, si, au sortir de l'oraison, elle se sent portée à la mortification des sens, si elle sent une grande aversion pour les moindres plaisirs du corps, il est constant qu'elle n'a

1. Cum Deus jam per desiderium et intellectum cognoscitur omnem in nobis voluptatem arefacit. D. Th. 2.2, q. 108, art. 7, ad. 2.

rien à craindre des erreurs des Quiétistes. Elle peut espérer humblement que son oraison est agréable à Dieu, et qu'elle pourra participer aux consolations célestes, puisqu'elle se prive des plaisirs passagers de la terre.

Voilà tout ce que nous avons eu dessein de montrer dans ce petit Traité, que nous avons fortifié de l'autorité de la raison et de l'exemple, combattant l'erreur, et découvrant la vérité. Je prie Notre-Seigneur, que ceux qui le liront demeurent bien persuadés de n'abandonner jamais le saint exercice de l'oraison, si nécessaire aux âmes chrétiennes, pour déraciner tous les vices, pour entretenir toutes les vertus, et pour recevoir toutes les lumières dont on a besoin dans tout le cours de la vie. S'ils suivent les maximes que nous avons données et expliquées dans toute la rigueur de la théologie, et selon les principes de saint Thomas, qui les confirme lui-même par l'autorité des saints Pères de l'Eglise, nous espérons qu'ils pourront pratiquer, sans aucun danger d'erreur, la vie contemplative, qui est un commencement de celle du ciel.

LES ÉTATS D'ORAISON

Notions préliminaires.

Nous avons cru faire plaisir à ceux qui veulent commencer de faire oraison mentale, d'expliquer d'abord en peu de mots : 1° Ce que c'est que l'oraison, et combien il y en a de sortes ; 2° Quelle est la nécessité de l'oraison mentale ; 3° Quelles dispositions il faut apporter pour y avancer ; 4° Ce que c'est que la méditation et la contemplation ; 5° Quels sont les différents états de la vie spirituelle, et par quelles voies on peut passer de la méditation à la contemplation, et à la vie unitive.

On trouvera dans ces Lettres des avis très importants sur toutes ces matières. C'est pourquoi on n'en dira ici qu'un mot pour l'instruction des commençants.

CE QUE C'EST QUE L'ORAISON

L'oraison, considérée en général, signifie la même chose que la prière ; et elle est « une élévation de l'âme vers Dieu, pour lui demander quelque grâce. »

Il y a deux sortes d'oraison : l'une est vocale, et l'autre mentale. L'oraison vocale est une prière que l'on fait non seulement de cœur, mais aussi de bouche, en proférant quelques paroles. L'oraison mentale est celle par laquelle on prie seulement de cœur, sans proférer aucune parole extérieure. Il est utile et nécessaire de prier non seulement de cœur, mais aussi verbalement : soit pour consacrer à Dieu notre âme et notre corps, soit pour témoigner à Dieu qu'on dépend entièrement de lui, soit pour obtenir de sa bonté toutes sortes de grâces, soit, enfin, pour s'unir à tous les fidèles.

Mais ici, par l'oraison mentale, on entend un saint exercice, dans lequel on s'occupe : à considérer quelque mystère de la foi ou de la religion, ou quelque autre sujet édifiant ; à former des affections conformes à ce que l'on a considéré, pour travailler à son salut ; et à prendre des ré-

solutions générales et particulières de régler sa vie et de réformer ses mœurs. C'est pourquoi l'on dit communément que l'oraison mentale a trois parties, savoir : la considération, les affections et les résolutions.

Il y a deux sortes d'oraison mentale.

L'une se nomme oraison d'affection ; et elle consiste dans les opérations de la volonté, qui, après une courte considération de l'esprit, excite de pieuses affections, et prend de saintes résolutions. Ceux qui ont l'esprit dissipé, l'imagination volage, et qui ne peuvent s'arrêter longtemps à discourir et à méditer attentivement sur le même sujet, doivent s'appliquer à cette oraison affective : excitant dans leur cœur de saintes affections, de pieux désirs, des aspirations vers Dieu ; formant plusieurs actes de vertu ; prenant de saintes résolutions de se corriger de quelque défaut en particulier, et de pratiquer quelque vertu particulière durant la journée, et à certaines occasions.

L'autre sorte d'oraison mentale se nomme oraison de raisonnement ; et elle consiste dans les opérations de l'entendement, qui considère pendant longtemps quelque vérité édifiante, raisonnant et discourant sur cette vérité, pour en tirer de pieuses affections, et pour prendre de

saintes résolutions. Les personnes qui ont beaucoup de facilité à raisonner, à discourir, à méditer et à s'arrêter sur un même sujet, s'occupent aisément dans cette sorte d'oraison. Le mieux, est de s'entretenir tantôt dans l'oraison d'affection, et tantôt dans celle des raisonnements, selon les différentes dispositions intérieures que l'on a durant le temps de l'oraison.

Enfin il y a une oraison mentale acquise, ou active et ordinaire, à laquelle on peut, avec le secours de la grâce, arriver par son application et par son travail. Il y a aussi une oraison mentale infuse, ou passive et extraordinaire, que Dieu donne quand il lui plaît, par une grâce toute particulière.

Durant l'oraison Dieu communique à l'âme plusieurs impressions différentes ; ce qui fait distinguer dans l'oraison différents noms ; comme, l'oraison de quiétude, de recueillement des puissances, de silence intérieur, d'union affective, effective, réelle, suprême, etc.

DE LA NÉCESSITÉ DE L'ORAISON

Ce saint exercice de l'oraison mentale est d'une très grande importance, soit pour éviter

le péché, et pratiquer les vertus; soit pour arriver à la plus haute perfection.

Pour éviter le péché. — En effet, qui oserait pécher, s'il méditait attentivement : qu'un seul péché mortel est puni par des peines éternelles ; qu'il offense un Dieu infiniment bon, et infiniment juste, qui peut à tout moment faire mourir le pécheur, et le précipiter dans les flammes dévorantes ; qu'il est si énorme, qu'un Dieu s'est fait homme, est mort, a répandu tout son sang sur la croix pour l'expier ; et qu'il crucifie de nouveau Jésus-Christ ¹ ?

Qui oserait commettre volontairement des péchés véniels, s'il considérait avec réflexion : qu'un seul péché véniel fait injure à Dieu, arrête l'avancement de l'homme dans la perfection, empêche l'accroissement des mérites, retarde l'entrée du paradis, dispose au péché mortel, et est puni par les peines terribles du purgatoire, s'il n'est expié en ce monde par les rigueurs de la pénitence ?

C'est pourquoi le prophète Jérémie a dit, que si la terre est entièrement désolée (par la multitude des péchés), c'est parce qu'il n'y a personne qui fasse réflexion sur soi-même ².

1. Hebr. VI, 6.

2. Jérém. X II, 11.

Pour pratiquer les vertus. — Si on méditait sérieusement : que de soi-même on n'est que néant, qu'on ne peut que pécher, que pour ses péchés on ne mérite que les enfers ; qu'on ne sait si Dieu nous a pardonné nos péchés ; que Dieu est terrible dans ses jugements, et qu'il jugera jusqu'aux paroles oiseuses ¹, et les actions qui nous paraissent justes ² ; que notre salut est incertain, et que nous ne savons d'une manière certaine si nous serons damnés, ou sauvés ³ ; qu'on peut mourir à tout moment ; que les plus grands saints ont tremblé, et ont fait de très rudes pénitences ; que plusieurs qui, par la sainteté de leur vie, paraissaient être des anges, n'ont point persévéré, et sont tombés aux derniers moments de leur vie ; enfin que Dieu, qui s'est fait homme pour nous apprendre le chemin du ciel, est né, a vécu, est mort au milieu des humiliations, des souffrances et de la pauvreté : si, dis-je, on méditait toutes ces choses, on serait aisément excité à l'humilité, à la pauvreté, au mépris et à la défiance de soi-même, à la crainte de Dieu, à la douleur de ses péchés, à la

1. Matth. VII, 36.

2. Ps. LXXIV, 3.

3. Eccl. IX, 1.

ferveur, et à une grande attention et circonspection sur toutes ses pensées, sur toutes ses paroles et actions.

Toutes les autres vertus s'entretiennent également par les réflexions que l'esprit fait sur leurs objets, et qu'il présente souvent à la volonté pour l'exciter à les pratiquer. La foi s'augmente en considérant les mystères de la religion ; l'espérance, en pensant aux promesses de Dieu ; et la charité, en réfléchissant sur la bonté de Dieu ; la confiance en Dieu, en considérant ses miséricordes ; ainsi des autres.

C'est pourquoi David demandait à Dieu un esprit capable de faire de sérieuses réflexions sur sa loi, afin de la garder de tout son cœur ¹.

Pour arriver à la perfection. — La perfection de la vie chrétienne consiste dans une parfaite charité, qui nous unit entièrement à Dieu, et lui rapporte fidèlement tout ce que nous faisons. Or, l'oraison mentale est un moyen très propre pour nous unir à Dieu.

C'est là que l'esprit s'occupe de Dieu, méditant sur sa divinité, sur toutes ses perfections : son éternité, son immensité, son infinité, son

1. Ps. cxviii. 125.

immutabilité, sa toute puissance, sa justice, sa miséricorde, sa bonté, sa providence, sa libéralité. etc.

C'est là que la volonté est unie à Dieu par de saintes affections d'amour, de joie, de complaisance. d'actions de grâces, d'adorations, de louanges, etc.

C'est là que la mémoire est tellement occupée de Dieu, qu'elle oublie toutes les choses de la terre, et ne se ressouvient que des choses du ciel.

Enfin, c'est dans l'exercice de l'oraison mentale que tout l'homme se nourrit des vérités éternelles, qu'il les goûte, les digère, s'en rassasie ; et qu'il est tout embrasé de l'amour de Dieu. Ce qui a fait dire à David que le feu (de son amour) s'enflammait durant sa méditation ¹. Et ailleurs, il dit : « Heureux l'homme qui médite jour et nuit sur la loi du Seigneur ². »

SA NÉCESSITÉ POUR LES RELIGIEUX

Telle est l'utilité et la nécessité de l'oraison mentale pour les chrétiens en général, chacun

1. Ps. XXXVIII, 4.

2. Ps. 1, 2.

selon son état, et selon ses occupations. Mais ceux que Dieu appelle à la vie religieuse, et à la vie contemplative, doivent faire de l'oraison leurs plus douces, plus chères et presque continuelles occupations.

C'est le désir de s'occuper de Dieu dans l'oraison, qui a peuplé de solitaires les cavernes et les forêts. Saint Antoine, après avoir passé toute la nuit en oraison dans sa grotte, se plaignait encore de ce que le soleil, par sa lumière, venait interrompre trop tôt sa prière. Tous les fondateurs des ordres religieux, saint Benoît, saint Dominique, saint François, etc., étaient si adonnés à l'oraison, qu'après y avoir passé une grande partie du jour, ils y vaquaient encore presque toutes les nuits entières. Saint François avait coutume de dire que ce qu'un religieux devait le plus désirer, c'était la grâce de l'oraison ; que sans ce don il ne pouvait espérer de faire aucun progrès dans le service de Dieu ; et qu'avec lui il pouvait tout se promettre.

L'expérience fait voir qu'un religieux qui s'applique véritablement à l'oraison, devient intérieur, modeste, recueilli, doux, fervent, exact à tous ses devoirs, mortifié, et fidèle à observer toutes ses règles. Au contraire, un religieux néglige-t-il l'oraison, il commence à négliger

et à oublier ses bonnes résolutions. Il devient tiède, indévot, dissipé, impatient, sensuel, inquiet, immortifié, murmurateur; il transgresse ses règles dans toutes les occasions, et par là il se dispose à transgresser ses vœux, et à tomber dans de très grands péchés. C'est pourquoi saint Thomas disait souvent avec grande raison, qu'un religieux sans l'oraison était un soldat sans armes au jour de la bataille.

Dans l'oraison en effet le religieux prend des forces, et des armes spirituelles, en rentrant en lui-même, et en considérant à loisir pourquoi il s'est fait religieux, et pourquoi il a quitté le monde. Car il connaît, alors, que c'est uniquement pour travailler sérieusement à son salut, en faisant pénitence, et se renonçant en tout; en mortifiant continuellement ses sens, ses passions, sa volonté, son propre jugement; et en gardant exactement toutes ses règles, car tous les religieux ne seront pas sauvés, mais ceux-là seulement, qui auront bien gardé leurs règles avec un esprit intérieur; parce que leurs règles les garderont.

C'est dans l'oraison que les religieux prennent de saintes et fermes résolutions de bien animer intérieurement toutes leurs actions et leurs observances régulières, comme, les abstinences, les

jeûnes, les veilles, le silence, les prières, la messe, les offices divins, l'étude et le travail. Faisant tout cela : pour plaire à Dieu, pour son amour, pour sa gloire, pour accomplir sa sainte volonté ; pour imiter Jésus-Christ ; pour faire pénitence, et demander à Dieu pour soi, et pour le prochain, toutes les grâces dont on a besoin.

C'est dans ce saint exercice que les religieux acquièrent une sorte d'oraison continuelle, en contractant l'habitude d'offrir à Dieu intérieurement toutes leurs actions toutes les fois qu'ils les commencent ; et souvent en les continuant. Par ce moyen ils s'accoutument à marcher en la présence de Dieu, et à élever très souvent leur esprit et leur cœur vers lui, par de courtes et de ferventes aspirations. Ainsi leur conversation est dans les cieux ¹, tandis que leur corps est sur la terre : ils vivent encore dans ce monde, mais d'une telle manière, que c'est Jésus-Christ qui vit en eux ² ; et enfin ils deviennent un même esprit avec Dieu, selon cette parole de saint Paul, que celui qui s'attache à Dieu devient un même esprit avec lui ³.

1. Phil. iii, 20.

2. Gal. ii, 20.

3. I Cor. vi, 17.

SA NÉCESSITÉ DANS LA VIE ACTIVE

Ceux que Dieu appelle à travailler à l'instruction et à la sanctification du prochain, et aux fonctions de la vie active, ont aussi un très grand besoin de l'oraison mentale.

Ils ne doivent pas tellement se prêter au prochain, qu'ils s'oublient eux-mêmes. Après s'être occupés quelque temps, avec Marthe, aux actions extérieures, ils doivent aussi avec Madeleine se tenir aux pieds de Jésus-Christ¹; et écouter ce que Dieu leur dira au fond du cœur durant l'oraison. *Audiam quid loquatur in me Dominus Deus*².

Il y a de très grandes grâces attachées aux fonctions apostoliques, et on se sanctifie soi-même en travaillant à sanctifier les autres. Dieu fera même rendre un compte très exact à ceux qui enfouissent les talents qu'ils ont reçus de lui³, et qui pour éviter les peines inséparables de ces devoirs tout divins, ou pour quelque autre faux prétexte, négligent de s'employer de toutes

1. Luc. x, 39.

2. Ps. LXXXIV, 9.

3. Luc. XIX, 22.

leurs forces au salut du prochain ¹. Mais aussi il faut craindre avec saint Paul d'être réprouvé soi-même, après avoir prêché aux autres ², si on ne s'acquitte pas de ce devoir comme il faut, et si on ne travaille pas sérieusement à sa propre sanctification. Le saint exercice de l'oraison est le moyen le plus propre pour faire l'un et l'autre.

C'est ainsi que Notre-Seigneur Jésus-Christ avant de commencer ses prédications, se retira dans un désert pendant quarante jours, pour jeûner et faire oraison ³. Et lorsqu'il prêchait, après avoir employé le jour à ce ministère sacré, il se retirait durant la nuit sur la montagne, ou dans un lieu écarté, pour y faire oraison ⁴. C'est ainsi encore qu'après que les apôtres furent revenus de prêcher, Jésus-Christ les conduisit à l'écart et dans le désert, comme dit l'Évangile, pour les faire saintement « reposer ⁵ ».

C'est dans l'oraison que l'âme se repose saintement en Dieu. On s'y refait de ses fatigues ; et on y répare ce que l'on a perdu en conversant avec le monde. Notre faiblesse est si grande,

1. I Cor. ix, 16.

2. I Cor. ix, 27.

3. Matth. vi.

4. Matth. xiv, 23 ; Luc, vi, 12.

5. Marc. vi, 31.

qu'en conférant beaucoup avec les personnes du siècle, même pour leur bien, on en contracte souvent quelque langueur et quelque sécheresse dans la dévotion ; mais en communiquant avec Dieu dans l'oraison, on reprend sa première ferveur, et on se remplit de nouveau de l'esprit de Dieu ; comme on devient ordinairement bon en communiquant avec les bons, et méchant en fréquentant les méchants.

D'ailleurs la conversion des pécheurs et l'avancement des justes, dépendent d'une grâce de Dieu toute surnaturelle. Quelqu'effort que fasse le ministre de la parole en prêchant, confessant, instruisant, il ne peut que faire un peu de bruit à l'oreille ; mais il n'est pas en son pouvoir de convertir le cœur. Pour réussir dans son ministère, il doit donc s'adresser à Dieu par de fréquentes et ferventes oraisons. C'est là qu'il doit prier pour la sanctification des âmes que Dieu lui a confiées ; demander pardon des négligences et des fautes qu'il commet dans son ministère ; et s'humilier devant Dieu profondément, se reconnaissant indigne et incapable d'un ministère si sacré et si relevé, qui rend les hommes les aides de Dieu ¹, les coopérateurs de

1. 1 Cor. iii, 9.

Jésus Christ, et qui leur mérite la vie éternelle, selon cette parole de la sainte Ecriture : « Ceux qui enseigneront aux hommes la sagesse, auront la vie éternelle ; et ceux qui montreront à plusieurs le chemin de la justice brilleront dans toute l'éternité comme des étoiles ¹. »

DES DISPOSITIONS POUR S'AVANCER DANS L'ORAISON

Plusieurs conditions ou dispositions sont nécessaires, pour s'avancer dans l'exercice de l'oraison mentale. Voici les principales :

1^o Mortifier sa chair, ses sens et ses passions : afin que le corps et la partie inférieure étant soumis à l'esprit, la raison obéisse à Dieu, et reçoive facilement ses divines communications durant l'oraison.

2^o Pratiquer les vertus chrétiennes, l'humilité, la douceur, la patience, l'obéissance, la charité et les autres vertus théologiques et morales : ces vertus modèrent les passions, dont l'impétuosité trouble la paix que Dieu demande, pour habiter dans une âme, et pour se communiquer à elle

1. Dan. vii, 3.

pendant l'oraison. Les vertus et l'oraison s'entraident mutuellement.

3° La pureté de cœur et d'esprit : détachant le cœur des choses de la terre, pour l'attacher à Dieu seul ; et bannissant de l'esprit la multitude des pensées vaines et inutiles, pour l'occuper des vérités éternelles et de la présence de Dieu, qu'il faut regarder en tout.

4° L'éloignement du monde, le silence, la solitude, le recueillement et la retraite : ne fréquentant le monde que par un devoir indispensable, et autant que le demande une juste nécessité ou une pieuse utilité pour nous ou pour notre prochain.

5° La lecture des bons livres : on y trouve des sujets propres pour s'occuper durant l'oraison, et capables d'éclairer et de remplir l'esprit de saintes pensées, et d'embraser le cœur par de saintes affections.

Enfin 6° avoir un confesseur sage, prudent, éclairé et expérimenté, à qui on découvre le fond de sa conscience, son progrès dans la mortification et dans la pratique de la vertu ; et la manière dont on s'entretient dans l'oraison : afin que connaissant l'attrait que Dieu donne, il puisse conduire selon la voie où Dieu veut qu'on marche pour arriver à la perfection.

CE QUE C'EST QUE LA MÉDITATION ET LA
CONTEMPLATION

Lorsqu'on est fidèle à pratiquer l'oraison mentale, on passe quelquefois de la méditation à la contemplation.

De la méditation. — La méditation signifie souvent la même chose que l'oraison. Toutefois, à proprement parler, la méditation marque la première partie de l'oraison, celle qui se nomme la considération. Car la méditation consiste dans les discours et les raisonnements de l'entendement, qui considère avec réflexion quelque vérité afin de s'en convaincre.

De la contemplation. — La contemplation est un regard simple, uniforme et amoureux de l'esprit, qui est déjà convaincu de la vérité. C'est-à-dire, qu'elle est une vue fixe de l'esprit, sans discours et sans raisonnements ; et qu'elle est accompagnée de saintes affections de la volonté, surtout d'un parfait amour de Dieu, lorsqu'elle est parfaite.

Dans l'oraison mentale des commençants, il se trouve quelquefois des moments de contemplation, mais qui sont fort courts, et qu'on a

peine à apercevoir. Comme lorsqu'en méditant sur quelque mystère de la foi, ou sur la Passion de Jésus-Christ, ou sur les dernières fins de l'homme, leurs discours s'arrêtant tout d'un coup, ils sont saisis d'admiration, accompagnée de crainte et de frayeur, ou de joie et de complaisance, ou d'étonnement, d'amour, etc. Cette suspension du discours de l'entendement accompagnée de ces actes, est une véritable contemplation qui les dispose à une plus sublime.

Dans ceux qui sont plus avancés, la contemplation est plus longue, plus uniforme, plus continuelle et moins interrompue.

Ses différentes sortes. — On distingue deux sortes de contemplation. L'une est acquise ou active et ordinaire, qu'on peut acquérir par son travail, avec la grâce de Dieu, et qui est le terme et la fin de la méditation. L'autre est infuse ou passive et extraordinaire, Dieu la donne à qui bon lui semble; mais particulièrement à ceux qui sont bien mortifiés, et qui pratiquent véritablement l'oraison mentale ordinaire. On distingue aussi plusieurs degrés de la contemplation, dont les uns sont plus sublimes que les autres.

Les objets de la contemplation sont : l'essence divine, les trois personnes de la très sainte Tri-

nité, les attributs de Dieu, les mystères de la foi et de la religion, toutes les choses sensibles ; et surtout l'humanité sacrée de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, selon sainte Thérèse ¹, est la voie la plus sûre pour arriver bientôt à la plus sublime contemplation de la Divinité.

Il ne faut pas vouloir s'élever d'abord à la plus haute contemplation et à l'oraison d'union affective. Ce serait vouloir courir avant que de savoir marcher, et vouloir voler avant que d'avoir des ailes ; de là tant de chutes et tant d'illusions dans les faux dévots. De là aussi il arrive qu'après plusieurs années d'oraison et de contemplation, on sera à la moindre occasion impatient, colère, orgueilleux, curieux, vain, sensuel, immortifié, sensible aux paroles piquantes, attaché à son propre jugement, à sa propre volonté, à cent bagatelles, etc. Mais il faut s'exercer longtemps à la vie purgative et illuminative, avant que de passer à la vie unitive.

DES DIFFÉRENTS ÉTATS DE LA VIE SPIRITUELLE

De la vie purgative. — La vie purgative consiste à se purifier de tous ses péchés volontaires.

1. Chap. xvii de sa Vie.

de toutes ses passions déréglées, et de toutes les attaches inutiles aux choses de ce monde, autant que la faiblesse humaine peut le permettre. C'est l'état de ceux qui commencent d'entrer dans la vie spirituelle.

Ceux-là doivent méditer souvent : sur l'énormité du péché, sur la vanité des choses de ce monde, sur la brièveté de la vie, sur la mort, le jugement, le paradis et l'enfer, et sur les autres mystères de notre religion.

De la vie illuminative. — La vie illuminative consiste à acquérir et pratiquer les vertus chrétiennes, qui nous approchent de Dieu, source inépuisable de lumières célestes. C'est l'état de ceux qui s'avancent dans la vie spirituelle.

Ils doivent souvent méditer : sur la Passion et les autres mystères de la vie, de la mort, et de la gloire de Jésus-Christ ; et sur les vertus qu'il a pratiquées durant toute sa vie, surtout, l'humilité, la douceur, la patience, l'obéissance, le zèle, le silence, et la charité, afin de les imiter.

De la vie unitive. — La vie unitive consiste à s'unir à Dieu de toutes les puissances de l'âme, savoir : par l'entendement ou l'esprit, par la volonté ou le cœur, et par la mémoire.

L'esprit ne doit penser qu'à Dieu ou aux autres choses nécessaires et qui sont de son état, au-

tant qu'elles peuvent conduire à cet objet infini. Le cœur ne doit aimer que Dieu, et toutes les autres choses en Dieu et pour Dieu. La mémoire ne doit se ressouvenir que de Dieu, et des autres choses, par rapport à Dieu, oubliant tout le passé qui ne peut pas contribuer à unir à Dieu.

C'est l'état de ceux qu'on appelle parfaits ; cet état est plus ou moins parfait à proportion que la charité, qui est l'âme de la vie spirituelle, est plus ou moins parfaite.

Ceux qui arrivent à cet état doivent s'occuper souvent dans leurs oraisons, de ce qui peut les enflammer davantage dans l'amour de Dieu ; et ils doivent être très fidèles à suivre l'attrait qu'ils sentiront pour la plus haute contemplation, et pour l'oraison d'union, non seulement affective, mais surtout effective, réelle et suprême.

COMMENT ON PEUT PASSER DE LA MÉDITATION A LA CONTEMPLATION ET A L'UNION DIVINE

Pour passer de la méditation à la contemplation, il faut avoir ces trois signes ensemble, et l'un ne suffit pas sans l'autre.

1° Sentir une espèce d'impuissance de méditer. de discourir. et de se servir de l'imagination dans l'oraison.

2° N'avoir aucun désir de penser aux choses extérieures particulières qui sont éloignées de Dieu ; mais au contraire sentir du dégoût et de l'éloignement de s'y occuper.

3° Se sentir attiré intérieurement à une douce et amoureuse attention à Dieu et aux vérités éternelles. avec une grande paix et tranquillité intérieure.

Ceux qui commencent à quitter la méditation. n'ont ordinairement ces signes que dans certains moments : aussi ne jouissent-ils du doux repos de la contemplation que durant quelques intervalles fort courts, et dont ils ne s'aperçoivent presque pas. Dans ceux qui sont plus parfaits, et plus avancés, ces signes durent plus longtemps ; et leur contemplation est plus uniforme, plus continuelle, et plus parfaite.

Mais quelque élevé que l'on soit dans la contemplation et dans l'oraison d'union, il faut souvent descendre. Sans doute durant le temps de la contemplation. c'est-à-dire lorsque dure le regard simple et amoureux, il ne faut point produire des actes empressés de l'esprit et du cœur. de peur d'en troubler la douceur et le repos ; tou-

tefois avant la contemplation, et après qu'elle a cessé, il faut s'occuper de la méditation et des affections.

L'oraison non seulement des commençants, mais aussi des avancés et des parfaits, doit donc, pour l'ordinaire, être mêlée de méditation et de contemplation ; de discours et de regard simple et amoureux ; d'affections et de repos ; d'aspiration et de silence ; de quiétude et des actes formels et distincts des vertus, à proportion des dispositions intérieures où l'on se trouve. Si lorsque la contemplation et l'oraison d'union cessent, on n'avait pas recours aux actes ordinaires des discours et des affections, on tomberait dans l'oisiveté, et on perdrait le temps.

Les Lettres spirituelles qui suivent contiennent des avis très importants sur tous les points de l'oraison, de la méditation et de la contemplation, dont on a dit ici quelques mots.

DE LA MÉDITATION

LETTRE I

Comment on doit commencer l'oraison.

Mon très cher frère.

Vous m'avez fait un très sensible plaisir, en m'apprenant que Dieu vous avait inspiré le dessein de vous adonner entièrement à l'oraison mentale. C'est une grande grâce que le Seigneur vous ait donné ce désir, et fait connaître en même temps que vous ne serez jamais intérieur, sans l'exercice de l'oraison.

Ce qui vous embarrasse, dites-vous, c'est d'être si nouveau dans ce saint exercice, que vous ignorez même comment il faut s'y prendre pour commencer l'oraison ; vous me demandez à ce sujet quelques avis. Je souhaiterais que vous vous fussiez adressé à quelqu'autre plus éclairé que moi. Mais puisque vous me marquez que vous

sentez avoir en moi quelque confiance, je tâcherai de vous aider en tout ce que je pourrai. Je prie le Seigneur de m'éclairer.

Voici donc, mon cher frère, la manière dont vous devez procéder pour bien commencer votre oraison mentale.

Faites d'abord un acte de foi sur la présence de Dieu : croyant fermement que Dieu est devant vous, et en vous. Offrez ensuite à Dieu votre oraison par son Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ. Invoquez le secours du Saint-Esprit, afin qu'il éclaire votre esprit, et qu'il embrase votre cœur durant cet exercice. Faites un acte de contrition : pour détester en vous tout ce qui déplaît à Dieu, et tout ce qui peut être un obstacle à vous unir à lui dans l'oraison. Ajoutez un acte d'humilité : reconnaissant que vous n'êtes rien que néant et péché, et indigne de vous occuper de sa divine Majesté.

Après avoir fait tous ces actes (autant que possible à genoux), considérez durant quelque temps le sujet que vous avez préparé pour votre oraison ; entretenez-vous sur ce sujet autant que vous pourrez, et en même temps excitez en votre cœur de saintes affections. Occupez-vous ainsi, durant votre oraison, que vous devez faire par méditation : c'est-à-dire, par raisonnement.

réflexion, discours, et considérations de l'esprit.

Voilà, mon très cher frère, la manière dont vous devez vous préparer à l'oraison, et vous y entretenir pendant tout le temps que vous y avez destiné. Finissez-la toujours en demandant à Dieu, par Jésus-Christ, notre Médiateur, quelque grâce, et surtout celle de vous corriger de quelques-uns de vos défauts en particulier. Demandez ensuite pardon à Dieu de toutes les fautes que vous avez commises durant votre oraison. Et enfin, tenez-vous intérieurement plus recueilli dans toutes vos autres occupations de la journée.

Ecrivez-moi avec beaucoup de candeur et de simplicité ce qui se sera passé durant le premier mois que vous vous serez occupé à cet exercice ; et je vous donnerai quelques petits avis, pour vous soutenir dans les difficultés, et dans les écueils qui s'y rencontrent.

Mais, le premier conseil que je puisse vous donner par avance, pour vous apprendre à bien commencer de faire oraison, et pour y réaliser de grands progrès, c'est de bien pratiquer la mortification : car l'oraison et la mortification vont de pair. A proportion qu'on s'adonne à la mortification, Dieu élève à l'oraison ; et à mesure qu'on néglige de se mortifier, on cesse d'être une personne d'oraison. C'est pourquoi je

vous conseille, ô mon cher frère, et je vous conjure par les entrailles de Jésus-Christ, de bien mortifier votre corps, autant que la discrétion ou l'obéissance vous le permettra ; et surtout de mortifier entièrement vos passions, tous vos sens, tant intérieurs qu'extérieurs, et toutes les puissances de votre âme. Demandez chaque jour à Dieu, le don d'oraison et de mortification. Je prie le Seigneur de vous accorder l'un et l'autre. Je suis...

LETTRE II

La manière de faire oraison par la méditation de l'esprit, et par les affections du cœur.

Mon très cher frère,

Ne craignez point de m'écrire toutes les fois que vous aurez quelque chose à me communiquer touchant votre intérieur. Je vous avais bien marqué, dans ma réponse à votre lettre, de m'écrire dans un mois, pour me dire comment vous auriez fait votre oraison ; mais je n'ai pas prétendu par là vous empêcher de le faire plus

tôt, si vous en aviez besoin. Ainsi, au lieu de me plaindre que vous m'avez écrit si tôt, j'en suis bien aise : je connais en cela le grand désir que vous avez d'être instruit dans la vie intérieure, et de suivre les bonnes inspirations que Dieu vous donne.

Vous me priez de vous expliquer comment se fait l'oraison par la méditation de l'esprit, et par les affections du cœur.

Je vous ai déjà dit qu'avant de faire votre oraison, vous deviez avoir un sujet préparé et déterminé ; soit que vous l'avez lu vous-même, soit que vous l'avez entendu lire par quelque autre. Il faut s'entretenir sur ce sujet autant qu'on le peut ; et se faire même, au commencement, quelque effort, pour s'en occuper, de peur de s'accoutumer à errer d'objet en objet pendant tout le temps de l'oraison, sans profiter d'aucun.

On s'entretient ainsi du sujet de son oraison, en le considérant sous différentes faces, en y réfléchissant attentivement, et en discourant ou raisonnant intérieurement. Tous ces différents noms, réflexion, discours, raisonnement, et longue considération, sont ce qu'on entend par la méditation : la méditation est un acte de l'esprit ou de l'entendement, occupé à chercher la connaissance de quelque vérité.

Or, mon bien cher frère, en même temps que l'esprit médite sur quelque sujet, il s'élève dans la volonté (qui est aveugle d'elle même, et qui ne se porte qu'à ce que l'entendement considère), quelques mouvements conformes à ce que l'on médite. Ces mouvements et ces actes de la volonté se nomment pieux désirs, et saintes affections du cœur. Par exemple, si on considère l'énormité du péché, on sent en même temps une douleur de l'avoir commis, et un désir de l'éviter à l'avenir. Quand on médite sur la mort, ou sur le jugement, ou sur les enfers, ou sur le paradis ; il naît dans la volonté le désir de se préparer à bien mourir, en se détachant de tout ; le désir de se corriger des moindres péchés véniels, dont il faudra rendre un compte terrible au jour du jugement, et surtout des péchés mortels, qui sont punis si rigoureusement dans les enfers ; et enfin le désir de pratiquer les vertus, qui sont récompensées si avantageusement dans le paradis.

On ne peut non plus réfléchir sur les grandeurs de Dieu, sans être excité à l'aimer, l'adorer, le bénir, le remercier, lui plaire, se conformer à sa volonté. Et quand on considère les grandes souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ, on est ému à compatir avec lui, à lui rendre amour pour amour, à détester les péchés

qui lui ont donné la mort, à se confier aux mérites de son sang précieux, et à vouloir imiter ses vertus, son humilité, sa douceur, sa patience, son obéissance, sa charité, etc. Il en est de même, à proportion, de tous les autres sujets sur lesquels on peut méditer durant tout le temps de l'oraison.

Vous connaissez à présent, la manière de faire oraison par la méditation de l'esprit, et par les affections du cœur. Cette manière est très bonne en soi ; et lorsque Dieu nous y conduit, elle est pour nous très parfaite. la volonté de Dieu étant la règle de toute notre perfection.

Il faut pourtant bien prendre garde de n'employer point tout le temps de l'oraison à faire de grands raisonnements, dans lesquels souvent l'esprit s'abandonne : la moindre partie de l'oraison doit être la méditation. L'oraison mentale est l'ouvrage du cœur plutôt que de l'esprit.

Ainsi, mon cher frère, après avoir un peu médité sur le sujet que vous aurez choisi, employez le reste du temps aux affections de la volonté, et aux bonnes résolutions, par lesquelles vous devez toujours finir votre oraison. Aussitôt que votre cœur sera enflammé et excité à quelque pieux désir, ou à quelques bonnes affections, ar-

rêtez votre esprit. Si, par la distraction, ou autrement, votre cœur devient sec, faites encore agir l'esprit, en considérant de nouveau le sujet de votre oraison, pour faire naître de nouvelles affections dans votre cœur. Entretenez-vous ainsi pendant le temps que vous avez destiné à cet exercice.

Prenez bien garde aussi que pour faire une bonne oraison, il n'est pas nécessaire de multiplier à l'infini les actes de la volonté, ni même d'exciter en vous tous les mouvements dont je viens de vous donner quelques exemples, en parlant de la considération des grandeurs de Dieu, et des souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il suffit de s'arrêter à quelques-unes de ces bonnes affections, ou à quelques autres semblables. Il faut s'occuper de celles qui semblent naître d'elles-mêmes dans le cœur, ou de celles qu'on produit par soi-même, avec le secours de la grâce, qui ne nous manque point pour lors. O mon Dieu ! qu'on ferait une bonne oraison, lors même qu'on la passerait tout entière en continuant ce seul acte : « O mon Dieu ! je vous demande mon entière conversion. » Faites souvent cette demande à Dieu pour vous et pour moi. Je suis...

LETTRE III

Ce qu'il faut faire quand on a beaucoup de distractions dans l'oraison.

Mon très cher frère,

Je compatis beaucoup à toutes les peines que vous ressentez durant vos oraisons, à cause des grandes distractions, et de plusieurs tentations qui vous y arrivent.

Ces distractions et ces tentations seraient-elles encore beaucoup plus grandes, vous ne devez pourtant pas pour cela quitter l'oraison. Elles peuvent venir ou d'une imagination volage, ou d'un esprit dissipé, ou de la vivacité des passions ; ou encore de la malice du démon, qui, craignant les grands avantages que vous retirerez de l'oraison, si vous y êtes fidèle, fait tout ce qu'il peut pour vous en détourner dès les premiers commencements. Mais quelle que soit leur origine, vous devez vous en humilier beaucoup, sans pourtant vous troubler en quoi que ce soit.

Voici ce que je vous conseille.

Lorsqu'étant à l'oraison vous vous trouvez rempli de distractions, tâchez de rappeler doucement votre esprit et votre imagination, en pensant au sujet de votre oraison autant que vous pourrez, ou à la Passion de Jésus-Christ ; ou en jetant quelques regards sur quelque dévote image ; ou en considérant qui vous êtes, à qui vous parlez, ce que vous demandez ; ou en rentrant en vous-même, pour y considérer un Dieu si grand, qui y est présent, qui vous environne, et qui vous pénètre intimement ; ou enfin par quelque autre considération.

Vous vous trouverez souvent par là dégagé peu à peu de ces distractions. Si vous faisiez votre oraison en particulier, vous pourriez aussi pour lors de temps en temps lire dans un livre quelques sentences courtes et tendres, afin de pouvoir vous occuper plus facilement.

Si, après quelque considération douce et courte du sujet de votre oraison, ou de quelque autre capable de vous toucher, vos distractions ne cessent point, et que votre imagination continue de s'égarer ; ne faites pas trop d'effort, ni de grands raisonnements, pour l'arrêter. Si vous vouliez suivre tous les égarements de l'imagination, et toutes ses saillies, tout le temps de

vosre exercice se passerait à courir après, sans pouvoir la ramener, ni la fixer ; souvent même la contention de tête vous serait nuisible ; et les grands efforts que vous feriez pour calmer l'imagination ne serviraient qu'à l'irriter et à l'échauffer davantage.

Contentez-vous donc, après quelques doux efforts, de renoncer aux distractions et aux tentations que vous ressentez ; soit que vous y ayez donné occasion, soit que vous n'en soyez pas coupable. Ensuite, humiliez-vous profondément devant Dieu ; et acceptez toutes les peines que vous ressentez de ces distractions, en esprit de pénitence pour vos péchés, et en esprit de conformité à la volonté de Dieu qui les permet. Souvenez-vous que vous avez dû commencer votre oraison en vous abandonnant à la volonté de Dieu, c'est-à-dire, pour faire oraison selon sa volonté, et non pas selon la vôtre. Demeurez tout le reste du temps dans ces dispositions d'humilité, de contrition, d'ancantissement en la présence de Dieu, et de soumission à sa sainte volonté.

Ha ! mon cher frère, qu'on fait une bonne oraison, en demeurant ainsi humilié, contrit, et abandonné à la volonté de Dieu, au milieu de tant de peines que causent les distractions et les tentations !

Et vraiment, il y a bien sujet de s'humilier et de s'anéantir pour lors. Car quelle plus grande humiliation que d'être occupé de mille bagatelles, quelquefois même de plusieurs choses extravagantes, dans un temps si saint, où on ne devrait penser qu'à son Dieu, et à son salut ? Mais Dieu est si bon, que dans le même temps où l'imagination et l'entendement sont si tourmentés, il fait souvent ressentir, à la fin de l'oraison, une certaine paix et tranquillité intérieure au fond de l'âme ainsi humiliée. Car « la paix sur la terre est pour les hommes de bonne volonté » ; or, notre volonté est bonne, quand elle est conforme à la volonté de Dieu, alors même que cette divine volonté est contraire à notre nature, qui ressent tant de peines.

Humiliez-vous donc pour lors, mon cher frère ; mais ne quittez point votre oraison, puisque vous pouvez vous servir de vos distractions et de vos tentations pour en faire un sujet d'oraison. Ne vous troublez pas non plus ; le trouble ne vient que du démon, ou d'une nature impatiente, qui n'est pas encore soumise à la volonté de Dieu. Ne vous laissez pas aller à une crainte excessive : les grandes peines que

vous causent les distractions, sont une marque que ces distractions ne sont pas volontaires ; elles ne sont donc point péché (lequel seul on doit beaucoup craindre), n'y ayant point de péché sans le consentement de la volonté. N'examinez pas non plus pour lors scrupuleusement, si vous consentez aux distractions ; ce serait suivre ou le raffinement de l'amour-propre, qui voudrait se rassurer, et se contenter à contre-temps ; ou le stratagème du démon, qui voudrait vous distraire de nouveau, sous prétexte des distractions passées.

Enfin ne vous amusez point à certaines contenance extérieures, qui déshonorent la véritable dévotion : comme de tourner souvent la tête, de souffler, de se frotter les mains, frapper des pieds, et de plusieurs autres choses semblables. Ces sortes de puérités n'ont aucun pouvoir sur une imagination égarée, sont contraires à la véritable modestie, et font connaître au démon combien ses tentations ont réussi, du moins pour vous troubler.

Conduisez-vous d'une manière plus sérieuse et plus noble, et plus digne de Dieu. Humiliez-vous devant ce souverain Seigneur, et priez-le, quand vous serez tenté ; mais méprisez alors les tentations, comme étant indignes d'occuper un

chrétien qui vient s'entretenir avec Dieu. Rejetez les distractions aussitôt que vous les apercevrez ; ensuite tâchez de vous remettre en la présence de Dieu, en rappelant doucement votre esprit et votre imagination de leurs égarements, de la manière que j'ai déjà dit. Priez Dieu toujours pour moi.

LETTRE IV

On peut quelquefois changer le sujet de son oraison.

Mon très cher frère.

Vous m'écrivez que vous êtes souvent embarrassé, et comme dans une espèce de perplexité, durant votre oraison, parce qu'il arrive quelquefois que le sujet sur lequel vous devez méditer ne vous touche pas ; et qu'en même temps vous vous sentez porté à penser à quelque autre sujet, qui vous toucherait davantage : surtout à la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ou à quelque une des quatre dernières fins de l'homme. Vous me demandez ce que vous devez faire

quand vous vous trouvez dans cette perplexité, qui vous nuit beaucoup.

Je vous conseille de vous fixer au sujet qui vous tombe chaque jour ; et de vous en entretenir durant toute votre oraison, autant que vous pourrez. Vous devez même faire quelque effort au commencement pour vous en occuper. Autrement vous risquez, au lieu d'un sujet, d'en parcourir une centaine inutilement pendant une seule oraison ; et de vous exposer par là à une infinité de distractions.

Cependant, si après avoir fait quelque doux effort, vous ne pouvez vous occuper du sujet que vous aviez préparé, vous pouvez vous entretenir de quelqu'autre qui vous touchera davantage, si vous vous sentez entièrement attiré à y penser. L'esprit de l'homme ne doit pas être à l'oraison comme une bête à la chaîne, qui ne peut s'écarter du même endroit ; et l'Esprit de Dieu, qui doit surtout régner dans vos oraisons, est un esprit d'une sainte liberté, qui souffle où il veut, quand il veut, et comme il veut. Donc, après les précautions que j'ai prises, je vous dis en peu de mots de suivre l'attrait que vous sentirez dans votre oraison.

O mon cher frère ! Si vous êtes fidèle à vous mortifier en tout, et dans les petites choses

aussi bien que dans les plus grandes, vous connaîtrez aisément ce que c'est que l'attrait de Dieu.

Je suis pourtant bien aise que vous méditez souvent sur quelques-unes des dernières fins de l'homme. Ces sortes de méditations produiront, et entretiendront en vous la crainte du Seigneur, qui est le commencement de la sagesse ; l'humilité, qui est le fondement de toutes les vertus, et de la plus sublime oraison ; la componction, qui est la nourriture de la véritable dévotion ; et enfin toutes les autres vertus, par lesquelles on doit commencer, pour arriver à la plus haute perfection par le moyen de l'oraison.

Je suis encore plus aise que vous vous occupiez très souvent, dans vos oraisons, de la Passion de Jésus-Christ. Elle produira en vous la confiance, l'amour, le désir de toutes les vertus, et surtout celui d'imiter Jésus-Christ, et de conformer vos pensées, vos paroles, vos actions et vos souffrances aux siennes : en quoi consiste toute notre perfection. Jésus-Christ est notre modèle ; il est la voie que nous devons prendre pour servir Dieu en esprit et en vérité, et pour arriver par là à la vie éternelle, qui est Dieu même ¹. C'est pourquoi la méditation sur Jésus-

1. Joan. xiv, 6.

Christ est excellente; et n'en feriez-vous pas d'autres durant toute votre vie, vous devez être content. Saint Albert, à qui la profondeur et l'étendue de sa science ont mérité le surnom de Grand, dit qu'une personne qui méditerait sur la Passion de Jésus-Christ, profiterait beaucoup plus qu'une autre qui jeûnerait au pain et à l'eau pendant un an.

Cela doit vous consoler, mon très cher frère, vous qui vous sentez déjà intérieurement porté et attiré à méditer sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Je vous souhaite la paix et l'onction de Jésus-Christ dans vos oraisons; et je suis en Jésus-Christ notre Sauveur...

LETTRE V

Comment il faut se défaire des scrupules qui occupent quelquefois l'esprit durant l'oraison.

Mon très cher frère,

Parmi toutes les distractions qui vous affligent durant le temps de vos prières, celles qui

vous empêchent de vous appliquer à l'oraison, sont certaines pensées qui vous occupent quelquefois durant un long temps, touchant vos confessions passées, et touchant la récitation de vos prières. Il vous vient souvent dans la pensée, dites-vous, si vous vous êtes bien confessé ; si vous n'avez pas omis quelque péché ; si vous avez assez expliqué toutes les circonstances ; si vous aviez une bonne contrition ; si vous avez bien accompli la pénitence ; si vous avez satisfait à vos devoirs ; si vous aviez une attention suffisante en faisant vos prières ; si vous n'avez pas omis quelques psaumes, que vous ne vous souvenez plus d'avoir dit ; si vous avez consenti aux distractions et aux mauvaises pensées.

Appelez ces pensées et ces réflexions comme vous voudrez, pour moi je crois que ce sont des scrupules. Car les scrupules consistent dans une crainte accompagnée de trouble et d'inquiétude, qui fait soupçonner qu'il n'y ait du mal dans ce qu'on a fait, ou dans ce qu'il y a à faire ou à omettre : et cette crainte, mal fondée, provient d'une légère difficulté, et d'une faible raison, qui se présente tout à coup à l'esprit, et dont on ne trouve pas d'abord la résolution. Tel est l'état où vous vous trouvez, lorsque vous réfléchissez avec excès sur vos confessions, et sur vos prières d'obligation.

Ces sortes de scrupules nuisent à une âme, si on n'y porte pas un prompt remède. Ils empêchent de faire oraison ; ils sont un obstacle à la véritable dévotion ; ils troublent la conscience ; ils produisent la langueur et la paresse pour le service de Dieu ; ils ruinent la santé ; ils affaiblissent l'esprit ; ils disposent à la dissipation, et surtout ils bannissent de l'âme cette paix intérieure que Dieu demande pour habiter dans notre cœur pendant l'oraison. C'est pourquoi je vous conjure de faire tous vos efforts pour vous délivrer des scrupules dont vous êtes menacé ; et d'employer les remèdes nécessaires pour guérir d'une maladie si fâcheuse, ou pour la prévenir. Comme cette maladie spirituelle peut venir de différents principes, on peut aussi se servir de différents remèdes.

Les scrupules viennent quelquefois de la complexion du corps. Un tempérament mélancolique, triste, et trop timide est naturellement porté à craindre excessivement, et à soupçonner à la légère du mal là où il n'y en a pas. Ces sortes de scrupuleux ont besoin de prendre de temps en temps des remèdes d'Hippocrate, comme dit saint Jérôme, afin de purger cette humeur mélancolique qui leur reserre le cœur, leur trouble l'imagination, et la remplit de

crainces excessives et de vaines frayeurs. Ils ne doivent pas aussi méditer toujours sur des sujets tristes, comme sur la mort, l'enfer, et le jugement ; mais ils doivent s'occuper souvent des sujets qui peuvent leur donner de la confiance. Ils doivent penser souvent aux miséricordes du Seigneur, comme faisait David ; et aux plaisirs délicieux que Dieu a promis dans le ciel à ceux qui le servent sur la terre ¹ ; ils doivent se former de grands sentiments de la bonté de Dieu ², et s'exciter à le servir avec un cœur gai et content, selon l'expression de la sainte Ecriture ³.

Ceux qui sont d'une conscience fort timorée, doivent aussi éviter de fréquenter les scrupuleux. Car les scrupules sont un mal contagieux ; il se communique, et il augmente par l'exemple, lorsqu'on n'a pas assez de lumières pour les connaître, et assez de prudence pour s'en garantir.

D'autres fois les scrupules naissent de la disposition de l'esprit. C'est un esprit ou naturellement léger et inconstant dans ses jugements, qui se trouble facilement à la moindre difficulté qui

1. Ps. LXX, 3 ; LXXXVIII, 1 ; CXXXV, 1.

2. Sap. 1, 1.

3. Ps. XCIV, 2.

le frappe ; ou naturellement orgueilleux, qui se fiant trop à son propre jugement, s'embarrasse aisément lui-même ; ou qui est affaibli par des excès dans les veilles, les prières, les abstinences, les jeûnes et les autres mortifications corporelles.

Ceux-là ont besoin de consulter un homme savant et prudent, et de s'en rapporter à son jugement. Ils ne doivent pourtant pas, par inconstance et légèreté, consulter tous ceux qu'ils savent être habiles. Ils augmenteraient leur trouble de conscience par la diversité des conseils qu'ils en recevraient ; car les conseils de différentes personnes sont souvent différents, soit à cause qu'elles ont des principes différents, soit parce qu'on leur expose le même cas avec des circonstances différentes. Mais ils doivent se fixer à quelqu'un, sans pourtant s'y attacher par vœu d'obéissance. Ces sortes de vœux sont imprudents et dangereux, ils gênent les consciences, et ils ont quelquefois des suites très funestes aux pénitents et aux confesseurs.

Ceux qui ont altéré leur santé et leur esprit par quelques excès, ou qui sont en danger de l'altérer, n'ont pas seulement besoin d'un prudent directeur, qui leur retranche les mortifications et les prières excessives ; mais aussi d'un

habile médecin, qui leur ordonne une bonne nourriture, et les remèdes nécessaires pour les rétablir. Ils doivent se ressouvenir de ce qu'enseigne saint Paul, que le sacrifice que nous faisons à Dieu de nos corps, doit être raisonnable ¹.

Les scrupules viennent encore quelquefois de la tentation du démon. En remuant les humeurs mélancoliques, et troublant l'imagination, il cause des craintes vaines et excessives, surtout lorsqu'il faut se confesser, ou communier, ou réciter l'office divin.

Dieu permet aussi quelquefois que certaines personnes soient tourmentées de scrupules, soit pour les punir de leurs désordres passés, soit pour les tenir plus humbles, soit pour les éprouver et les justifier davantage, soit pour leur apprendre à compatir aux autres. Ces scrupuleux doivent avoir souvent recours à Dieu par des prières humbles et ferventes, pour lui demander la grâce, ou d'en être délivrés, ou d'être assez patients pour les supporter avec résignation, et d'en savoir faire leur profit pour leur sanctification.

Ils doivent aussi choisir une personne sage

1. Rom. XII, 1.

et prudente. et suivre aveuglément ses conseils touchant leurs scrupules. Le démon, qui n'aime point qu'on découvre ses tentations, fera ce qu'il pourra pour les en dissuader, surtout s'ils sont savants eux-mêmes, et s'ils sont consultés des autres. Mais ils doivent lui résister : ils se ressouviendront que c'est une nouvelle tentation du démon, esprit superbe, et qui domine sur les orgueilleux ¹ ; que celui qui donne aux autres de bons conseils, n'est pas pour cela bon juge dans sa propre cause, ni bon médecin dans sa propre maladie ; que, selon l'Écriture sainte, il ne faut point s'appuyer sur sa propre prudence ; et que ceux qui font tout par conseil, agissent sagement ².

Mais, laissons là les scrupules des autres ; parlons des vôtres.

Je crois qu'ils viennent d'un défaut d'instruction, accompagné d'amour-propre. Car l'amour-propre veut se satisfaire et se contenter en tout, jusqu'à vouloir être sûr de ce qui regarde les mystères de la foi, la bonté des confessions et des communions, et l'attention pour l'office. Et lorsqu'on n'est pas, d'ailleurs, assez

1. Job. xli. 25.

2. Prov. iii, 5 ; xiii, 10.

instruit pour connaître ce qui est permis, et ce qui ne l'est pas, on est agité de plusieurs craintes mal fondées, qui dégèrent en scrupules. Afin donc, que vous puissiez vous prémunir, je vous donnerai une petite instruction touchant les peines que vous commencez de ressentir, et qui pourraient considérablement augmenter à l'avenir. Votre docilité me fait espérer que vous vous servirez de ces avis dans les occasions; et que leur usage contribuera à vous rendre la paix intérieure durant vos oraisons.

1^o Pour ce qui est des confessions, prenez un temps raisonnable, mais qui ne soit pas trop long, pour examiner votre conscience, et pour vous exciter à la douleur de vos péchés. Confessez-vous ensuite d'une manière simple et courte. Si vous avez commis quelque faute de conséquence, vous devez en expliquer les circonstances aggravantes, et omettre celles qui ne sont pas importantes. Accusez-vous succinctement des fautes qui sont légères, sans en rapporter les circonstances. Parlez très sobrement, ou plutôt ne vous accusez point du tout de vos scrupules, que vous connaîtrez être tels ou par vous-même, ou par le sentiment de votre confesseur : car en parlant des scrupules, et en y réfléchissant, on les fait renaître, et on les aug-

mente : le mieux est de les mépriser, et ils passent plus tôt.

S'il vous vient ensuite dans l'esprit que vous n'avez pas eu assez de contrition de vos péchés, parce que vous ne l'avez pas sentie; rejetez aussitôt cette pensée, comme une véritable tentation, ou comme une production de l'amour-propre, ou comme un nouveau scrupule. La contrition est d'elle-même insensible, étant un acte de la volonté, qui est, dans ses opérations, indépendante de l'appétit sensitif : c'est pourquoi elle peut être très grande sans se faire sentir. Ainsi, vous devez demeurer en paix, quoique vous ne sentiez pas la douleur de vos péchés.

Si vous craignez aussi de ne vous être pas accusé de quelque péché, ou de quelque circonstance considérable, parce que vous ne vous souvenez pas de l'avoir dit, croyez que vous vous êtes bien confessé (à moins que vous n'ayez une évidence très certaine d'avoir omis quelque chose qui est certainement péché mortel); et soyez persuadé que si vous n'aviez pas expliqué les circonstances qu'il faut déclarer, votre confesseur vous aurait interrogé.

Comme les scrupuleux craignent souvent où il n'y a pas sujet de craindre; aussi, ils doutent souvent, ou plutôt ils s'imaginent de douter de

ne s'être pas bien confessés, lorsqu'ils n'ont pas un véritable doute, mais seulement un certain trouble, et une crainte mal fondée, qui empêche leur esprit d'en juger avec une entière fermeté. C'est pour cela qu'ils répètent souvent plusieurs fois la même chose, quoique dès la première ils s'en soient très bien accusés. Il n'est pas bon de les écouter, lorsqu'on connaît bien leur intérieur.

« Quant à votre office et à votre pénitence, ayez l'intention, en commençant vos prières, de les faire pour Dieu, pour le prier, le louer, l'honorer, et pour satisfaire à vos obligations. Il n'est pas absolument nécessaire de dire de bouche : Je veux les faire pour cette fin, mais il suffit de le dire de cœur, ou même d'être dans cette disposition intérieure lorsque vous les commencerez : de sorte que si on vous demandait pourquoi vous les faites, vous puissiez dire que c'est pour prier Dieu, le louer, etc.

Si durant vos prières vous êtes distrait, et que vous ne vous ressouveniez pas même d'avoir dit le commencement d'un psaume, ou plusieurs psaumes, ne répétez point pour cela votre prière et votre pénitence, mais continuez-la à l'endroit où vous vous trouvez : et contentez-vous de rejeter aussitôt la distraction, en vous remettant

intérieurement en la présence de Dieu, et en renouvelant votre première intention, qui est de vouloir prier Dieu, le louer, etc.

Il n'est pas nécessaire, pour satisfaire aux obligations qu'on a de prier, d'avoir continuellement une attention actuelle ; cela est même impossible, et il arrive que lorsqu'on fait trop d'effort pour l'avoir, c'est alors qu'on est plus distrait. Il suffit d'avoir une attention virtuelle, ou à Dieu, ou au sens des paroles, ou à la fin de sa prière, ou à quelque mystère de la vie, de la mort, et de la gloire de Jésus-Christ. Cette attention virtuelle est une suite de la première intention qu'on a eue de prier Dieu ; et elle subsiste au milieu des distractions, seraient-elles très fortes et très prolongées, pourvu que la première intention ne soit pas rétractée, et que les distractions ne soient pas volontaires.

Si vous répétiez vos prières à cause des distractions que vous avez eues en les disant, vous seriez encore moins attentif la seconde fois, et moins encore la troisième, et vous vous exposeriez à vous fatiguer la tête par une trop grande application.

3° Pour ce qui est des mauvaises pensées contre la foi, contre la pureté et contre les autres vertus. Rejetez les mauvaises pensées aussitôt que

vous les apercevez, en vous humiliant devant Dieu, et en implorant son secours. Ne vous amusez point à disputer avec elles, de peur de vous embarrasser vous-même ; pourvu que vous n'y preniez point plaisir volontairement, ne vous troublez point : tout cela peut être purement naturel, et entièrement involontaire en soi et en sa cause, et un effet d'une imagination échauffée et vivement frappée. Ne croyez pas trop facilement d'y avoir consenti, non plus qu'aux distractions, à cause de leur grande durée ; à moins d'en avoir une certitude morale. Car le consentement est très différent du sentiment du corps, de la représentation de l'imagination, et de la pensée de l'esprit.

Voici quelques règles pour vous instruire à ce sujet, et vous faire discerner quand il y a des péchés :

Lorsqu'on a une mauvaise pensée, si on y renonce aussitôt que l'on s'aperçoit qu'elle occupe l'esprit, ce n'est point un péché, mais un mérite. Si on a quelque négligence à la rejeter, c'est un péché véniel ; et il est plus ou moins grand, à proportion du temps qu'on s'y est arrêté, et qu'on a été négligent à y renoncer. Si on la reçoit avec plaisir, et qu'on la recherche avec joie, qu'on s'y entretienne avec complaisance,

qu'on s'y délecte volontairement, et qu'on y consente de propos délibéré, ou qu'on s'expose évidemment au danger d'y consentir; c'est un péché mortel, si le consentement est véritable, et si la chose est d'elle-même péché mortel. Ce péché se nomme délectation morose ou affectée. Mais si le consentement n'est pas entier, la chose serait-elle de grande conséquence, ou si la chose n'est pas de grande conséquence, le consentement qu'on donne au plaisir d'y penser serait-il parfait, ce n'est que péché véniel. Enfin si, non seulement on consent à la mauvaise pensée, mais qu'on forme aussi le désir ou la résolution de l'exécuter extérieurement, si l'occasion s'en présentait, ou si on ne craignait les suites : c'est à plus forte raison un péché mortel.

La délectation morose est le grand écueil des scrupuleux. Ils craignent presque toujours d'avoir consenti aux mauvaises pensées et au plaisir. Mais, le plus souvent, ce n'est que l'effet de leur imagination, qui prévient et trahit leur raison, et qui leur représente comme volontaire ce qui est très involontaire. Car ils éprouvent de la peine d'être sujets à ces mauvaises pensées, ils désirent de tout leur cœur d'en être délivrés, et ils voudraient plutôt mourir que de consentir volontairement à un péché mortel.

C'est de ces scrupuleux véritablement pieux et timorés que doit s'entendre cette règle des bons casuistes : que lorsqu'ils doutent d'avoir omis quelque chose dans leurs confessions, ou de n'avoir pas dit quelque psaume de leur office, ou d'avoir consenti aux mauvaises pensées, ou de n'avoir pas rejeté les distractions pendant leurs prières, on peut présumer qu'ils se sont suffisamment confessés, qu'ils ont assez bien dit leur office et qu'ils n'ont pas consenti aux mauvaises pensées, ni aux tentations, ni aux distractions ; mais seulement ont eu peut être de la négligence à les rejeter assez tôt, à moins qu'il n'y ait une évidence du consentement. Parce que les scrupuleux ayant l'esprit malade et affaibli touchant la matière de leurs scrupules, ce qui serait dans les autres un véritable doute, n'est en eux qu'une vaine crainte ; et une suite de leurs scrupules, qui offusquent et troublent leur jugement à proportion qu'ils y réfléchissent.

On ne doit pourtant pas abuser de cette règle. Ceux qui ne sont pas scrupuleux, ou qui, scrupuleux pour des bagatelles, sont entièrement dissipés pour les choses de conséquence, semblables aux Scribes et aux Pharisiens, qui faisaient scrupule de prendre leurs repas sans se laver les mains, et de boire sans passer leur

boisson, de peur d'avaler un moucheron, et ne faisaient pas difficulté de transgresser les commandements de Dieu, et d'avaler un chameau¹ : ceux-là, dis-je, lorsqu'ils ont des doutes, ils doivent croire qu'ils sont réels et véritables, et faire tout leur possible pour en sortir. S'ils sont pressés de faire ou d'omettre quelque chose, ils doivent prendre le parti le plus sûr, ou du moins celui qui est sûr, ou qui est le plus probable, de peur de s'exposer au péché. Et s'il s'agit de scélérats de profession. comme on dit vulgairement, qui boivent l'iniquité comme l'eau ; pour ceux-là, lorsqu'ils doutent d'avoir consenti aux mauvaises pensées, on doit très souvent présumer qu'ils y ont véritablement consenti, à cause de l'habitude et de la grande facilité qu'ils ont contractée de se délecter intérieurement dans les tentations, au lieu de les rejeter.

Mais je reviens aux scrupuleux, qui ont un sincère désir de faire le bien, et une véritable crainte d'offenser Dieu.

Le remède le plus général et le plus efficace contre toutes sortes de scrupules, c'est de s'en rapporter entièrement au sentiment de son supérieur, ou de son confesseur, ou d'un homme

1. Matth. xv, 2 ; xxv, 24.

savant, sage et prudent. Car, selon l'Écriture sainte, Dieu veut que les hommes soient conduits par les hommes; qu'ils ne se fient pas trop à leurs propres lumières; qu'ils interrogent les autres, et qu'ils suivent leurs conseils ¹. A plus forte raison, les scrupuleux doivent se conduire de cette sorte dans leurs peines : eux, semblables à des aveugles qui ne peuvent pas juger des couleurs, ou à des malades incapables de juger du goût des viandes. S'ils voulaient suivre leur propre jugement, ils s'exposeraient à tomber dans de grands accidents, soit pour le corps, soit pour l'esprit, comme le fait voir l'expérience.

Au contraire, ceux qui s'en rapportent au jugement des autres, guérissent peu à peu de leurs scrupules, et recouvrent le calme de leur conscience : comme il arriva à celui qui, sur la parole de saint Bernard, alla dire la messe, notwithstanding toutes ses peines. En vain, un scrupuleux dirait-il que s'il avait un supérieur tel que saint Bernard, il lui obéirait volontiers; mais qu'il n'ose se confier au peu de sagesse du sien. Outre que c'est l'effet d'un grand orgueil, de

1. Prov. xii, 2; Eccli. vi, 35; viii, 9; Tob. iv, 19; Job. viii, 8; Deut. xxxii, 7.

juger de la sagesse de son supérieur, il faut obéir à son supérieur, non pas parce qu'il est saint et savant, mais parce qu'il tient la place de Dieu, dès lors qu'il est légitime supérieur, et que celui qui l'écoute, écoute Dieu lui-même ¹.

Je dis encore quelque chose de plus pour votre consolation. Quand même il arriverait que le supérieur ou le confesseur se tromperaient en donnant conseil à un scrupuleux, celui-ci ne pécherait point en suivant leur conseil ; soit à cause de la bonne foi avec laquelle il agirait ; soit à cause de son obéissance, que Dieu a pour agréable ; soit parce qu'il agirait prudemment. Car il est de la prudence de suivre les sentiments des supérieurs, des confesseurs, et des gens de bien, lorsqu'ils donnent conseil touchant les matières dont ils sont instruits ; à moins que leur conseil ne fût évidemment contraire au commandement de Dieu.

Du reste, votre docilité à l'égard de votre confesseur, en ce qui regarde vos scrupules, doit être si grande, que s'il vous vient des pensées contre son conseil, et contre sa décision, vous les rejetez immédiatement sans les examiner, comme étant de nouveaux scrupules, ou des

1. Luc. x. 16.

tentations du démon, ou des trahisons de votre imagination. Ne réfléchissez point sur les raisons que votre esprit affaibli vous fournira contre : croyez que ces raisons ont été prévues et examinées par votre confesseur, qui les a méprisées.

Lorsque vous avez une fois consulté votre confesseur sur une matière, n'allez point de nouveau le consulter sur de semblables scrupules ; mais servez-vous du conseil qu'il vous a donné. S'il vous vient d'autres scrupules tout différents, consultez, si vous le pouvez commodément. Si vous n'avez pas la commodité de consulter, et qu'il faille pourtant agir, déterminez-vous vous-même pour ce qui vous paraît le plus vraisemblable, nonobstant les scrupules que vous ressentiriez pour l'opposé ; surtout si ce que les scrupules vous suggèrent, vous paraît ridicule, ou serait méprisé par votre confesseur, ou s'il peut vous causer quelque incommodité, ou ne serait pas suivi par des personnes pieuses dans une semblable occasion. Vous conduire de la sorte, ce ne sera point agir contre votre conscience, mais seulement contre vos scrupules, ce qui est très bien fait.

Je craindrais, mon très cher frère, d'avoir été trop long dans cette lettre, si je ne savais que les scrupuleux aiment la longueur. Je vous

promets de me corriger, et d'être plus court une autre fois.

Je vous supplie aussi de tout mon cœur de vous corriger entièrement de vos scrupules naissants; sans cela vous ne ferez jamais de grands progrès dans l'oraison. Ne pensez plus à réitérer vos confessions, et à répéter vos prières; mais attachez-vous à pratiquer les vertus, et à bien faire votre oraison. Ne regardez pas Dieu comme un bourreau, comme un tyran, et comme un juge capricieux et impitoyable, qui voudrait, par des chicanes, faire perdre le procès à de pauvres misérables. Adressez-vous plutôt à lui comme à un Père de bonté et de miséricorde, et comme à un Dieu de toute consolation, ainsi que dit l'apôtre ¹. Souvenez-vous toujours que le joug de Jésus-Christ est doux et léger ², et que ce divin Sauveur n'a pas institué les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie pour gêner les consciences et pour être un piège aux âmes; mais pour nous soulager dans les maux qui nous accablent ³. Vous devez donc servir Dieu avec une grande confiance, une sainte joie, et une

1. II. Cor. 1, 3.

2. Matth. 23, 30.

3. Matth. 23, 28.

grande liberté de cœur et d'esprit. Je vous souhaite cette heureuse disposition, et je suis...

LETTRE VI

Il ne faut point s'arrêter aux grandes douceurs sensibles que l'on ressent quelquefois dans l'oraison.

Mon très cher frère,

Je n'ai pu m'empêcher, lorsque j'ai lu votre lettre, de bénir Dieu plusieurs fois, voyant le grand attrait qu'il vous donne pour l'oraison. Mais je ne puis vous féliciter de ces goûts sensibles, de ces grandes douceurs, et de ces transports et consolations extraordinaires que vous y ressentez quelquefois. En considérant de certains sujets doux et tendres, et parfois même les perfections aimables de Jésus-Christ, vos yeux, dites-vous, fondent en larmes, les soupirs et les sanglots naissent d'eux-mêmes ; votre cœur ressent de grandes douceurs, il bat d'une manière plus forte qu'à l'ordinaire, et il nage dans la joie.

O mon cher frère, que tout cela est propre pour flatter une nature sensuelle, et pour engraisser l'amour-propre ! Je vous conseille de ne point vous y attacher, mais de vous en humilier.

Quelquefois, c'est Dieu qui fait ressentir dans l'oraison de certaines douceurs et consolations particulières, soit pour nous fortifier, et nous préparer à soutenir quelque forte tentation ; soit pour nous détacher de quelques plaisirs sensuels qu'on goûtait à l'attachement de quelque créature : car nous sommes si faibles, que nous avons besoin, comme les enfants, d'un nouveau plaisir pour en quitter un autre. D'autres fois c'est le démon qui fait goûter ces douceurs et ces plaisirs sensibles ; soit pour nous porter ensuite à y prendre une secrète complaisance, aussi bien que dans nos autres bonnes œuvres ; soit pour nous amuser du moins par là, en nous empêchant d'aller à Dieu purement par la foi, et pour l'amour de lui-même. Enfin la nature peut d'elle-même ressentir des douceurs et des plaisirs particuliers, lorsqu'elle se porte bien, et qu'elle trouve quelque changement dans son état : car la nouveauté lui plaît en tout.

Mais de quelque côté que viennent ces goûts et ces douceurs sensibles, le moyen le plus sûr et le plus court dont vous puissiez vous servir

alors, c'est de vous humilier profondément devant Dieu ; de lui témoigner que vous ne cherchez point ces sortes de consolations, que vous en êtes indigne, et que vous voulez l'aimer et le servir uniquement pour lui-même. Dieu prendra plaisir que vous l'aimiez plus que ses dons, si ces goûts viennent de lui. Si le démon en est l'auteur, il ne pourra supporter longtemps votre humilité. Et pour votre nature elle a besoin d'être mortifiée en ce point.

Si, après tout cela ces grandes douceurs sensibles continuent encore, non seulement dans l'oraison, mais aussi hors de l'oraison : servez-vous-en avec humilité, pour vous acquitter de vos devoirs et de vos obligations envers Dieu et le prochain avec plus de ferveur, d'exactitude, de charité, de douceur, de patience, etc. Craignez pendant tout le temps qu'elles dureront, d'en abuser ; mais ne vous troublez pas. Que votre crainte et la défiance de vous-même soient accompagnées et soutenues par une plus grande confiance en Dieu ; il ne vous abandonnera pas, si vous êtes humble et fidèle.

Si ces douceurs sensibles passent de l'intérieur à l'extérieur, de sorte qu'elles vous causent quelque émotion en votre corps, détournez pour lors votre imagination et votre esprit des objets qui

les excitent. Les affections de compassion, d'amour, de confiance, que vous tâcheriez alors d'exciter en votre cœur, au lieu d'apaiser ces dérèglements, les exciteraient encore davantage. Un naturel tendre et affectif risquerait pour lors d'éprouver des suites fâcheuses. Ainsi vous ferez mieux dans ces moments de vous occuper tout de suite de Dieu. Adorez, bénissez et admirez ses grandeurs incompréhensibles, son éternité, son immensité, son infinité, sa toute-puissance. Surtout humiliez-vous, et anéantisiez-vous très profondément en sa sainte présence. O mon Dieu ! que l'humilité peut préserver de grandes fautes !

Au reste, mon cher frère, ne croyez pas que pour faire de bonnes oraisons, il faille ressentir de grands transports dans le cœur et dans le corps. Ces sortes d'agitations, lors même qu'elles viennent de Dieu, ne sont souvent que des marques d'une âme qui commence à entrer dans les voies intérieures, et qui n'est pas encore assez disposée ni assez accoutumée aux communications et aux fortes impressions de la grâce dans l'oraison. Semblable en cela au bois encore vert, qui n'étant pas assez disposé pour recevoir la chaleur du feu, s'agite beaucoup au commencement, il sue, il fume ; mais lorsque le feu l'a en-

tièrement soumis et pénétré, il est calme et tranquille au milieu des plus grandes ardeurs.

Je souhaite que le feu divin s'enflamme dans votre oraison, et qu'il consume en vous tout ce qui ne lui est pas encore parfaitement soumis. Je suis...

LETRE VII

La dévotion à la sainte Vierge Marie est un puissant secours pour avancer dans l'oraison.

Mon très cher frère,

La grande et universelle dévotion de tous les chrétiens, c'est de connaître et d'aimer Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ ¹. C'est cette dévotion qui doit être le but et la fin de vos oraisons, et de toutes vos autres occupations; vous devez regarder comme perdu tout ce qui ne s'y rapporte pas.

J'approuve pourtant et j'estime beaucoup les dévotions et les confréries particulières que l'Eglise a approuvées et enrichies de plusieurs

1. Joan. xvii, 3.

indulgences. Mais parmi toutes les dévotions particulières que l'on a érigées dans l'Eglise pour se mettre sous la protection de quelque créature que ce soit, je préfère celles qu'on a établies en l'honneur de la très sainte Vierge, qui est la Mère de Jésus-Christ vrai Dieu et vrai homme tout ensemble. Ainsi, puisque vous désirez depuis longtemps implorer le secours de quelque saint, pour obtenir par son intercession le don si précieux et si nécessaire de l'oraison ; je vous conseille de faire pendant un peu de temps quelque dévotion à la sainte Vierge pour cela, et je suis sûr que la Mère de Dieu vous en obtiendra un puissant secours.

Vous devez, avec tous les chrétiens, regarder la sainte Vierge comme votre Mère. Tous les chrétiens, selon le sentiment des saints Pères, se trouvaient représentés et ramassés en la personne de saint Jean. lorsque Jésus-Christ attaché à la croix lui dit de prendre la sainte Vierge pour sa Mère ; et lorsqu'il dit à sa très sainte Mère de regarder saint Jean comme son fils¹. Il faut donc à ce titre la respecter, l'aimer et l'invoquer. Mais pour vous, en particulier, mon cher frère, vous devez avoir une dévotion tendre, filiale et affec-

1. Joan. xiv, 26.

tueuse pour la sainte Vierge, comme pour votre très bonne, très chère et très aimable Mère. C'a été par son intercession que vous êtes sorti du triste et funeste état où vous étiez embarrassé avant de servir Dieu.

Puisqu'elle vous a obtenu votre conversion, vous devez espérer qu'elle vous procurera aussi votre perfection par le moyen de l'oraison ; car elle ne se plaît point à laisser ses ouvrages imparfaits.

Depuis qu'elle est la Mère d'un Dieu qui a répandu son sang pour sauver tous les hommes, elle entre dans les desseins et sentiments de ce Dieu-Homme ; et elle le sollicite d'appliquer les mérites de ce sang aux pécheurs, pour les convertir, et aux justes pour les perfectionner, mais surtout à ceux qui implorent sa protection. Demandez-lui donc son assistance, afin d'obtenir de Dieu, par Jésus-Christ son Fils, l'esprit d'oraison, qui vous est si nécessaire pour votre entière conversion. Prenez l'habitude de faire vos actions et vos oraisons en la présence de Dieu, et pour lui plaire, l'aimer, l'adorer et le louer par Jésus-Christ, et sous la protection de la sainte Vierge. Accoutumez-vous aussi à l'invoquer de temps en temps, de nuit et de jour ; et surtout lorsque vous êtes dans les tentations, distractions, afflictions,

tions. etc. ¹. Si vous n'avez pas alors la commodité de dire quelque courte prière vocale, poussez du moins du fond du cœur quelques élans d'amour et de confiance.

Si vous aviez contracté la sainte coutume de prendre chaque jour un des quinze mystères de la vie, ou de la mort, ou de la gloire de notre Sauveur Jésus-Christ. pour vous en occuper intérieurement dans vos autres occupations extérieures, vous y trouveriez bientôt Jésus-Christ et la sainte Vierge. Il est convenable de ne pas séparer la Mère du Fils. La véritable et solide dévotion à la sainte Vierge consiste à s'adresser à elle, afin qu'elle nous présente à Jésus-Christ son Fils. Il est la voie, la vérité et la vie ²; la sainte Vierge est la porte, à laquelle il faut aller pour entrer dans cette véritable voie de la vérité et de la vie éternelle. On peut, quand on veut, s'adresser immédiatement à Jésus-Christ; mais la très sainte Vierge a un si grand pouvoir auprès de son Fils, qu'il vous sera toujours très avantageux de vous adresser à elle, afin qu'elle vous présente à son Fils.

Quand, par vos infidélités et vos négligences,

1. S. Bern. *Hom. 2 super Missus est.*

2. Joan. XIV, 6.

vous vous serez quelquefois écarté de la voie de la perfection, frappez à cette « Porte du ciel » avec un esprit contrit et humilié, et avec la confiance, l'humilité et la simplicité d'un enfant ; et la sainte Vierge, qui est une Mère de grâce et de miséricorde, vous ouvrira aussitôt ; elle vous recevra dans ses bras, et elle vous présentera de nouveau à son Fils, notre Médiateur et Réconciliateur auprès de Dieu son Père, qui est aussi notre Père.

Comme ç'a été par Marie que Dieu s'est incarné pour le salut des hommes, il veut aussi que les hommes aillent à lui par Marie ¹. Il l'a établie comme le canal, par où découlent les grâces qu'il communique aux hommes. Oh ! quelle abondance de lumière et d'amour ne recevrez-vous pas dans vos oraisons, mon cher frère, si vous êtes véritablement dévot à Marie !

Lorsque je vous exhorte à avoir de la dévotion à la sainte Vierge, je ne prétends pas vous empêcher d'en avoir pour les autres saints ; surtout pour votre ange gardien, pour votre saint patron, pour saint Joseph, les saints apôtres et les autres qui ont approché de plus près Jésus-Christ, et pour ceux auxquels vous vous sentez avoir quel-

1. S. Bern. *Serm. de Nativ. B. Mariæ.*

que confiance particulière. Sainte Tèreſe, cette illustre maîtresse des voies de l'oraison, rapporte dans sa Vie qu'elle avait tant de confiance à saint Joseph, qu'elle n'a jamais rien demandé à Dieu par l'intercession de ce grand saint (qui, étant l'époux de Marie, a mérité de passer pour le père de Jésus-Christ), qu'elle ne l'ait obtenu. J'ai voulu seulement vous insinuer que vous deviez avoir une dévotion toute particulière pour la très sainte Vierge, comme étant la Mère de Jésus-Christ. Je suis, etc.

LETTRE VIII

**Il faut persévérer dans l'exercice de l'oraison,
en quelque endroit qu'on aille.**

Mon très cher frère,

Ne vous attristez point du voyage que vous êtes obligé de faire ; il ne faut s'affliger que du péché, parce que lui seul déplaît à Dieu. Quelque long et rude que puisse être votre voyage, vous devez être content, puisque Dieu en est con-

tent lui-même ; vous avez tout sujet de croire que c'est sa sainte volonté, et cela doit vous suffire, sa volonté étant la règle de la vôtre. Ce changement vous est peut-être nécessaire pour vous détacher entièrement de toute sorte de créatures, et surtout de vous-même, de votre propre jugement, et de votre propre volonté.

Vous croyez qu'en restant en ce pays, vous auriez pu profiter davantage dans l'oraison. Craignez que cette pensée ne soit une subtilité de l'amour-propre, ou une ruse du démon, qui voudrait vous troubler, et empêcher que vous ne vous soumettiez aux ordres de Dieu.

Pour moi je crois qu'en quelque endroit que vous alliez, vous y ferez plus de progrès dans l'oraison, y allant pour plaire à Dieu. L'esprit d'oraison est un don de Dieu, qu'il donne où il lui plaît. Dieu est partout, et vous le trouverez partout, si vous êtes fidèle à le chercher dans l'oraison. Quoique Dieu se serve des hommes pour conduire les hommes, il ne veut pas pourtant qu'on s'attache aux hommes. Ne cherchez donc que Dieu dans vos directeurs ; Dieu saura vous trouver un autre directeur dans l'endroit où vous allez, qui vaudra bien celui qu'il vous avait prêté en ce pays.

Persévérez seulement avec humilité dans l'oraison, mon cher frère, et vous y profiterez beaucoup. En quelque endroit que vous alliez, quelques dégoûts et quelques sécheresses que vous y ressentiez, ne l'abandonnez pas. Le don de l'oraison est si excellent, si utile, et même si nécessaire, qu'il mérite bien que vous souffriez quelque chose pour l'obtenir ; sans ce saint exercice vous ne pratiquerez jamais bien la vertu comme il faut. Donnez donc quelque temps à l'oraison, partout où vous irez, et même étant en voyage. En marchant on peut prendre un temps particulier pour s'entretenir avec Dieu. Saint Dominique, saint François et plusieurs autres saints se séparaient quelquefois un peu de leurs compagnons de voyage, afin de pouvoir s'unir plus intimement à Dieu dans l'oraison. A l'exemple aussi de ces grands saints, lorsque vous arriverez en quelque endroit où il y aura une église, si vous pouvez y entrer commodément, allez-y saluer le très saint Sacrement de l'Autel.

Ayez durant votre voyage un air content, doux, serein et honnête, avec beaucoup de modestie, de retenue et de mortification ; afin d'éviter l'inquiétude, l'impatience, la tristesse, la langueur, la dissipation, la bizarrerie et la sen-

sualité que causent ordinairement les voyages. C'est dans les voyages que l'on connaît la vertu et le naturel.

Adieu donc, mon très cher frère, je vous embrasse d'esprit tendrement en Notre-Seigneur. Priez pour moi, en quelque endroit que vous soyez à l'avenir. Unissez vos voyages avec ceux de Jésus-Christ ; animez-les d'une grande pureté d'intention, surtout du désir d'accomplir la volonté de Dieu, d'imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de faire pénitence... Je prie le Seigneur de vous accompagner partout où vous irez. Je suis...

DE LA CONTEMPLATION

LETTRE IX

La manière de faire oraison par la contemplation, et sans raisonnement ; quand il faut passer de la méditation à la contemplation.

Mon très cher frère,

Je bénis le Seigneur de vous avoir enfin rapproché de nous, puisque vous croyez que c'est pour votre consolation. Durant toutes les années qui se sont écoulées depuis votre départ de ce pays, j'ai gardé fidèlement votre souvenir devant Dieu. Ce me sera toujours un véritable plaisir de pouvoir vous rendre service en tout ce qui dépendra de moi. Si vous sentez votre confiance en moi être plus grande que jamais, ainsi que vous me le marquez ; de mon côté, je vous assure, je me sens aussi être porté à contribuer à votre perfection, autant qu'il plaira à Dieu. Les hommes ne peuvent que planter et arroser ;

c'est Dieu qui donne l'accroissement dans la vertu ¹. Priez-le donc de m'éclairer, afin de pouvoir répondre aux nouvelles consultations que vous me faites ; et ne comptez que sur sa sainte grâce, avec laquelle vous devez travailler fidèlement pour avancer dans l'oraison.

Dès le commencement de votre lettre vous me témoignez avoir éprouvé beaucoup de peine, de ce que dans vos oraisons vous ne pouviez plus raisonner, comme auparavant ; mais qu'après avoir un peu médité, il vous fallait rester là sans pouvoir plus réfléchir ; et que quelquefois même vous ne pouviez méditer du tout dans ce saint exercice.

Cela ne doit pas vous surprendre, mon cher frère, et peut provenir de vous-même, aussi bien que de Dieu. La méditation, qui est la même chose que le raisonnement de l'esprit, se termine enfin à la contemplation. Je m'explique.

La contemplation est un acte de l'entendement, qui considère un objet par un simple regard, ou une simple vue de l'esprit, dit saint Thomas ². Or, après que l'esprit a souvent médité, réfléchi et raisonné sur quelques objets, il faut enfin qu'il

1. I Cor. iii, 6.

2. D. Th. 2.2, q. 180, a. 3, ad. 1.

s'arrête à un simple acte, qui renferme en quelque manière tous les autres précédents. Semblable en cela à certains oiseaux, qui, après plusieurs grands tours et détours dans les airs, s'arrêtent de temps en temps, et ont un mouvement plus simple et plus uniforme, de sorte qu'ils semblent comme suspendus, fixes, et immobiles au milieu de l'air.

Voici un autre exemple qui vous fera mieux concevoir ce que je dis. Les premières fois que vous voyez un beau tableau, ou une belle église, ou quelqu'autre objet fort rare, vous en considérez en particulier toutes les parties, vous les approuvez, et vous les louez toutes les unes après les autres ; vous revenez plusieurs fois pour les regarder de nouveau, et vous trouvez en chacune quelque chose qui vous plaît, qui vous charme, et qui vous enlève. Mais si vous continuez souvent à voir ces mêmes choses, vous n'en considérez plus toutes les parties en détail ; vous vous contentez de jeter un simple regard, et aussitôt vous dites en vous-même, ou de bouche : O le beau tableau ! ô la belle église ! ô l'habile homme qui a fait cela ! et vous restez ainsi rempli d'estime et d'admiration.

La même chose à peu près arrive dans la pratique de l'oraison.

Quand on commence à s'adonner à ce saint exercice, on médite, en considérant en particulier toutes les parties et les différentes faces du sujet de son oraison, pour exciter dans la volonté de saintes affections. Mais ensuite on passe quelquefois de la méditation à la contemplation. Dès le commencement de l'oraison, ou après avoir un peu médité, on ne peut plus méditer, c'est-à-dire raisonner et discourir, sur le sujet de son oraison ; et on ne peut plus réfléchir sur chacune de ses parties ; mais on se contente de le considérer par une simple vue, et par un regard simple, fixe, et plus uniforme qu'auparavant. C'est ce qu'on appelle contempler.

Cela peut donc venir naturellement de l'entendement ; et c'est fort bon, quand c'est avec le secours de la grâce, qui alors ne nous manque pas. Quelquefois aussi cela vient de Dieu, qui arrête le raisonnement de l'esprit, pour s'unir plus intimement et plus paisiblement la volonté ; et c'est encore meilleur.

Lorsque vous vous trouvez en cet état, ne vous troublez point, quoique vous ne puissiez pas discourir et raisonner. Contentez-vous pour lors de considérer fort simplement de temps en temps le sujet de votre oraison ; et excitez doucement

de courtes affections de la volonté, conformes à ce que votre esprit contemple. Lorsque cette contemplation et ces affections cessent, il faut considérer de nouveau, par de simples regards, le même sujet, pour s'y arrêter par contemplation ; et laisser agir doucement la volonté par de bonnes affections et résolutions. Il faut continuer ainsi durant tout le reste de l'exercice. C'est la manière de faire oraison par contemplation, que je vous expliquerai plus en détail dans la suite.

Mais remarquez bien, mon cher frère, que vous ne devez pas de vous-même passer facilement de la méditation à la contemplation : vous vous exposeriez à passer inutilement tout le temps de votre oraison, sans considérer aucun objet, et sans avoir aucune affection ; et ainsi votre oraison dégénérerait en une oisiveté. Il faut donc suivre l'attrait que Dieu vous donnera. C'est pourquoi je vous conseille, à l'avenir, dès le commencement de votre oraison, de former tous les actes dont je vous ai parlé autrefois ; et d'y ajouter un acte d'abandon à la volonté de Dieu, pour lui témoigner que vous êtes là en sa sainte présence, pour faire votre oraison de la manière qu'il voudra, prêt à suivre l'attrait qu'il lui plaira de vous donner pour cela. Demeurez ensuite

quelque temps en silence, considérant doucement et simplement le sujet de votre oraison.

Si vous sentez pour lors que les puissances de votre âme, savoir, l'entendement, la volonté et la mémoire, soient libres, laissez-les agir, et faites vous-même quelque effort pour cela. Faites votre oraison par méditation : permettez à votre esprit de réfléchir en détail, de discourir et de raisonner : permettez à votre mémoire de se ressouvenir de ce qui peut vous occuper utilement ; si votre imagination est d'accord avec votre esprit et avec votre mémoire, laissez-la aussi agir, et permettez-lui de vous représenter quelque chose de sensible, capable de vous exciter à la dévotion ; mais surtout donnez une entière liberté à votre volonté, afin qu'elle puisse être excitée à de pieuses et saintes affections, et principalement au pur amour de Dieu.

Au contraire, si dès le commencement de votre oraison, ou un peu après, vous vous sentez beaucoup de peine à raisonner, et comme dans une espèce d'impuissance de discourir sur le sujet de votre oraison ; et si vous sentez même que l'effort que vous faites pour cela vous dissipe, vous trouble, et vous empêche de penser à Dieu, dont vous vous sentez intérieurement occupé ;

c'est une marque que Dieu veut que vous fassiez votre oraison par contemplation. Suivez cet attrait sans aucune crainte ; la violence que vous vous feriez pour méditer en cet état, vous nuirait beaucoup.

C'est le sentiment non seulement des saints, et des anciens docteurs mystiques, après saint Denys, ou un autre ancien connu sous son nom ; mais aussi des véritables mystiques, que Dieu a suscités dans les derniers siècles de l'Eglise, pour défendre la véritable et solide spiritualité contre les illusions de quelques faux et nouveaux mystiques. Je parle de sainte Térèse, saint François de Sales, le bienheureux Jean de la Croix, Louis de Grenade, etc.

Ne croyez pourtant pas être déjà fort parfait, mon cher frère, quoique vous vous trouviez quelquefois dans cet état de ne pouvoir raisonner durant votre oraison, et que vous vous sentiez de temps en temps fort uni à Dieu. Car, dans l'oraison des commençants il y a parfois des intervalles de contemplation et d'union affective avec Dieu ; soit que cette contemplation soit une suite naturelle de leurs raisonnements réitérés ; soit que Dieu leur accorde cette grâce, pour les attirer par-là davantage à l'exercice de l'oraison. Dieu est si bon, qu'il fait quelquefois goûter dans

L'oraison, à ceux même qui sont encore imparfaits, quelques unes des choses que ressentent les plus parfaits contemplatifs, quoique d'une manière superficielle, imparfaite, et proportionnée à leur faiblesse.

Au reste la contemplation dure plus ou moins, à proportion de l'état plus ou moins parfait de ceux qui s'adonnent à l'oraison, et surtout à proportion que Dieu veut les élever davantage dans l'oraison. Mais quelque parfaits que soient les contemplatifs dans ce monde, ils ne peuvent pas être toujours occupés de l'acte le plus parfait de la contemplation, qui est de considérer Dieu en lui-même. Ce sera dans le ciel, ô mon Dieu ! que nous vous contemplerons et vous aimerons en vous-même sans aucune interruption. Cet acte est trop parfait, pour durer longtemps ici-bas. Lorsque notre entendement est parvenu pendant quelque temps au point le plus élevé de sa perfection, il faut qu'il descende, entraîné par le poids immense de la corruption de notre nature. Il faut donc de temps en temps considérer les perfections de Dieu, ses bienfaits, et ses autres effets ; et surtout l'Humanité sacrée de Jésus-Christ, elle est ce qu'il y a de plus puissant pour exciter en nous l'amour et la dévotion, comme remarque saint Thomas, ce Docteur An-

gélifique, qui a été un contemplatif élevé, et un Théologien consommé.

Je ne réponds pas à présent aux autres demandes que vous m'avez faites. ce sera pour une autre fois. En attendant, je suis...

LETTRE X

Ce qu'il faut faire, lorsque dans l'oraison on a de si grandes sécheresses, qu'on ne peut s'y occuper de Dieu.

Mon très cher frère,

Le seconde peine dont vous me parliez dans votre lettre, est que non seulement vous ne pouvez plus raisonner dans vos oraisons ; mais que souvent vous y êtes comme une bête de somme, sans avoir aucune bonne pensée dans l'esprit, ni aucune bonne affection dans le cœur. Vous ajoutez que vous n'avez plus les sentiments de crainte et de contrition, de confiance et d'amour. que vous y éprouviez autrefois, lorsque vous méditez sur la mort, le jugement, sur l'enfer ou sur

le paradis, sur la miséricorde de Dieu et sur ses bienfaits, sur Jésus-Christ même et sur ses perfections. Enfin vous dites que durant vos oraisons vous êtes souvent dans de grandes sécheresses et dans de grands dégoûts, et dans une espèce d'ennui.

Ne soyez point surpris de tout cela, mon cher frère. La vie intérieure n'est pas toujours égale ; il s'y rencontre des jours et des chemins bien différents. Quelquefois il fait beau et serein, et d'autres fois il fait mauvais, à cause des orages qui s'y élèvent. Quelquefois les chemins sont unis, et d'autres fois ils sont fort scabreux ; tantôt il faut monter, et tantôt il faut descendre. Je m'explique. Dans l'oraison on expérimente quelquefois des distractions et des tentations ; et d'autres fois on y goûte des douceurs et des consolations sensibles. Tantôt on est dans de grandes sécheresses et dans de grands délaissements intérieurs ; et tantôt on se trouve dans une grande union avec Dieu, qui cause une grande joie intérieure.

Ces sortes de sécheresses peuvent venir ou de Dieu, qui veut humilier une âme, en la laissant en quelque manière à elle-même, et en lui faisant connaître ses misères ; ou du démon, qui se plaît à faire souffrir les personnes de piété, pour

les détourner de la véritable dévotion ; ou enfin de nous-mêmes : soit qu'il y ait de notre faute, à cause de nos immortifications, négligences, et sensualités volontaires ; soit que cela arrive sans que nous y ayons donné occasion, la nature étant d'elle-même languissante, accablée et fort pesante en de certains jours.

Mais de quelque côté que vous viennent ces grandes sécheresses durant vos oraisons, et hors de l'oraison, ne vous troublez point. La stupidité où vous vous trouvez, sans pouvoir ni raisonner, ni considérer aucun sujet, ni goûter Dieu, ni avoir de bonnes pensées et de bons mouvements, n'est pas un mal. Vous pouvez même changer tout cela en un bien, et en faire un sujet d'une très bonne oraison.

Ne quittez donc point pour tout cela votre oraison mentale, afin de ne vaquer qu'à la prière vocale. Je vous conseille pour lors, après avoir détesté toutes les occasions que vous pourriez avoir données à cet état de sécheresses et de délaissements intérieurs, de vous humilier et de vous anéantir en la présence de Dieu, vous regardant comme indigne de penser à lui, et de lui parler ; et de vous abandonner à Dieu, acceptant en esprit de sacrifice, et de conformité à sa sainte volonté, toutes les peines que vous causent ces

grandes sécheresses, et ces délaissements intérieurs.

C'est ainsi que faisait David. Ce Roi Prophète, que Dieu avait élevé à la contemplation la plus sublime, se trouvant dans un état de sécheresse, s'écrie : « O mon Dieu ! je suis devenu semblable à une bête de somme, lorsque j'ai voulu m'entretenir avec vous ; mais toute mon occupation pour lors est de rester ainsi en votre présence, humilié et anéanti, et abandonné à votre sainte volonté ¹. »

Lorsque Jésus-Christ fut saisi d'une tristesse mortelle durant son oraison, il se contenta de rester en la présence de son Père, et de s'abandonner à son adorable volonté, lui disant de temps en temps ; « O mon père, que votre volonté soit faite, et non la mienne ² ! »

Imitez ces grands exemples, quand vous serez dans quelque état approchant.

Ne croyez pas, mon cher frère, que le temps de votre oraison soit perdu, lorsque vous serez resté ainsi les heures entières en la présence de Dieu, sans pouvoir lui parler, et sans ressentir de tendres affections dans le cœur. On peut faire

1. Ps. LXXII, 23.

2. Matth. XXVI, 38.

sa cour aux princes de ce monde, et bien employer son temps, sans leur parler beaucoup ; il suffit quelquefois de se tenir en silence et avec respect en leur présence, pour leur témoigner qu'on est toujours prêt à recevoir leurs ordres, et à les exécuter avec fidélité. Ne croyez pas non plus avoir perdu la foi, l'espérance, la charité, et les autres vertus, lorsque vous ne sentez plus leurs opérations. Un pupille n'a point perdu le domaine de son bien, et il en est toujours le maître, dans le temps même qu'il n'en a pas l'usage.

On fait donc une très bonne oraison lorsqu'on est avec respect en la présence de Dieu, voulant s'humilier, s'anéantir, et s'abandonner à sa volonté, l'adorer, l'aimer, le louer, le bénir, quoiqu'on ne sente ni la présence de Dieu, ni les affections d'humilité, d'anéantissement, d'abandon, d'adoration, d'amour, etc. Il suffit de vouloir véritablement faire tout cela, pour le faire en effet. Car la volonté a cet avantage, que lorsque l'entendement lui a présenté quelque objet, elle exerce ses opérations indépendamment des autres puissances de l'âme et du corps ; et qu'elle les exerce sans les sentir, à cause de sa grande spiritualité. Pour aimer, il suffit de le bien vouloir.

Si la tentation se joint à l'état de sécheresse, de

sorte que vous vous trouviez rempli de mille fantômes, quelquefois même peu honnêtes : ne quittez point non plus l'oraison, et ne vous en troublez pas davantage ; mais humiliez-vous devant Dieu le plus que vous pourrez et abandonnez-vous à sa sainte volonté. Après avoir renoncé à la tentation, et au péché qui pourrait lui avoir donné occasion, ou qui pourrait s'ensuivre, dites-lui au fond du cœur : O mon Dieu ! je ne suis de moi-même que misère, que faiblesse, que péché et qu'abomination ; je ne mérite que les enfers pour mes fautes et infidélités. Mais, mon Dieu, je me confie en vous, et en mon Sauveur Jésus-Christ ; je m'abandonne à vous : soyez ma force et mon soutien, et ne permettez pas que je vous offense. J'accepte toutes les peines que j'en ressens, pour me conformer à votre sainte volonté, et pour faire pénitence de mes péchés.

Dieu prend plaisir à voir une âme ainsi humiliée, contrite et abandonnée, au milieu de toutes ces grandes peines. Il la console souvent au fond du cœur ; il l'en délivre quelquefois entièrement, et toujours il la soutient. Un jour que sainte Catherine de Sienne était dans un semblable état, après que ses sécheresses et ses tentations furent un peu passées, elle dit à Dieu : « O mon Dieu ! où étiez-vous durant tout ce temps,

où j'étais remplie de tentations si horribles et si importunes ? » Et Dieu lui répondit intérieurement : « Ma fille, j'étais pour lors au dedans de toi ; je permettais ces tentations, et je te soutenais pour te faire combattre et triompher généreusement. »

Je finis cette lettre avec cet exemple, qui doit vous consoler quand vous serez dans quelque semblable état. Je suis...

LETTRE XI

Comment il faut se comporter quand on se trouve recueilli, et uni à Dieu dans l'oraison, sans pouvoir raisonner.

Mon très cher frère,

J'achève de répondre aux demandes que vous m'avez faites touchant ce qui s'est passé dans votre intérieur pendant votre absence de ce pays.

Vous avez craint de tomber dans l'illusion et dans l'oisiveté durant votre oraison, parce que vous n'y raisonnez plus, et que vous vous sen-

tiez souvent fort recueilli, et fort uni à Dieu, non seulement dans l'oraison, mais aussi hors de l'oraison.

Vous avez raison de craindre toujours les ruses du démon, et la subtilité de votre amour-propre ; et de vous défier de vous-même. Mais vous devez espérer encore davantage en Dieu, vous confier à sa grande miséricorde, et aux mérites de Jésus ; et par ce moyen, vous rassurer. Il y a une véritable oraison, qu'on appelle d'union avec Dieu, de recueillement intérieur, de quiétude, de simple présence, qui peut être sans illusion, et sans oisiveté. Tout consiste à présent à bien connaître le véritable attrait de Dieu, et à le suivre fidèlement.

Lors donc que dès le commencement de votre oraison, ou en y allant, ou même avant le temps de la faire, vous vous sentez fort recueilli intérieurement, et uni à Dieu, ou fortement occupé de quelque bonne pensée ou d'une sainte affection ; c'est une marque que Dieu vous attire à l'oraison d'union et de recueillement, ou de contemplation, si vous ne pouvez pas méditer. Ainsi je vous conseille, si vous ne pouvez discourir et raisonner, de ne point vous troubler, et même de ne pas faire trop d'effort pour méditer. Vous gâteriez par-là l'œuvre de Dieu. L'union de votre

âme avec Dieu est la fin de l'oraison, et la méditation le chemin pour y arriver. Or quand on a la fin qu'on se propose, il ne faut pas la quitter pour prendre les moyens qui y conduisent.

Demeurez donc uni et recueilli en Dieu, en sa sainte présence. Ce n'est plus le temps de parler à Dieu ; mais il veut que vous l'écoutez à votre tour, dans un grand recueillement. Jouissez de ce recueillement, et de la paix et du calme qu'il opère dans votre cœur. Ne faites pas trop d'effort pour multiplier les actes des puissances de votre âme, de peur qu'en les exerçant elles ne troublent votre repos intérieur, Dieu veut lui-même remplir et occuper tout votre cœur ; et il ne vous demande ni les raisonnements de votre entendement, ni les efforts de votre mémoire et de votre imagination.

O qu'il est doux et agréable, mon cher frère, de se reposer ainsi entre les bras du cher Epoux de nos âmes ! *Dilectus meus mihi, inter ubera mea commorabitur* ¹.

Ce recueillement intérieur peut arriver en plusieurs manières.

Quelquefois une sérieuse réflexion qu'on aura faite durant sa lecture spirituelle unira tout d'un

1. Cant. 1, 12.

coup à Dieu ; d'autres fois ce sera un élan-
nement du cœur vers Dieu, qui occupera subite-
ment l'esprit et la volonté. Quelquefois un regard
jeté sur le crucifix, ou sur quelque dévote image,
ou vers le ciel, est capable de recueillir pour
longtemps ; et d'autres fois une simple pensée
des personnes divines, de Jésus-Christ, de quel-
qu'une de ses perfections, de ses paroles, ou de
quelqu'autre chose, produira une grande paix
intérieure. Tantôt une sentence, ou une parole
d'un psaume, ou d'un autre livre de l'Écriture
sainte, occupera intérieurement pendant long-
temps ; et tantôt une sainte conversation, ou un
mot d'édification, mettra l'âme dans une grande
union avec Dieu.

Il y a cent autres manières dont Dieu se sert
pour s'unir les âmes qui s'adonnent à l'exercice
de l'oraison. Aimez bien Dieu, mon cher frère,
et vous serez souvent et très facilement uni à lui
de cœur et d'esprit.

Cette union est quelquefois fort sensible ; et
durant ce saint recueillement on goûte une grande
paix et une grande quiétude : toutes les puis-
sances de l'âme, et toutes les passions étant
calmes et en silence. D'autres fois cette union est
moins sensible ; la seule volonté est unie à Dieu,
mais l'esprit, la mémoire et l'imagination

s'égarant. et tournant deçà et delà, empêchent qu'on ne goûte entièrement cette union : semblables à certains petits papillons, qui tournant souvent autour de la chandelle, détournent ceux qui voudraient lire avec une entière application. Enfin cette union se fait quelquefois d'une manière si spirituelle, qu'on ne la sent point du tout ; et on craint que ce ne soit ou illusion, ou oisiveté.

Car quelquefois on n'a qu'une vue simple et générale de Dieu, qui est présent partout, ou qui est Celui qui est ¹ ; ou de quelqu'autre objet en général, sans pouvoir dire en particulier à quoi l'on pense, et sans pouvoir considérer en détail aucunes perfections de Dieu, ou de Jésus-Christ, ou de quelqu'autre objet particulier. Et en même temps on se sent attiré à rester ainsi en silence et avec respect en la présence de Dieu, sans savoir pourquoi on reste là, et sans avoir aucun appui sensible. sur lequel on puisse se reposer intérieurement.

Mon cher frère. quand vous vous trouverez dans quelques-uns de ces recueils, ne vous troublez point ; mais demeurez ainsi durant tout le temps de votre oraison, occupé de ce qui vous

1. Exod. III, 14.

cause ce recueillement, que ce soit quelque chose de particulier, ou quelque chose en général. Prenez garde pourtant à deux choses, pour connaître si c'est illusion.

Vous connaîtrez que ce recueillement vient de Dieu, si à la fin de votre oraison vous vous trouvez plus humble, plus doux, plus patient, plus fervent, plus charitable, plus soumis à la volonté de Dieu, plus porté à souffrir vos infirmités, plus compatissant aux afflictions de votre prochain, plus mortifié, etc. Pour avoir cette disposition, il n'est pas absolument nécessaire de la sentir alors ; il suffit que cela se connaisse dans l'occasion, comme lorsqu'on vous dira quelque parole piquante, ou qu'il vous arrivera quelque accident imprévu.

Une autre marque pour connaître si ce recueillement vient de Dieu, ou du démon transformé en ange de paix. C'est de considérer si vous pratiquez sévèrement la mortification, non seulement extérieure, mais l'intérieure. Car la véritable oraison est inséparable de la mortification. Et quoique Dieu permette que ceux qui commencent à faire oraison, et qui sont encore immortifiés, aient quelquefois de certains petits recueils intérieurs ; ces recueils ne sont pas d'une grande durée, si on ne s'applique

à se mortifier en tout. Une petite sensualité, une parole indiscrète, un regard par curiosité, une légère complaisance en soi-même, un secret mépris du prochain, un petit mouvement d'impatience qu'on n'aura pas réprimé aussitôt, une négligence volontaire à faire ce qui est de son devoir, ou à rejeter de certaines pensées : toutes ces choses, dis-je, sont capables de former un nuage, et de mettre un voile entre l'âme et Dieu ; et d'empêcher par ce moyen cette grande union et ce recueillement intérieur durant l'oraison.

Pour ce qui est de l'oisiveté, vous ne devez pas la craindre durant cette oraison d'union ; pourvu que vous soyez bien humble, et que vous vous mortifiiez continuellement en tout, particulièrement en vos passions et en vos sens. Les puissances ne sont jamais mieux occupées que lorsque Dieu les occupe lui-même en silence. Dans ce recueillement, elles opèrent toujours, mais d'une manière si simple, qu'on a beaucoup de peine à le connaître.

Je vous conseille pourtant, mon cher frère, de jeter de temps en temps quelques vues simples et amoureuses sur Dieu présent en vous-même ; et de faire quelques aspirations intérieures, mais courtes : afin de soutenir votre esprit, et d'empêcher que votre cœur ne demeure sec. Par

exemple, dites intérieurement de temps en temps quelques-unes de ces courtes affections, et ensuite restez quelque temps en silence, à proportion du recueillement où vous vous trouverez :

O amour ! ô mon Dieu ! je vous aimerai, Seigneur, qui êtes ma force. Vous êtes, Seigneur, mon partage : j'ai résolu de garder votre loi. Seigneur mon Dieu, c'est en vous que j'ai espéré. Purifiez-moi, mon Dieu, de mes fautes cachées, et préservez votre serviteur des fautes étrangères. Mon cœur est préparé, mon Dieu ! mon cœur est préparé : je chanterai et je ferai retentir votre grandeur. Conservez-moi, Seigneur, parce que j'ai espéré en vous. Sauvez-moi, mon Dieu, parce que les eaux sont entrées dans mon âme. Que tous les peuples, ô Dieu, publient vos louanges. Conduisez-moi dans le sentier de vos commandements. Considérez les humiliations où je suis, et daignez m'en retirer. O mon Jésus ! que je souhaite que mes voies soient réglées, afin de garder la justice de vos ordonnances. Créez en moi, ô mon Dieu ! un cœur pur : ne me rejetez pas de votre face. etc. O mon Jésus ! donnez-moi votre humilité, votre patience, votre charité.

Durant votre oraison de recueillement, poussez ainsi du fond du cœur quelques douces

aspirations, et quelques paroles intérieures, mais courtes, et rarement, de peur de troubler la vue simple et amoureuse de la contemplation. Je suis...

LETTRE XII

**Ce qu'il faut faire lorsqu'on ressent dans l'oraison
des peines intérieures.**

Mon très cher frère,

Consolez-vous en Notre-Seigneur ; il n'y a que lui seul qui puisse vous soulager dans l'état de peines intérieures où vous êtes. Ayez pourtant bon courage, il n'y a rien de perdu ; au contraire, c'est à présent que Dieu prend soin de vous comme d'un de ses véritables serviteurs. Jusqu'ici, il vous avait regardé comme un enfant, en vous donnant souvent le lait des consolations sensibles : il se proportionnait en cela à votre faiblesse, qui avait besoin de cet appui grossier. Mais à présent, il vous nourrit du pain des forts, en vous donnant des croix et des afflictions.

Je suis bien convaincu que vos peines sont grandes. Car comme l'esprit l'emporte de beaucoup sur le corps, de même les peines de l'esprit sont beaucoup plus grandes que celles du corps. Mais, mon cher frère, vos peines intérieures augmenteraient-elles encore, et deviendraient-elles plus terribles, ne vous découragez point, tout ira bien ; et vous ne devez rien craindre pour votre état, tant que vous serez dans cette disposition, de vouloir sincèrement aimer Dieu sur toutes choses, et de vouloir plutôt mourir que de l'offenser mortellement en quoi que ce soit.

Ainsi, quand vous auriez l'esprit et l'imagination remplis de pensées de désespoir et d'infidélité ; quand vous sentiriez toutes vos passions vouloir se révolter malgré vous ; quand il vous semblerait que toutes vos confessions et communions passées et présentes sont autant de profanations et de sacrilèges ; qu'il n'y a plus de miséricorde pour vous, et que le sang de Jésus-Christ qui efface les péchés des autres, crie vengeance contre vous, à cause de vos infidélités et ingrattitudes ; enfin quand il vous semblerait avoir une espèce de conviction que vous êtes entièrement abandonné de Dieu : ne vous troublez point pour tout cela.

Dieu qui est en vous, permet au démon

d'exciter tous ces orages et tous ces fantômes ; c'est lui qui vous soutient au milieu de toutes ces peines, et sans lui vous ne pourriez pas y résister. Il saura commander aux vents et à la mer lorsqu'il le jugera à propos. Rassurez-vous donc, et ne craignez pas trop lorsque vous vous trouverez dans cet état.

Mon cher frère, ne soyez pas surpris de ressentir quelquefois de ces sortes de peines, vous qui êtes si imparfait, puisque des saints élevés à une haute perfection en ont senti de plus grandes. Les Catherines de Sienne et de Gênes, les Térèses, les François de Sales, les Marguerites, les saintes Roses, et tant d'autres ont passé par les peines de corps et d'esprit les plus cruelles.

O mon Dieu ! que vous éprouvez d'une manière admirable et surprenante, les âmes qui vous sont fidèles ! *Mirabiliter me crucias* ¹.

Vous permettez même quelquefois, pour augmenter leurs peines, qu'elles tombent entre les mains des personnes qui ne connaissent point leur état, ou qui, s'ils le connaissent, n'y entrent point pour les soutenir. Vous le voulez ainsi, ô mon Dieu ! pour purifier vos élus, pour les humilier, et pour les faire mériter davantage.

1. Job. xii, 16.

Ces sortes de peines d'esprit durent plus ou moins, à proportion de l'état plus ou moins parfait où Dieu veut les élever.

Quand vous vous trouverez dans quelque semblable état durant vos oraisons, et hors de l'oraison, ne cherchez point de consolation dans les créatures, mais dans votre seul Créateur. Ne quittez point les sacrements, mais fréquentez-les encore plus souvent, pour y puiser votre force. Ne témoignez point au dehors vos peines intérieures, par un air triste, et par des manières bizarres et incommodes; au contraire, affectez pour lors un air toujours égal, un visage gai et content, et des manières d'agir honnêtes, douces et modestes. Surtout conservez toujours une grande liberté de cœur et d'esprit; et soyez content de votre état intérieur, puisque Dieu vous y veut. La tristesse et la mélancolie sont des maux irréparables à la véritable dévotion, et la font souvent dégénérer en simplicités et puérités.

Ne découvrez pas non plus facilement vos peines intérieures à toutes sortes de personnes, sous prétexte d'y chercher quelque remède. Contentez-vous de les dire avec beaucoup de simplicité et de naïveté à votre confesseur, ou à quelqu'autre personne habile, qui sera votre di-

recteur ; et ensuite faites exactement ce qu'ils vous diront, en attendant avec patience la consolation du Seigneur.

Ne pensez point alors à faire une confession générale, sans une grande nécessité, approuvée par votre confesseur, ou directeur. Quand une fois on a fait une confession générale, il faut demeurer en paix ; et lorsqu'on se ressouvient d'y avoir oublié quelque péché, il suffit de s'en accuser simplement dans la première confession ordinaire que l'on fait. En multipliant les confessions générales, on multiplie souvent les troubles de la conscience, on tombe dans le scrupule, et on perd beaucoup de temps inutilement.

Enfin, ne pensez point de changer aisément de confesseur ; votre naturel changeant et la tentation du démon vous feraient faire bien des courses avant que vous puissiez vous fixer à un autre. Je vous dis cela, afin de vous prémunir contre les ruses dont le démon a coutume de se servir pour troubler les personnes qui sont en des peines intérieures, et pour les empêcher de profiter de leur état.

Je vous conseille donc, lorsque vous avez des pensées contre la foi, l'espérance, la charité, la pureté, etc., de faire des actes de ces mêmes vertus, de renoncer aux pensées qui leur sont

contraires ; et ensuite de les mépriser, et de vous en humilier.

Ne raisonnez point avec le démon touchant les tentations contre la foi ; mais dites intérieurement que vous croyez ce que l'Église croit touchant les mystères sur lesquels vous êtes tenté, et cela vous suffit. Faites, si vous voulez, un acte de foi, et ensuite méprisez cette tentation, et pensez à autre chose : et surtout humiliez-vous intérieurement, et priez le Seigneur d'augmenter votre foi.

Pour ce qui est des pensées de réprobation, tâchez de les régler, ou en pensant à la bonté et à la miséricorde de Dieu, qui vous a déjà fait tant de grâces, qui est prêt à vous en accorder encore davantage, et à vous pardonner tous vos péchés, si vous lui en demandez pardon ; et qui ne veut point la mort ou la damnation du pécheur, mais qu'il se convertisse, et qu'il vive éternellement avec lui dans le ciel ¹ ; ou en réfléchissant sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a répandu son précieux sang pour le salut de tous les hommes ² ; qui souhaite que tous les hommes soient sauvés ³, et qui a établi

1. Ezech. xxxiii, 11.

2. I Joan. ii, 2.

3. I Tim. ii, 4.

tant de sacrements dans l'Eglise pour leur sanctification ; ou enfin en vous mettant sous la protection de la sainte Vierge. qui s'intéresse puissamment pour le salut des pécheurs, et qui est la consolatrice, le secours, le refuge et l'avocate des affligés.

Si tout cela ne vous calme pas, et que vous soyez toujours tourmenté de pensées de désespoir et de réprobation, ne consentez point au désespoir, ni à la damnation éternelle ; mais jetez toutes vos inquiétudes dans le sein de Dieu, comme dit saint Pierre ¹, et il prendra soin lui-même de vous consoler. Dans toutes vos peines abandonnez-vous avec confiance et amour entre les mains de Dieu, qui est bon et tout miséricordieux ; et soyez convaincu qu'il ne vous abandonnera pas, mais qu'il consummera en vous l'œuvre de votre perfection, lorsqu'il le trouvera à propos.

C'est ainsi que Jésus-Christ, au milieu des délaissements et des abandons qu'il souffrit volontairement sur la croix, abandonna son âme avec confiance et amour entre les mains de son propre Père ² ; et ce fut aussi pour lors qu'il consumma l'œuvre de notre rédemption, pour

1. I Petr. v, 7.

2. Matth. xxvii, 46.

laquelle il était descendu du ciel en terre ¹.

Il y a de grands saints qui se sont abandonnés à la volonté de Dieu, non seulement pour le temps, mais aussi pour toute l'éternité, par un pieux transport d'amour, ou pour se calmer dans leurs troubles, ou pour faire quelque diversion dans leurs peines intérieures. Vous ne devez pas vous persuader aisément d'être dans leur état.

Cet abandon n'était pourtant pas de désespoir, mais de confiance et d'amour. Jamais ils n'ont consenti au désespoir, et à la réprobation éternelle. Cela fait horreur seulement d'y penser. S'ils ont accepté de souffrir des peines sensibles, pour satisfaire à la justice de Dieu, jamais ils n'ont consenti d'être privés éternellement de l'amour et de la vue de Dieu, en quoi consiste principalement la damnation éternelle. Jamais non plus ils n'ont été indifférents pour leur salut, mais ils le désiraient avec ardeur.

C'est un faux amour dont on se flatte, que celui qui se termine à l'indifférence de posséder ou de perdre Dieu ; et qui regarde d'un œil égal et tranquille, la damnation éternelle, ou son salut éternel, qui consiste à voir et aimer Dieu

1. JOAN. XIX, 30.

parfaitement pour jamais. La véritable charité est un lien sacré de perfection, dit saint Paul ¹ ; et par conséquent le véritable amour recherche l'union ; et plus il est parfait, plus aussi il se termine à une union parfaite, entière, et éternelle avec Dieu ².

Un saint étant fort tourmenté de pensées de réprobation, et de quitter toutes ses pénitences et toutes ses pratiques de piété, puisqu'il serait infailliblement damné, s'écria : « O mon Dieu et mon Jésus ! vous êtes trop bon et trop miséricordieux pour vouloir me damner ; mais quand même je devrais être assez malheureux pour vous maudire pendant tout l'éternité, je veux du moins avoir la consolation de vous aimer et de vous servir durant tout le temps de ma vie. »

Voilà, mon cher frère, de quoi vous soutenir dans l'état où vous êtes. Je prie le Seigneur qu'il vous soutienne et qu'il vous console lui-même. Je suis...

1. Col. III, 14.

2. D. Th. 2.2, q. 24.

LETTRE VIII

Ce qu'il faut faire lorsque durant l'oraison on a une si parfaite union avec Dieu, qu'il semble que les puissances de l'âme sont suspendues.

Mon très cher frère,

Dieu soit béni à jamais. de vous avoir enfin délivré des peines terribles que vous ressentiez. dans les pensées de désespoir, de blasphèmes. de haine de Dieu. et de réprobation, qui vous troublaient si souvent. Il fallait passer par tout cela, pour avoir les sens intérieurs bien humiliés et bien mortifiés, avant d'être élevé à une oraison d'union plus parfaite.

Je crois que Dieu vous veut attirer à cette sorte d'oraison passive. Les nouvelles peines que vous m'exposez en sont les marques. Vous vous trouvez parfois si uni à Dieu, que les puissances de votre âme, dites-vous, sont quelquefois suspendues durant votre oraison : de sorte que pour lors non seulement vous ne pouvez pas raisonner, mais vous éprouvez même quelque difficulté à je-

ter une vue simple et amoureuse sur Dieu présent en vous-même, sur l'Humanité de Jésus-Christ, ou sur quelque autre objet particulier ; et vous vous sentez comme dans l'impuissance de faire de courtes aspirations vers Dieu. Vous ajoutez que la difficulté que vous avez depuis longtemps de faire vos prières vocales accoutumées, n'est point encore passée.

Mon cher frère, ne vous troublez pas pour tout cela : c'est une marque que Dieu vous attire à un état plus passif, et à une oraison d'une union plus parfaite que celle que vous aviez eue jusqu'ici.

Jouissez donc tant qu'il plaira à sa divine bonté du calme spirituel que son union avec votre âme produira. Ne craignez point ce sommeil spirituel des puissances de votre âme : dormez en paix entre les bras de votre Époux jusqu'à ce qu'il vous éveille lui-même ¹. Dans cette espèce de suspension de vos puissances, abîmez-vous dans l'océan de la Divinité.

C'est dans ces heureux moments que se font ces unions intimes, ces communications secrètes, ces connaissances sublimes, ces effusions d'amour, ces grâces extraordinaires, qu'on peut bien goûter, mais qu'on ne peut exprimer.

1. Cant. III, 5.

O mon Dieu, quel torrent de voluptés ne répandez-vous pas dans les âmes entièrement mortifiées¹, qui s'attachent uniquement à vous par la pure foi et par le pur amour !

Quelque chose qui vous arrive, dans cet état passif, consultez toujours des personnes savantes et expérimentées. Si vous n'en trouviez pas qui réunissent ces deux qualités, préférez la science d'un homme habile à l'expérience d'un ignorant : car la science fait distinguer la vérité de l'erreur ; mais l'expérience seule prend souvent le faux pour le vrai. Le démon se transforme souvent en ange de lumière². Il est un singe de la Divinité ; et lorsqu'il voit que Dieu élève une âme aux plus hautes communications, il tâche de son côté de faire quelque chose de semblable, pour inspirer ensuite quelque secrète complaisance. D'ailleurs l'état passif est pour vous un monde nouveau, dont vous ignorez toutes les routes : vous avez donc besoin d'un guide habile, qui vous conduise sûrement au milieu de tant d'écueils.

Je vous parle ainsi, mon très cher frère, parce que je dois quitter dans huit jours la sainte

1. Ps. xxxv, 9.

2. I Cor. xi, 14.

solitude où je suis : c'est la volonté de Dieu, et je ne vous en dis pas davantage. Les derniers avis que je vous donne, sont : de bien aimer Dieu, de vous bien mortifier, et d'être bien humble; et Dieu vous préservera d'illusion.

Lorsqu'on aime bien Dieu, il est aisé d'être uni à lui dans l'oraison : car quand on estime beaucoup et qu'on aime fortement quelque objet, on en est souvent occupé d'esprit et de cœur, de jour et de nuit. Mais si vous aimez bien Dieu, vous vous mortifierez beaucoup : car pour aimer Dieu, il faut se haïr soi-même : et à mesure qu'on renonce à soi-même par une entière mortification, on s'approche de Dieu par le pur amour. Si vous êtes bien mortifié, vous serez bien humble : car la véritable mortification consiste non seulement à mater le corps par des pénitences extérieures, proportionnées aux forces, et à refuser aux sens toute sorte de plaisirs, sans une juste nécessité, ou une pieuse utilité : mais aussi à réprimer toutes les passions, et surtout à combattre son amour-propre et le fonds d'orgueil et de vanité qui naît avec nous, et qui n'expire entièrement qu'avec nous. Enfin si vous êtes humble, Dieu vous préservera de toute illusion : car il a dit que son Esprit, qui est un Esprit de vérité, habiterait sur les humbles.

Mais je reviens à votre lettre. Vous m'écrivez que les puissances de notre âme sont quelquefois suspendues durant notre oraison.

Il vous semble bien que ces puissances sont suspendues, anéanties, et sans acte ; mais elles ne le sont pas en effet. Quoique, dans ces heureux moments, vous ne sentiez pas leurs opérations, elles opèrent pourtant réellement. L'esprit connaît, et le cœur aime ; mais ces opérations sont si spirituelles, si délicates et si parfaites, qu'elles deviennent en quelque manière insensibles, comme Dieu est en lui-même un Esprit qui surpasse tout sentiment. La contemplation la plus sublime qu'on puisse avoir dans cette vie, est celle qu'eut saint Paul, lorsque dans le fort de son oraison il fut ravi dans le troisième ciel ¹, où saint Augustin et saint Thomas disent qu'il vit l'Essence de Dieu ² ; cependant ses puissances ne furent point entièrement suspendues : car il dit lui-même que son entendement connut des mystères ineffables.

Lors donc que quelques mystiques disent que durant l'oraison les puissances sont quelquefois

1. II Cor. XII, 2.

2. S. Aug. *Epist.* 112, c. 15 : D. Thom. 2.2, q. 175, a. 3.

suspendues, ils ne parlent que de certains actes imparfaits, grossiers, empessés, aperçus, réfléchis, et sensibles qui cessent quelquefois durant l'oraison.

Cette union intime, qui se fait durant cette espèce de suspension et de transformation, ne dure pas toujours. C'est un état trop élevé pour y pouvoir demeurer longtemps. Dieu y élève quand il lui plaît, et quelquefois dans le lieu et dans le temps qu'on y pense le moins ; mais on est souvent obligé d'en descendre, pour s'occuper aux prières vocales accoutumées, et à la méditation ordinaire des perfections de Dieu en particulier, de ses bienfaits, des Personnes divines, de Jésus-Christ, et des autres sujets d'oraison.

L'épouse des Cantiques, qui dans un sens véritable était la figure d'une âme parfaitement unie à Dieu, ne dormait pas toujours entre les bras de son divin Epoux ; elle était quelquefois obligée de faire des efforts et des actes de propre industrie pour le chercher, lorsqu'il s'était écarté ; et pour l'embrasser de nouveau en paix et en silence, après l'avoir retrouvé ¹.

Pour ce qui est des prières vocales, dont vous me parlez, dans quelques épreuves que l'on soit,

et dans quelque union où l'on se trouve, il ne faut jamais omettre les prières qui sont d'obligation, quoiqu'on ressente de grandes peines en les disant. Dieu laisse toujours assez de liberté pour faire ce qui est de précepte. Si les voies les plus sublimes et les plus extraordinaires sont au dessus des voies ordinaires, elles ne leur sont pourtant pas contraires, et elles ne les détruisent pas en ce qui est des commandements de Dieu, de l'Eglise, et des supérieurs; mais elles les perfectionnent.

Vous pouvez et vous devez faire avec toute la docilité possible ce que votre confesseur vous ordonnera touchant les prières vocales qui ne sont point de commandement, mais de simple dévotion. A la fin de vos oraisons, faites toujours quelque demande particulière à Dieu par Jésus-Christ.

Dans l'oraison d'union et passive, l'âme reçoit différentes impressions intérieures de la grâce, selon les différents degrés d'oraison. Pour cela on lui donne différents noms, comme, de vol, de quiétude, d'élévation, de recueillement, de transformation, de silence, de conformité, d'uniformité, de déiformité, de suspension, etc.

Prenez garde de ne point profaner ces beaux noms, en les appliquant à une certaine indévo-

tion. stupidité, et pesanteur de corps et d'esprit ; à un certain étourdissement et engourdissement des puissances de l'âme, où on se trouve quelquefois à l'oraison. Ce n'est pas pour lors le temps de jouir de l'union et de la présence de Dieu ; mais de s'humilier en sa présence. Je vous souhaite la véritable et parfaite union de cœur et d'esprit avec Dieu dans vos oraisons.

Adieu, mon très cher frère. je me recommande à vos prières. En quelque endroit que j'aie, je me souviendrai de vous devant le Seigneur. Je serai à jamais...

LETTRE XIV

Ce qu'on doit penser des voix intérieures et extérieures qu'on entend quelquefois à l'oraison ; et des visions, des ravissements et des extases qui arrivent à certaines personnes dans l'oraison, et hors de l'oraison.

Mon très cher frère.

J'étais sur le point de partir. lorsque j'ai reçu votre lettre, J'ai tout suspendu pour vous ré-

pondre à la hâte et en peu de mots sur une matière de très grande conséquence. Vous connaîtrez par-là combien je vous aime en Notre-Seigneur, et combien je souhaite trouver l'occasion de vous faire plaisir.

Vous me demandez mon sentiment touchant une personne de très grande piété, qui entend souvent des voix intérieures et extérieures dans son oraison ; et qui a souvent des visions intellectuelles, imaginatives et sensibles ; et qui est quelquefois ravie en extase.

Je ne puis vous dire mon sentiment sur cette personne, parce que je ne l'ai point examinée moi-même. Ce serait être ou injuste, ou imprudent, de la condamner, ou de l'approuver sans la connaître à fond. Ainsi je suspends mon jugement sur tout ce qui lui arrive, je vous dirai pourtant quelque chose touchant cet état ; et cela pourra vous servir pour former vous-même un jugement juste et prudent de la personne dont vous me parlez.

Parlant en général, les visions et les autres choses que vous me marquez dans votre lettre sont souvent fausses et suspectes ; et lors même qu'elles sont véritables, elles ne sont pas toujours une marque de sainteté ; il y a pourtant de grands saints qui en ont eu.

Les visions véritables ne sont point toujours une preuve que les personnes qui les ont soient de grandes saintes. En effet, lorsque saint Paul était encore Juif, qu'il persécutait cruellement tous les chrétiens, et qu'il les faisait mourir, il eut une grande et véritable vision, et il entendit une voix divine, qui lui dit au nom de Jésus-Christ : « Pourquoi me persécutes-tu ¹ ? » Saint Augustin, avant d'être entièrement converti, ouït aussi une voix extérieure, qui lui commanda de prendre un livre et de lire ². Il y a dans l'histoire ecclésiastique, une infinité d'autres exemples, qui font voir qu'on ne doit point juger de la sainteté des personnes par leurs visions et par leurs prophéties, mais par leurs vertus. Les malheureux Balaam et Caïphe prophétisèrent, au dire de l'Écriture sainte ³. Et même l'ânesse de Balaam eut une véritable vision ; car elle vit un ange qui l'empêchait d'avancer. Enfin le traître Judas avait reçu de Jésus-Christ le pouvoir de faire des miracles ⁴. Il y a certains dons de Dieu qui ne rendent pas toujours saintes les personnes qui les ont.

1. Act. ix, 4.

2. Lib, VIII Confess. c. 12.

3. Num. xxiii ; Joan. xi, 49.

4. Marc. iii, 15.

Les visions sont aussi très souvent fausses et suspectes, surtout dans les personnes du sexe. L'esprit faible, l'imagination vive, et le cerveau creux de certaines femmes, joints à leurs vapeurs, leur font croire qu'elles entendent des voix intérieures et extérieures, et qu'elles voient Dieu, ou Jésus-Christ, ou les anges, ou les saints. Elles sont si convaincues, ou si entêtées de ce qu'elles se sont imaginé ou ont rêvé, qu'elles l'assureraient par serment. L'expérience de tous les siècles n'en fournit que trop d'exemples.

Les mêmes vapeurs causent quelquefois aux femmes des convulsions si extraordinaires et si surprenantes, que les personnes simples les prennent pour des ravissements et des extases : surtout lorsqu'en même temps elles ont le visage vermeil et enflammé, à cause de l'abondance de sang qui y monte ; les yeux ouverts et tournés en haut, par la contention des nerfs ; et tout le corps raide, immobile et insensible, par la suspension du transport des esprits. C'est pourquoi une grande sainte disait, avec raison, que de cent visions de femmes il y en avait quatre-vingt-dix-neuf de fausses.

La malice et la vanité font aussi que certaines personnes hypocrites feignent d'être extatiques,

ou supposent d'avoir des visions, d'entendre de certaines voix, et d'avoir des extases et des ravissements.

Enfin le démon, connaissant la faiblesse et la vanité des personnes qui aiment et qui recherchent ces sortes de choses, se transforme souvent en ange de lumière, il leur parle, il les élève en l'air, et il se fait voir à elles sous la figure de Dieu, de Jésus-Christ, des anges et des saints, pour les porter ensuite à un grand orgueil, ou pour les faire tomber dans des péchés honteux. O mon Dieu ! combien de personnes, qu'on croyait être déjà dans le ciel par leurs vertus, ont été séduites de cette manière, et sont à présent au plus profond des enfers, à cause de la complaisance secrète que le démon leur a pour lors inspirée dans leur fausse et prétendue piété ! Quelques exemples se présentent à mon esprit, que je retranche, parce que je suis pressé.

Il faut pourtant avouer que Dieu conduit quelques personnes par cette voie extraordinaire. Il leur parle intérieurement et extérieurement ; il les met hors d'elles-mêmes, et au-dessus de l'état ordinaire, par des extases et des ravissements ; il se fait voir à elles sous différentes figures ; il permet aux anges et aux saints de les visiter, et il leur découvre des choses secrètes,

et même l'avenir et le passé ; il les instruit lui-même, il les console, il les prépare à soutenir les tentations, et il se familiarise en quelque manière avec elles.

Ne soyez point surpris de tout cela, mon cher frère, puisque Dieu est si bon, qu'il dit lui-même dans les saintes Écritures, que ses délices sont d'être avec les enfants des hommes ¹. L'Écriture de l'ancien et du nouveau Testament et l'histoire ecclésiastique nous apprennent que Dieu a gardé cette conduite extraordinaire à l'égard de plusieurs personnes, et qu'il s'est servi d'elles pour faire de grands biens dans l'Église : comme des Catherines, des Térésés, et de tant d'autres saints et saintes. Les voies de Dieu sont différentes, et les uns y vont d'une manière, et les autres d'une autre.

Vous voyez, mon cher frère, par tout ce que je viens de dire, que vous ne devez point précipitamment et légèrement approuver ou condamner ce qu'on vous a dit de la personne dont vous me parlez.

Témoignez pourtant ouvertement que vous n'estimez point les personnes par leurs visions, que ces sortes de visions ne sont pas grande

1. Prov. VIII, 31.

chose, que souvent même elles sont dangereuses ; et qu'un seul grain d'humilité ou de charité, ou de quelque autre vertu que ce soit, vaut mieux que cent millions de visions.

Ne consultez point ces sortes de personnes touchant votre intérieur ; il y aurait à craindre de la curiosité pour vous, et pour elles de la vanité. Dieu ne veut pas vous conduire par leurs connaissances extraordinaires, mais par les lumières de vos confesseurs et de vos supérieurs.

Enfin ne croyez point aisément leurs prédictions. Car les personnes qui ont même reçu de Dieu le don de prophétie, ne parlent pas toujours en prophètes. Ce don n'est point permanent, fixe et habituel, comme dit saint Thomas ¹ ; mais il est passager, et Dieu le donne seulement de temps en temps, lorsqu'il le juge à propos. C'est pourquoi ces personnes croient quelquefois prophétiser, lorsqu'elles débitent leurs propres pensées, ou leurs imaginations. Je sais qu'on a consulté utilement les Catherines, les Térésès, et les saintes Roses, etc., mais donnez-moi de ces vierges séraphiques, et je vous permettrai de les écouter.

Au reste, on peut distinguer les voix inté-

1. D. Th. 2.2, q. 171, a. 2.

rieures et extérieures, les visions et les extases qui viennent de Dieu, d'avec celles qui viennent d'ailleurs.

1^o Lorsqu'elles sont accompagnées de trouble, et qu'elles laissent une inquiétude et une impatience intérieure. c'est une marque qu'elles ne viennent point de Dieu : car Dieu est un Esprit de paix, et il se plaît dans le calme. Le démon peut bien contrefaire pour quelque temps l'ange de paix, et inspirer des douceurs et des consolations intérieures ; mais au milieu de cette douceur qu'il fait goûter, on ressent une certaine inquiétude, qui empêche ce calme divin que Dieu seul peut causer.

2^o Lorsque les voix, les visions et les extases inspirent des mouvements de vanité secrète, et de complaisance en soi-même, comme si elles étaient la récompense des bonnes œuvres ; ou qu'elles portent à faire quelque chose qui est contraire aux commandements de Dieu, de l'Église et des supérieurs : c'est une preuve que tout cela vient du démon, qui est un esprit d'orgueil et de révolte ; et non pas de Dieu, qui repose sur les humbles, qui inspire toujours l'humilité dans ses dons, et qui porte toujours à la soumission, au respect et à l'obéissance.

3^o Lorsque les personnes qui ont ces choses

en parlent facilement et avec plaisir, ou prennent plaisir qu'on leur en parle, et qu'on les consulte, ou ont de la peine quand on ne les croit pas aisément, et quand on les veut examiner ; ou sont entêtées, opiniâtres et attachées à leurs sentiments et à leurs visions ; sensuelles, curieuses, vaines et parleuses : c'est une marque que tout cela vient ou de la faiblesse du jugement, ou d'une imagination creuse, ou d'une malice cachée, ou de l'illusion du démon.

Tout autres sont les personnes d'une grande piété, que Dieu favorise quelquefois de ces sortes de grâces, ou pour elles, ou pour leur prochain. Elles ont beaucoup de peine d'en parler, et elles le font sobrement, et par obéissance : elles sont bien aises qu'on les examine, et qu'on ne les croie pas facilement ; elles craignent d'être trompées et de tromper les autres ; elles sont humbles, soumises, obéissantes, douces, honnêtes, mortifiées, charitables, etc. ; et après avoir répondu en peu de mots, elles renvoient les personnes qui les consultent à des confesseurs habiles, et aux véritables supérieurs, se défiant toujours de leurs propres connaissances ; et enfin, elles ont une grande simplicité chrétienne, soutenue par un bon sens.

Remerciez Dieu, mon cher frère, de ne vous

avoir point conduit par une voie extraordinaire. Elle est si embarrassante, que souvent ceux qui sont dans l'illusion sont approuvés par des personnes de caractère ; et ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont condamnés par des personnes de piété : soit envie, soit jalousie, soit ignorance des voies de Dieu, soit permission de Dieu, qui se plaît à humilier d'un côté ceux qu'il élève d'un autre.

J'aime mieux vous voir prosterné aux pieds des autres par humilité, que de vous voir en extase élevé au-dessus de leurs têtes. La voie la plus sûre c'est d'aimer Dieu sur toutes choses, de craindre de l'offenser en quoi que ce soit, de marcher en sa présence, d'être attentif et fidèle à toutes ses inspirations : d'imiter Jésus-Christ, d'être exact à tous ses devoirs, jusqu'aux plus petits points, de se mortifier en tout, et d'être humble de cœur et d'esprit. Je vous souhaite la persévérance en cet état.

Je ne vous en dis pas davantage, parce qu'il faut que je parte. Adieu, mon cher frère, etc.

LETTRE XV

Les maladies, l'étude, le travail, et les autres occupations extérieures ne sont point un obstacle à la plus sublime oraison.

Mon très cher frère.

Comme la distance des lieux ne doit point séparer nos cœurs, qui sont unis par les liens de la charité. je vous avoue que votre lettre, quoique datée depuis longtemps, m'a causé beaucoup de plaisir et de consolation. Je prends une grande part à la maladie que vous avez eue, je remercie le Seigneur de vous avoir rendu un peu la santé; ce sera pour sa gloire et pour votre sanctification. Vous n'étiez pas encore un fruit mûr pour l'éternité, et votre pénitence n'est pas encore assez grande pour satisfaire à la justice de Dieu en ce monde. et pour recevoir la récompense qu'il vous a préparée dans le ciel. Profitez du temps qu'il vous donne pour l'un et pour l'autre. Dieu vous traite comme un bon Pasteur, qui donne de petits coups de houlette

à la brebis négligente et paresseuse, pour l'empêcher de s'égarer. Baisez et adorez la main paternelle qui vous frappe, et qui vous mortifie, pour vous vivifier.

Vous me marquez que vous avez suspendu l'exercice de l'oraison pendant votre maladie, et que pour réparer ce que vous avez perdu pour lors, vous voulez maintenant quitter votre étude et votre travail, et vos autres occupations extérieures, afin de vous adonner uniquement à l'oraison, pour laquelle vous sentez un attrait particulier. Vous désirez savoir sur ce sujet mon sentiment avant de passer outre.

Déliez-vous, mon cher frère, de cet attrait pour l'oraison, qui vous inspire en même temps le dessein de quitter l'étude, le travail, et les autres occupations extérieures. Il y a temps pour tout. Il faut à la vérité faire oraison, mais aussi il ne faut pas omettre les autres exercices. L'oraison continuelle, de la manière que vous la voudriez faire, épuiserait votre esprit ; et l'inaction que vous souhaitez dégénérerait en oisiveté. Ce sera dans le ciel, ô mon Dieu ! que votre contemplation sera sans interruption et sans fin.

L'étude bien réglée n'est pas un obstacle à l'oraison d'union la plus sublime ; au contraire,

elle est d'un grand secours pour y arriver plus tôt et plus sûrement : car par le moyen de l'étude on connaît Dieu, on se remplit de lumières, et on s'instruit à fond des mystères de la religion, et des vérités éternelles. De là on s'élève plus aisément à la plus haute contemplation. L'esprit étant déjà convaincu des vérités qu'il considère, il n'a pas besoin de faire de grandes méditations ; mais par une simple vue il les pénètre, et ainsi il laisse tout le temps de l'oraison à la volonté, pour se répandre en de saintes affections.

D'ailleurs la véritable oraison vient de l'amour, et doit se terminer à l'amour, comme dit saint Thomas ¹. Or, c'est dans l'étude bien ordonnée qu'on se dispose à s'enflammer dans l'amour de Dieu, en connaissant mieux ses divines perfections ; et dans l'amour du prochain, en se rendant capable de l'instruire dans ses difficultés, de décider ses doutes, et de lui apprendre les véritables voies de la justice et de la perfection chrétienne. Au lieu que les contemplatifs ignorants, ou demi-savants, tombent dans mille illusions, et y entraînent malheureusement les autres.

Enfin notre esprit ne peut pas toujours s'oc-

1. D. Th. 2.2, q. 180, a. 1.

cuper avec contention d'un même objet, non pas même dans l'oraison : il risquerait de s'épuiser dans peu de temps, et de s'en rendre incapable pour toujours. C'est pourquoi il a besoin de quelque diversité pour le soulager. Mais parmi toutes les diversités, une des plus propres pour se disposer à l'oraison, c'est l'étude modérée. Durant l'étude, l'esprit puise des lumières pour occuper le cœur dans l'oraison ; et durant l'oraison, le cœur se remplit de saintes affections, pour soutenir l'esprit pendant l'étude. C'est cette heureuse alternative de l'oraison à l'étude, et de l'étude à l'oraison, que saint Jérôme conseillait ; qui a formé de grands saints, savants et grands contemplatifs en même temps, comme saint Augustin, saint Thomas, saint Bonaventure, saint Albert-le-Grand, saint Antoine de Padoue, et tant d'autres.

Remarquez, mon très cher frère, que je parle de l'étude qui est réglée par une grande pureté d'intention.

Ainsi pour bien l'animer, ayant soin dès le commencement de l'offrir à Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ : pour faire sa sainte volonté ; pour contribuer à sa gloire autant qu'il dépendra de vous ; pour faire pénitence de vos péchés ; et pour vous rendre capable d'instruire

votre prochain, et de lui faire connaître et aimer Dieu.

Ensuite. tandis que vous étudiez. lorsque l'horloge sonne, et de temps en temps. suspendez pour quelques moments votre application. pour renouveler cette pureté d'intention ; ou pour dire à Dieu. au fond du cœur, que c'est pour lui que vous étudiez ; ou pour élever votre cœur et votre esprit vers Dieu, par de courtes aspirations, et par de saintes et amoureuses affections ; ou pour jeter quelques tendres regards sur votre crucifix, que vous devez avoir toujours près de vos livres, ou sur quelque autre dévote image, surtout de votre Mère. la sainte Vierge.

Enfin, lorsque vous finissez d'étudier, en quittant vos livres, quittez aussi votre étude, vous occupant d'abord de la présence de Dieu, ou de quelque autre sainte pensée ; de peur de traîner l'étude jusqu'à la prière.

Une étude qui se rapporte ainsi à Dieu, qui se commence, qui se continue, et qui se termine en Dieu, dispose à une oraison presque continuelle.

Mais l'étude qui est mal réglée distrait de l'oraison. Comme, lorsqu'on étudie par curiosité, par amour-propre, par vanité, par habitude,

par intérêt ; lorsque sous prétexte d'étudier on quitte l'oraison, les exercices de piété, et les actions qui sont de son devoir et de son état, sans une dispense légitime ; et lorsqu'on néglige de rapporter son étude à Dieu ; ou qu'on s'y applique avec trop d'empressement, roulant continuellement nuit et jour dans sa tête des questions abstraites et insipides, sans avoir soin d'élever de temps en temps son esprit vers Dieu. Car l'esprit qui est ainsi à la gêne et à la torture, dessèche le cœur, le rend froid, insensible et incapable de s'améliorer durant l'oraison. C'est pourquoi saint Thomas avait toujours avec lui quelque livre de dévotion, surtout les Conférences de Cassien, qu'il avait soin de lire de temps en temps, pour entretenir dans son cœur de saintes affections, tandis que son esprit s'occupait aux matières les plus épineuses, et se remplissait des lumières de la science la plus sublime.

Étudiez donc, mon cher frère, avec autant d'assiduité que si vous deviez toujours vivre ; mais vivez avec autant de piété, et faites vos oraisons avec autant de ferveur que si vous deviez mourir à tout moment. Que votre occupation journalière soit un cercle continu d'oraison et d'étude, autant qu'il dépendra de vous.

Une piété éclairée et soutenue par la science, est noble, généreuse, capable d'entreprendre de grandes choses pour la gloire de Dieu et pour le bien du prochain ; et elle a assez de fermeté pour se soutenir contre les oppositions du monde corrompu et du démon. Au contraire, une piété aveugle est incapable de l'un et de l'autre. Elle est basse, timide, rampante ; et si elle veut quelquefois se hasarder, elle tombe bientôt en de lourdes fautes, et en de grandes illusions. Ce qui a fait dire à saint Jérôme, qu'une sainte rusticité (c'est-à-dire une sainteté sans science) n'est bonne que pour soi même : *Sancta rusticitas solum sibi prodest* ¹. Saint Bernard ajoute que la vertu seule est peu de chose ; que la science seule enfle ; mais que la vertu jointe à la science est une chose parfaite : *Lucere, vanum ; ardere, parum : lucere et ardere, perfectum* ². Sainte Térèse se plaint souvent d'être tombée entre les mains des ignorants et des demi-savants ; mais elle avoue que les véritables savants ne l'ont jamais trompée. O mon Dieu, qui êtes le Maître des sciences ³, donnez-nous

1. Epist. ad Paulin.

2. S. Bern. serm. de Nativ. S. Joan. Bapt.

3. 1 Reg. II, 3.

la véritable sagesse, et la science des saints ; qui sanctifient ceux qui s'y appliquent en sanctifiant eux mêmes leur étude, la commençant, la continuant et la finissant en vous !

Vous voyez, mon très cher frère, que l'étude qui est bien réglée et bien animée, n'est point un obstacle à votre attrait pour l'oraison ; et que c'est une tentation du démon, de vouloir quitter l'étude sous prétexte de l'oraison. Saint Louis Bertrand eut autrefois la même tentation ; mais Dieu lui fit connaître dans sa prière l'excellence d'une sainte alliance de l'étude avec l'oraison ; et la ruse du démon, qui, sous prétexte de quiétude, voulait le rendre incapable de travailler à l'instruction et à la sanctification du prochain. A l'exemple de ce grand contemplatif et grand missionnaire, dont sainte Térèse estimait tant les lumières, qu'elle le consulta touchant la célèbre réforme du Carmel, continuez votre lecture et votre étude, et reprenez-les au plus tôt, si vous les avez déjà quittées.

C'est aussi une tentation, de vouloir abandonner le travail et toutes les occupations extérieures, sous prétexte d'être toujours en oraison. Adam avait reçu de Dieu, dès sa création, le don d'une éminente contemplation ; cependant l'Écriture sainte remarque que Dieu le mit aussi-

tôt dans le Paradis terrestre pour y travailler et pour le garder ¹. « L'homme est né pour le travail, comme l'oiseau pour voler ². » Les patriarches, les prophètes, les apôtres et les anciens solitaires unissaient ensemble le travail des mains et le saint exercice de l'oraison.

Lors donc qu'on vous détourne de votre étude pour vous appliquer au travail, ou à quelque autre occupation extérieure, ne vous troublez point, mais acceptez tous ces emplois avec soumission et tranquillité, parce que Dieu le veut ainsi. L'esprit se repose durant ce temps-là, et ensuite il est plus libre pour l'oraison. Ayez seulement soin, dès le commencement de vos occupations, de les offrir à Dieu : pour son amour, afin de lui plaire, et de faire sa sainte volonté ; pour imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ, et en union avec les grands travaux qu'il a essayés durant toute sa vie ; pour faire pénitence de vos péchés, et afin d'expier les peines qu'ils méritent.

Ensuite, durant votre travail, élevez souvent votre esprit à Dieu, en renouvelant de temps en temps votre première intention. Continuez votre occupation en la présence de Dieu, dans ce

1. Gen. II, 15.

2. Job. v, 7.

saint désir, et dans cette sainte disposition de lui plaire. Poussez de temps en temps, du fond du cœur, quelques élans vers Dieu, par des oraisons jaculatoires et des aspirations courtes, mais vives. Saint Grégoire de Nazianze et saint François de Sales disent que ces sortes d'aspirations devraient être aussi fréquentes que la respiration.

Enfin, lorsque vous finissez votre travail, remerciez Dieu du temps qu'il vous a donné pour vous y employer ; et demandez-lui pardon des fautes et des négligences que vous y avez commises.

Cassien rapporte que les anciens moines, pendant leur travail, prononçaient de temps en temps quelques sentences courtes et tendres, tirées de l'Écriture sainte, et surtout quelques versets des psaumes, afin de se tenir unis à Dieu.

Imitez leur exemple, et continuez votre louable coutume de lire chaque jour quelque chapitre de la sainte Bible. Lisez-la avec un esprit d'adoration, puisque toutes les paroles ont été inspirées de Dieu aux écrivains sacrés. C'est une source abondante de lumières pour l'esprit, et d'affections amoureuses pour le cœur. C'est pourquoi tous les saints Pères l'ont extrêmement recommandée.

Lisez attentivement et doucement, afin que le cœur ait le temps d'être touché, tandis que l'esprit est éclairé. Suspendez même pour quelques moments la lecture lorsque votre cœur en sera touché. et pénétré de crainte, de confiance, de contrition. d'amour. de joie. d'admiration. Dieu parle à votre cœur pendant ces heureux moments ; et votre cœur à son tour parlera à Dieu durant l'oraison.

En travaillant, en marchant, et en vous reposant. repassez doucement et sans effort dans votre esprit et dans votre cœur quelque passage de l'Écriture sainte ; ou occupez-vous de la présence de Dieu qui vous environne. et qui vous pénètre intimement ; ou pensez à quelques points de la vie. de la mort et de la gloire de Jésus-Christ. qui sont renfermés dans les quinze mystères du Rosaire de la très sainte Vierge.

Si vous avez soin de vous occuper ainsi intérieurement dans vos emplois extérieurs, au lieu de vous dissiper et détourner de l'oraison. ils vous aideront à la mieux faire. Vous serez même dans une espèce d'oraison continuelle. Je vous le souhaite de tout mon cœur.

Mais j'oubliais de vous parler de vos maladies. Elles ne sont pas non plus un obstacle à l'oraison. Il est vrai, tandis que vous êtes alité. et

alors même que vous êtes incommodé, vous ne pouvez pas faire votre oraison à la manière ordinaire, à genoux, pendant longtemps. Mais vous devez souffrir vos inconvénients en esprit d'oraison, et d'une manière qui supplée à la longueur de l'oraison, en produisant de temps en temps plusieurs élévations du cœur et de l'esprit vers Dieu. Tantôt faites des actes de conformité, de résignation et d'abandon à la volonté de Dieu, qui permet que vous soyez en cet état pour sa gloire et pour votre bien. Tantôt pratiquez la patience, la douceur et l'humilité : souffrant en paix tout ce qui vous arrive, sans vous inquiéter, ni en vous-même, ni contre ceux qui vous servent, lorsqu'ils manquent à leur devoir. Tantôt pratiquez l'obéissance, acceptant avec remerciement et reconnaissance la nourriture qu'on vous donne, et ne refusant aucun des remèdes qu'on vous présente. Tantôt bénissez, louez et remerciez Dieu de ce qu'il vous donne occasion de vous détacher de la créature, pour vous attacher à lui ; de satisfaire en ce monde à sa justice pour vos péchés ; de vous délivrer par ce moyen des peines terribles du purgatoire, et de mériter une grande gloire dans le ciel, dont les maladies, les afflictions, les douleurs et les croix sont une sainte semence. Tantôt, pratiquez la mortifica-

tion, la pauvreté et la pénitence ; ne recherchant point avec inquiétude, chagrin et murmure, ni avec trop d'empressement, les petits soulagemens et les légers plaisirs d'une nature sensuelle ; mais vous contentant de ceux qu'on vous donne, ou demandant les autres avec douceur et humilité, et les attendant avec patience. Considérez l'obligation que vous avez de faire pénitence en tout temps pour expier vos péchés ; et combien d'autres malades, qui valent mieux que vous, n'ont pas tant de secours, et quelquefois manquent de tout. O mon Jésus ! vous expirâtes sur la croix sans pouvoir obtenir un seul verre d'eau, pour apaiser la soif ardente qui vous dévorait.

Mon très cher frère, ayez soin surtout d'unir très souvent vos douleurs avec les souffrances de notre Sauveur Jésus-Christ, et de penser à sa passion. De temps en temps jetez quelques tendres regards sur votre crucifix. Faites au fond du cœur, et quelquefois de bouche, quelques actes d'amour, de foi, d'espérance, de contrition, d'offrande, de demande, etc. Acceptez par avance, en esprit de pénitence, la prochaine destruction de votre corps. Abandonnez-vous entièrement entre les mains de Dieu, soit pour la santé, ou la maladie ; soit pour la mort. ou la vie. Invo-

quez souvent la très sainte Vierge, votre ange gardien, votre saint patron, et les autres saints à qui vous avez dévotion.

Si vous avez soin de souffrir votre maladie de cette manière, elle vous tiendra lieu d'une bonne et longue oraison ; et lorsque Dieu achèvera de vous rendre la santé, vous serez mieux disposé à reprendre votre première manière de faire cet exercice. Ces élévations du cœur, ces courtes aspirations, ces actes de vertu, ne fatiguent point l'esprit, et sont d'un grand mérite devant Dieu.

Donc, mon très cher frère, continuez de faire oraison, pendant tout le temps qu'il vous est permis d'y vaquer. Mais ne quittez point l'étude, ni le travail, ni les autres emplois que l'obéissance vous impose, sous prétexte de faire plus d'oraison. Je crains que le désir que vous avez de quitter tout cela, ne soit une tentation. Ce peut être aussi une suite de votre manière de faire oraison : car lorsqu'on a passé quelque temps dans l'oraison d'union, on sent quelquefois un certain je ne sais quoi, qui donne du dégoût pour toute chose : que ce soit un reste du recueillement qui a précédé ; ou une recherche de la nature, qui se plaît dans le repos et dans l'inaction ; ou encore une ruse du démon, qui voulant imiter en quelque manière ce que Dieu fait en vous dans votre

oraison, vous cause cette espèce de recueillement, pour vous faire tomber ensuite dans l'oisiveté et l'illusion.

Mais quoi qu'il en soit, je vous conseille de vous occuper à tout ce que l'obéissance demandera de vous. Il est sûr que Dieu veut que vous fassiez tout ce que l'obéissance vous impose ; mais il n'est pas sûr, au contraire il est très dangereux de suivre le désir que vous sentez de ne point le faire. Il ne faut pas croire à toutes les inspirations, mais il faut les examiner pour connaître celles qui viennent de Dieu : *Probate spiritus, si ex Deo sint* ¹. Secouez donc cet assoupissement et cet engourdissement où vos puissances se trouvent quelquefois ; et faites quelque effort pour cela, en vous appliquant avec ferveur et avec joie à tout ce que l'obéissance vous demande, quelque répugnance que vous y sentiez intérieurement.

Quant aux autres peines dont vous me parlez dans votre lettre, je n'ai rien à vous dire pour le présent ; je me souviens vous avoir instruit autrefois sur ce sujet. Quand une fois on a reçu quelques avis touchant quelques peines intérieures, il faut ensuite demeurer en paix, et attendre avec patience que Dieu les dissipe, et qu'il console

1. I Joan. iv, 1.

lui-même. C'est souvent l'effet d'une impatience, de ne pouvoir supporter en paix les peines que l'on ressent. Je vous conseille de ne point faire tant de réflexions sur vous-même à l'avenir, ni de vous multiplier en tant de pensées et de désirs inutiles, inquiets, et trop empressés ; mais de vous simplifier. Dieu demande premièrement de vous l'unité.

C'est pourquoi il faut rompre avec la créature, ne vous attachant à aucune, quelque sainte qu'elle soit, que dans l'esprit du Seigneur ; n'usant que sobrement, et par la seule nécessité, de celles dont vous avez besoin pour votre corps et pour votre âme ; de peur que vous ne les trouviez volontairement entre Dieu et vous durant l'oraison.

Ensuite il faut s'attacher à Dieu seul, par une grande fidélité à vous tenir en sa sainte présence, le regardant en vous, et vous en lui, autant que votre faiblesse peut le permettre ; et par un sacrifice continuel de tout vous-même, et un abandon total et général à sa sainte et adorable volonté : ne la prévenant jamais par des désirs inquiets, et par de trop grands empressements pour le soulagement du corps, et pour les consolations de l'âme. Cet abandon n'empêche pas pourtant que vous ne puissiez et ne deviez désirer et demander avec ferveur et persévérance les

vertus et les grâces nécessaires pour le salut de votre âme. La sainte désappropriation ne s'étend pas jusqu'à être indifférent pour le salut. Mais vous devez bannir de tous vos désirs l'inquiétude et le trop grand empressement qui dégénère en trouble et en impatience.

Enfin il faut donner à Dieu tout ce que vous connaîtrez en chaque chose lui être le plus agréable et le plus parfait.

Dans votre examen de conscience que vous faites chaque jour, examinez-vous en particulier sur ces trois points, afin de voir en quoi vous y aurez manqué. Ne faites pourtant point de vœux, ni de promesses à Dieu de les garder : vous êtes encore trop imparfait pour cela. Ces sortes de vœux seraient un piège à votre faiblesse, un embarras à votre conscience, dans le doute où vous seriez souvent de les garder ou non ; et une occasion favorable au démon, pour vous jeter dans le trouble. Contentez-vous de faire de bonnes résolutions de garder ces trois points ; et quand vous y manquerez, imposez-vous quelque pénitence. Si vous y êtes fidèle, Dieu vous fera beaucoup de grâces.

Mais à quelque état qu'il vous élève, n'oubliez point, soit à l'oraison, ou hors de l'oraison, le souvenir de Jésus-Christ ; afin de conformer

toute votre vie à ce divin modèle. Il est la voie, que doivent prendre les commençants ; il est la vérité, que les avancés doivent suivre ; il est la vie, dont jouissent les parfaits ¹.

Je vous embrasse en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

LETTRE XVI

Comment on peut s'entretenir dans une espèce d'oraison continuelle par le moyen du saint exercice de la présence de Dieu.

Mon très cher frère.

Puisque vous avez un si grand attrait pour l'oraison, que vous voudriez y vaquer continuellement, je vous conseille de vous attacher au saint exercice de la présence de Dieu. Par ce moyen vous accomplirez suffisamment ce précepte de Jésus-Christ : « Il faut toujours prier, et ne jamais se relâcher ² ; » et celui de saint Paul : « Priez sans cesse ³ ». Quoique votre oraison puisse être

1. Joan. xiv, 6.

2. Luc. xviii, 1.

3. I Thes. v, 17.

en quelque manière continuelle dans sa cause ou dans ses effets, elle ne peut pourtant pas l'être en elle-même. Les nécessités de cette vie, la faiblesse de votre nature, et les besoins de votre corps ne vous permettent pas d'être toujours en prière. Un des principaux moyens pour y suppléer très utilement, c'est de s'adonner à l'exercice de la présence de Dieu. Car celui-là prie toujours, selon l'explication des saints Pères, qui prie très souvent et avec persévérance ; qui est toujours dans la disposition de tout faire et de tout souffrir pour Dieu ; et qui se tient toujours en sa divine présence.

Je ne doute point que vous n'ayez souvent ressenti en vous-même les effets de ce pieux exercice. Car Dieu est si bon, qu'il se fait goûter à ceux même qui ne font que commencer à le servir. Ils se trouvent quelquefois comme investis d'une présence de Dieu si douce et si sensible, qu'ils en sont occupés non seulement dans leurs oraisons, mais aussi durant leur travail, et au milieu des rues, et dans leurs innocentes récréations : ce qui leur donne un très grand dégoût pour toutes les choses du monde. Cette divine présence n'est pas toujours si sensible. Quelquefois ce n'est qu'une vue fort simple et générale de Dieu qui est en nous ; et cette vue tient l'âme

dans un grand calme, et attentive à Dieu, pour lui plaire en tout. Il n'est pas difficile de se tenir ainsi en présence de Dieu, lorsque, par un effet de sa bonté et de sa miséricorde, il se fait sentir lui-même au fond de l'âme : ce qui s'appelle présence de Dieu passive et infuse. Il n'y a pour lors qu'à laisser agir Dieu, et à être fidèle à suivre son attrait et ses inspirations.

Mais lorsque Dieu se cache à votre âme pour quelque temps, soit pour vous punir de quelque faute, soit pour vous mortifier, soit pour vous éprouver : il faut pour lors avoir recours aux actes de votre propre industrie, en vous servant de vos puissances, avec le secours de la grâce, pour tâcher de vous mettre en la présence de Dieu.

Vous pouvez quelquefois vous servir de votre entendement, pour former de temps en temps un acte de foi, par lequel vous croyez que Dieu qui est partout, est aussi en vous, et que vous êtes en lui. « Car il n'est pas loin de chacun de nous, dit l'Apôtre, nous vivons en lui, et c'est en lui que nous avons le mouvement et l'être ¹. » Il ne faut pas s'arrêter à ce seul acte de foi ; mais étant supposé, il faut adorer Dieu présent en vous-

1. Act. xvii, 28.

même, et vous unir à lui par de ferventes aspirations.

C'est pourquoi, d'autres fois vous devez vous servir de votre volonté, en faisant souvent des élévations de cœur vers Dieu, et en vous répandant en plusieurs saintes et courtes affections. La lecture de l'Écriture sainte, et surtout des psaumes de David, vous fournira plusieurs passages pour vous entretenir aisément dans ces sortes d'affection.

Votre imagination peut aussi quelquefois contribuer à vous remettre en la présence de Dieu, Vous vous le représentez comme un Océan immense, dans lequel vous êtes plongé et abîmé, qui vous environne de tout côté et vous pénètre entièrement. Ou bien vous vous considérez vous-même comme un temple où Dieu habite, et où il veut être adoré comme dans un sanctuaire qu'il a sanctifié ; comme un royaume où il veut régner ; comme une ville qu'il veut gouverner ; comme une maison, une vigne, un jardin, etc., qu'il s'est réservé pour y prendre ses délices. L'Écriture se sert souvent de toutes ces figures.

Par le secours de votre imagination, vous pouvez aussi vous représenter l'Humanité sacrée de Notre-Seigneur Jésus-Christ, unie à sa Divinité, comme si elle vous était présente : qu'elle

vous accompagnât partout dans quelques-uns de ces mystères, et qu'elle vous sanctifiât par son exemple, en tout ce que vous faites. De grands saints se sont servis de cette manière très utilement. Vous devez pourtant prendre garde, lorsque vous vous servirez de votre imagination pour vous entretenir en la présence de Dieu, de ne point faire de grands efforts pour vous représenter quelque chose de sensible ; parce qu'une trop grande contention de tête pourrait altérer votre santé, et diminuer votre dévotion.

Enfin vous pourrez aussi vous servir de vos sens extérieurs pour vous rappeler la présence de Dieu, comme, en regardant de temps en temps le crucifix, ou quelque dévote image qui vous fasse ressouvenir de Dieu ; ou en vous accoutumant à vous élever à Dieu en tout ce que vous voyez, entendez et goûtez : louant Dieu, le bénissant, l'adorant et le remerciant de tout ce qui vous paraît beau et agréable ; et lui demandant pardon intérieurement de tout ce qui peut lui déplaire en ce qui frappe vos sens.

C'est encore une manière très excellente pour se mettre en la présence de Dieu, de lui offrir toutes les actions que vous faites, quelques petites qu'elles soient. « Soit que vous mangiez, dit « saint Paul, soit que vous buviez, et quelqu'autre

« chose que vous fassiez, faites tout dans la vue de
« la gloire de Dieu ¹. » Ainsi accoutumez-vous
à commencer toutes vos actions : pour contribuer
à la gloire et à l'honneur de Dieu, pour faire son
bon plaisir, pour accomplir sa volonté, et pour
satisfaire à sa justice. Continuez-les et finissez-
les avec la même disposition ; ou du moins
renouvelez de temps en temps cette droiture d'in-
tention, et faites souvent des élévations de cœur
et d'esprit.

Le saint Abbé Isaac conseillait aux anciens
solitaires de répéter souvent ce verset d'un
psaume : « Mon Dieu, venez à mon aide ; Sei-
« gneur, hâtez-vous de me secourir ². » Et il trou-
vait que cette courte aspiration était très propre
pour se rappeler la présence de Dieu, et pour
l'invoquer dans ses besoins. Ayez plusieurs autres
versets tout préparés, et qui soient conformes aux
dispositions de votre cœur, pour vous unir tout
d'un coup à Dieu : soit pour lui demander son
amour, ou lui témoigner le vôtre ; soit pour l'ado-
rer, et vous abandonner avec confiance à sa
volonté ; soit pour lui demander pardon de vos
péchés, ou le remercier de ses bienfaits ; soit pour

1. I Cor. x, 31.

2. Ps. LXXIX, 1.

lui demander la grâce de pratiquer quelque vertu, la victoire de quelque tentation, et la force de tout faire et de tout souffrir pour lui. « O mon Dieu, qu'est-ce que je prétends dans le ciel, si ce n'est vous? et si ce n'est vous, qu'est-ce que je désire sur la terre ¹ ? »

Si vous avez soin dans toutes vos occupations d'imiter Jésus-Christ, lorsqu'il agissait dans la même occasion, ou comme il agirait s'il avait à faire quelque chose de semblable, vous n'aurez pas de peine à vous maintenir en la présence de Dieu.

Ce qui y contribuera encore beaucoup, c'est de vous accoutumer à vous élever à Dieu toutes les fois que l'horloge sonne, pour lui demander son assistance; ou pour le regarder comme votre Juge, qui vous récompensera de toutes vos pensées, paroles et actions, si vous les lui rapportez toutes, et qui vous condamnera, si vous y faites quelques fautes. Demandez-lui pardon des négligences que vous avez commises durant l'heure qui a passé; et la grâce de mieux employer à son service celle qui commence.

Parmi toutes ces différentes manières de vous

1. Ps. LXXII, 24.

mettre en la présence de Dieu. attachez-vous à celle qui vous touchera le plus. Il n'est pas même nécessaire de former plusieurs actes différents de cœur et d'esprit. La même aspiration ou oraison jaculatoire répétée souvent, peut suffire pour continuer ce saint exercice pendant un très long temps. Celles que le cœur semble produire de lui-même lorsqu'il est touché de Dieu, sont les plus propres pour cela. Quoique vous soyez quelquefois en compagnie, n'oubliez point cette sainte pratique. Prenez garde pourtant que personne ne s'en aperçoive. Tout cela se peut faire sans proférer aucune parole ; mais en rentrant intérieurement en vous-même. Accoutumez-vous à chercher Dieu en votre intérieur, où il est aussi réellement et aussi véritablement que dans le ciel, et où il veut régner souverainement ¹.

Si vous êtes fidèle à vous occuper du saint exercice de la présence de Dieu, vous en retirerez des fruits admirables.

Par ce moyen vous serez presque toujours occupé de Dieu, et vous ne vous servirez des choses de ce monde que comme en passant, sans vous y attacher, et comme n'en usant pas, selon le conseil de l'Apôtre ². Dans vos oraisons vous

1. Luc. xvii, 21.

2. I Cor. vii, 31.

vous trouverez bientôt recueilli, et vous aurez beaucoup moins de distractions dans vos autres prières. Dans votre examen de conscience, que vous avez coutume de faire après-dîner et le soir, vous connaîtrez que vous avez beaucoup moins offensé Dieu. Ce qui a fait dire à un grand saint : « Pensez toujours à Dieu, et vous ne péchez point ». Dans toutes vos démarches Dieu prendra un soin particulier de vous conduire. C'est pourquoi Salomon disait : « Partout où vous allez, pensez à Dieu, et il réglera tous vos pas ¹. » Dans vos tentations vous ressentirez une force toute divine, qui vous en fera triompher, ainsi que les Machabées qui étant fortifiés par la présence de Dieu, défirent leurs ennemis ². David disait aussi à Dieu : « Quand je marcherais au milieu des ombres de la mort, je ne craindrais point qu'il m'arrive aucun mal, parce que vous êtes avec moi ³. » Enfin dans tout ce qui vous arrivera de fâcheux durant la journée, et dans toute votre vie, au lieu de vous en affliger, vous vous conserverez dans une sainte joie ; ainsi que faisait le Roi-Prophète, lorsqu'il disait : « J'avais

1. Prov. III, 6.

2. Matth. XXV, 16.

3. Ps. XLII, 4.

« toujours Dieu présent devant mes yeux, parce
 « qu'il est toujours à ma droite, pour empêcher
 « que rien ne me trouble ; et cette pensée remplis-
 « sait mon cœur de joie, et ma bouche de lou-
 ange ¹. »

Je vous exhorte donc de tout mon cœur, mon très cher frère, de vous attacher sérieusement à ce saint exercice de la présence de Dieu ; et vous passerez votre vie dans une sorte d'oraison continuelle. C'est le conseil que Tobie donnait à son fils : « Mon fils, pensez à Dieu tous les jours de votre vie ². » David conseillait la même chose par ces paroles : « Cherchez le Seigneur, et persévérez dans cette recherche ; cherchez continuellement sa face ³. » C'est aussi le commandement que Dieu fit à Abraham, lorsqu'il lui dit : « Marchez en ma présence, et soyez parfait ⁴. » ou selon une explication, « et vous serez parfait. »

En effet, le moyen très sûr et très court que les saints Pères donnent pour devenir bientôt parfait, c'est de se tenir toujours en la présence de Dieu, et d'être toujours attentif à accomplir sa

1. Ps. xv, 8.

2. Tob. iv, 6.

3. Ps. civ, 4.

4. Gen. xvii, 1.

loi, à se conformer à sa volonté, et à suivre ses inspirations. En s'accoutumant ainsi à penser à Dieu, notre conversation est plutôt dans les cieux que sur la terre ¹ ; nous imitons en quelque manière les anges, qui voient toujours la face du Père céleste ². Nous ne sommes plus des hôtes et des étrangers ; nous sommes les concitoyens des saints, et les familiers de Dieu ³ ; et nous devenons en quelque sorte, selon le langage de l'Écriture, un même esprit avec lui ⁴.

Je vous souhaite cet heureux état, et je suis...

LETTRE XVII

Comment il faut pratiquer la mortification, pour faire de grands progrès dans l'oraison, et pour y éviter toute sorte d'illusion.

Mon très cher frère,

Le meilleur avis que j'ai à vous donner avant votre départ, pour faire toujours de grands pro-

1. Philip. III, 20.

2. Matth. XVIII, 10.

3. Eph. II, 19.

4. I Cor. VI, 17.

grès dans l'oraison, quel que soit l'endroit où vous alliez, et pour éviter toute sorte d'illusion dans ce saint exercice, c'est de vous mortifier en tout. Les chutes effroyables de tant de personnes, qui pratiquaient la piété, viennent originairement de ce que ces personnes n'étaient pas bien mortifiées. Elles ont voulu unir la dévotion avec la vanité, la sensualité et la vie molle. De là il est arrivé qu'après avoir commencé par l'esprit, elle ont fini par la chair ¹. Je ne m'explique pas davantage. C'est pour prévenir un tel malheur que je vous ai toujours parlé de la mortification. lorsque vous m'avez consulté touchant votre oraison ; et je ne cesserai jamais de vous en parler toutes les fois que vous me procurerez l'honneur et le plaisir de vous écrire.

Les saints Pères et les véritables Mystiques ont toujours établi la solide piété et la véritable dévotion sur la mortification. Ils ont jugé avec beaucoup de raison, qu'on ne fait aucun progrès dans l'exercice de l'oraison qu'à proportion qu'on pratique la mortification. En effet, dans l'oraison l'âme s'élève jusqu'à Dieu, pour s'entretenir familièrement avec lui, pour connaître ses mystères et

1. Gal. III, 3.

ses œuvres, et pour s'exciter par ce moyen à l'aimer. Or une âme qui est immortifiée ne peut s'élever vers Dieu, parce qu'elle est appesantie, et attachée à la terre ¹. Elle ne peut converser familièrement avec Dieu, parce que Dieu, qui est un pur esprit, ne peut se plaire avec une âme de chair et de sang ². Elle ne peut connaître Dieu et ses œuvres comme il faut, parce qu'il faut avoir le cœur pur et net, pour voir les œuvres de Dieu par les yeux de l'âme ³. Enfin elle ne peut pas aimer véritablement Dieu, à cause de l'amour-propre qui la possède, et qui est opposé à l'amour de Dieu. L'homme animal et charnel ne connaît point les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, dit l'Apôtre; et il ne peut pas même les comprendre, parce qu'il faut avoir une lumière spirituelle pour en bien juger ⁴.

Tâchez donc, mon cher frère, de vous spiritualiser en quelque sorte, par une véritable et entière mortification. Pour vous en faciliter la pratique, je vous enverrai, si vous voulez, un petit ouvrage qu'on a imprimé depuis peu, où vous apprendrez la manière de vous mortifier,

1. Sap. 1x, 15.

2. Joan. 1v, 24.

3. Matth. v, 8.

4. 1 Cor. 11, 14.

et de pratiquer les autres vertus. Cependant je veux vous donner quelques avis, sur ce sujet, en entrant dans un certain détail.

La véritable mortification consiste à retrancher et à faire mourir en nous tout ce qui y est opposé à la volonté de Dieu, qui veut que nous soyons saints et parfaits ¹. Dieu créa l'homme dans une grande droiture et sainteté ²; le corps et l'appétit sensitif obéissaient à la raison, et la raison était soumise à Dieu. Mais depuis que l'homme a péché, sa vie est une guerre continuelle ³; la chair a des désirs opposés à l'esprit, et l'esprit a des désirs opposés à la chair ⁴. La mortification est nécessaire pour remettre en quelque manière l'homme dans sa première droiture, en réprimant les mouvements et les désirs déréglés qui y sont contraires. Il y a une mortification intérieure, qui consiste à régler les puissances de l'âme, et les passions, afin qu'elles soient soumises à l'ordre de Dieu. Et il y a une mortification extérieure, qui consiste à régler les sens, et à faire souffrir le corps; de peur qu'ils ne soient une occasion

1. I Thes. iv, 3.

2. Eccl. vii, 30.

3. Job. vii, 1.

4. Gal. v, 17.

à l'âme de sortir de l'ordre de Dieu. L'apôtre saint Paul ne se contentait pas de châtier son corps, de le traiter rudement, et de le réduire en servitude ¹ ; il ordonnait encore à tous les chrétiens de mortifier leurs membres ² ; et il assurait que ceux qui sont à Jésus Christ, ont crucifié leur chair, avec ses passions et ses désirs déréglés ³.

Il y a plusieurs degrés de mortification, et plusieurs manières de s'y exercer. C'en est une très solide, que de se mortifier en toutes choses.

Premièrement, il faut se mortifier dans les choses qui sont d'obligation et selon son état. Commencez donc par vous mortifier en ce qui peut vous empêcher d'observer les commandements de Dieu, de pratiquer les vertus chrétiennes, et de garder les règles de votre état. Car si on offense Dieu, si on transgresse ses commandements, si on ne pratique pas l'humilité, la douceur, l'obéissance, la patience, la modestie, etc., si on ne garde pas le silence et les autres règles de sa profession : c'est par un défaut de mor-

1. I Cor. ix, 25.

2. Colos. iii, 5.

3. Gal. v, 34.

tification. Lorsque vous sentirez de la peine à être fidèle à vos devoirs, ou que vous trouverez du plaisir à manquer à vos obligations, mortifiez-vous en supportant cette peine, et en vous privant de ce plaisir ; et cette mortification est la plus agréable que vous puissiez offrir à Dieu. Car l'obéissance vaut mieux que les victimes étrangères ¹.

Secondement, il faut se mortifier dans les choses qui ne dépendent pas de nous, et que nous n'avons pas recherchées ; mais qui nous viennent d'ailleurs, comme de Dieu ou du démon, ou des hommes, qu'ils soient nos inférieurs ou nos égaux, ou nos supérieurs. Tels sont les maladies, les afflictions, les peines du corps et de l'esprit, les tentations, la méchante nourriture, les mauvais vêtements, les défauts naturels, les affronts, les injures, les médisances, les calomnies, etc.

En tout cela faites de nécessité vertu. Ne vous en plaignez pas, ne témoignez surtout aucune impatience, et n'en murmurez point. Acceptez, au contraire, pour l'amour de Dieu, en paix, et si vous pouvez même avec joie, toutes les peines intérieures et extérieures que vous

1. I Reg. xv, 22.

ressentez. Adorez la providence de Dieu sur vous, et abandonnez-vous à sa sainte volonté. Abstenez-vous même du plaisir que vous pourriez trouver en cherchant des consolations et du soulagement dans les créatures.

Troisièmement, vous pouvez vous mortifier dans les choses qui sont d'elles-mêmes indifférentes, et qui dépendent de vous. Par exemple, étant dans le jardin, il vous vient envie de cueillir une fleur ; ne la cueillez pas, pour vous mortifier. Lorsqu'il arrive quelqu'un, vous sentez un désir de vous informer qui il est, d'où il vient, et où il va ; ne vous en informez pas. Etant en conversation, vous auriez du plaisir de dire quelque petit mot spirituel, qui n'est pas nécessaire pour entretenir la compagnie, mais qui vous ferait passer pour homme d'esprit ; ne le dites pas. Lorsqu'on dit quelque nouvelle qu'il n'est pas nécessaire que vous sachiez, il vous vient envie de l'écouter ; ne l'écoutez pas. On apporte du fruit ou quelque autre chose qui flatte votre goût, vous sentez une démangeaison d'en goûter ; mortifiez-vous en cela. Etant en quelque endroit, ou en y allant, il vous vient envie de tourner la tête et de regarder quelque chose sans nécessité ; conservez votre vue dans une grande modestie.

Il y a cent autres manières dont vous pourrez ainsi vous mortifier. Ces mortifications paraissent peu de chose, elles n'en sont pas moins très agréables à Dieu. David ayant un jour une grande soif, et désirant d'avoir un peu d'eau pour boire, répandit ensuite l'eau qu'on lui avait apportée ; et cette mortification fut un sacrifice très agréable au Seigneur ¹. La volonté est quelquefois beaucoup mortifiée dans les choses qui paraissent les plus légères. Or c'est le sacrifice de notre volonté qui plaît davantage à Dieu. La fidélité qu'on a de se mortifier dans les petites choses est très grande, et elle dispose à se mortifier plus facilement dans celles qui sont plus importantes. Car celui qui est fidèle dans les petites occasions, sera fidèle aussi dans les grandes, et celui qui est injuste dans les petites, le sera aussi dans les grandes, comme dit notre Sauveur Jésus-Christ ².

Quatrièmement, on peut se mortifier dans les choses qui sont bonnes, comme dans la pratique des obligations de son état, dans l'exercice des vertus, et dans la fréquentation des sacrements : faisant tout cela, non pas à cause du plaisir que l'on y goûte quelquefois, mais pour

1. I Paral. xv, 17.

2. Luc. xvi, 10.

accomplir la volonté de Dieu. Par exemple, votre état vous oblige d'étudier, et vous sentez du plaisir dans cette action ; mortifiez-vous en offrant votre étude à Dieu, et étudiant parce que Dieu le veut, et non pas à cause du plaisir que vous y trouvez. Vous sentez un grand plaisir d'aller à l'oraison, de servir les malades, de communier, etc. ; faites tout cela parce que Dieu le demande de vous, et non pas à cause du plaisir. Lorsque Dieu retirera les consolations sensibles que vous y trouvez, soyez-y aussi fidèle qu'auparavant, pour accomplir toujours sa volonté.

Cette manière de se mortifier est un exercice continuel de l'amour de Dieu, et de la conformité à sa sainte volonté.

Cinquièmement, mortifiez-vous dans les choses que vous demandez à Dieu. Par exemple, lorsque vous êtes malade ou affligé, vous pouvez désirer et demander à Dieu votre santé et votre soulagement ; lorsque vous êtes tenté, vous devez demander à Dieu qu'il vous fortifie, et qu'il ne permette pas que vous succombiez à la tentation ; vous pouvez aussi et vous devez désirer et demander à Dieu de vous corriger de vos imperfections, de pratiquer les vertus, et de faire votre salut, ainsi que Jésus-Christ nous l'enseigne : mais vous devez bannir de vos désirs et de vos

demandes, l'impatience, qui est un défaut contraire à la véritable piété. Demandez avec humilité, cherchez avec confiance, et frappez avec persévérance ; mais en suite attendez avec patience et avec soumission ¹.

Une autre manière très solide de pratiquer la mortification, c'est de mortifier toutes les puissances de l'âme, les passions, et les sens.

1^o Mortifier l'entendement ou l'esprit. — Evitez les pensées inutiles, qui font perdre beaucoup de temps, et qui sont souvent une occasion d'en avoir de mauvaises. Occupez toujours votre esprit de bonnes choses. Laissez votre étude et votre lecture, aussitôt que vos obligations vous appellent ailleurs. Ne soyez pas trop attaché à votre propre jugement. Soumettez vos lumières à celles de vos supérieurs, et souvent à celles de vos égaux. Ne vous pressez pas de dire votre sentiment, proposez-le avec beaucoup de modestie et de douceur, et ne le soutenez pas avec trop de feu et de chaleur, encore moins avec opiniâtreté, entêtement et emportement.

2^o Mortifier la volonté ou le cœur. — Accoutumez-vous à ne point faire votre propre volonté. Faites en tout la volonté de Dieu par amour, et

1. Matth. vii, 7 ; Luc. xi, 9.

celle de vos supérieurs par obéissance. Suivez quelquefois la volonté de vos égaux, lors même qu'elle n'est pas si parfaite que la vôtre; pourvu que ce soit en des choses indifférentes d'elles-mêmes, et qui ne sont pas contre les règles de votre état. La mortification et l'humilité que vous pratiquerez en cela, et la paix intérieure que vous en retirerez, vous dédommageront avantageusement de ce que vous auriez fait de meilleur en suivant votre propre volonté.

Lorsque vous êtes obligé de faire quelque chose qui est contraire à votre volonté, ne témoignez point au dehors votre peine intérieure, par des plaintes, par un air triste, et par des manières rudes. Ce que vous faites est-il conforme à votre inclination? ne le faites pas précisément parce que vous le voulez; mais parce que Dieu le demande de vous.

3^e Mortifier l'imagination et la mémoire. — Ne permettez pas volontairement à votre imagination de s'entretenir de choses inutiles, ou de se repaître de certaines représentations chimériques, qui sont quelquefois suivies de représentations mauvaises. Quand l'imagination s'est une fois accoutumée à s'occuper de ce qu'elle veut hors de l'oraison, on n'en est plus maître ensuite durant l'oraison. Tâchez de l'accoutumer

à se tenir calme, ou en suivant les occupations de l'esprit et les affections du cœur ; ou en se représentant quelque chose de sensible qui soit édifiant, comme une des quatre dernières fins de l'homme, quelque mystère de la vie, de la mort et de la gloire de Jésus-Christ, ou quelque autre chose semblable. Lorsque votre imagination est échauffée et égarée, ne vous faites pas de trop grands efforts ; mais tâchez de la rappeler doucement, renoncez aux impressions qu'elle fait sur vous, et ensuite méprisez ses saillies.

Accoutumez aussi votre mémoire à ne se ressouvenir que des bonnes choses qui peuvent contribuer à votre salut ; et à oublier tout le reste, soit étranger, soit ami, soit parent, dont le souvenir est souvent, si on n'y prend garde, un obstacle à notre perfection.

4^o Mortifier les passions. — Ne soyez pas de ceux qui font consister toute leur sainteté à bien régler l'extérieur, et à affecter une grande modestie et une grande retenue dans toutes leurs démarches. Cela est bon ; mais cela ne suffit pas. Attachez-vous à mortifier vos passions, et surtout celle qui est la plus favorite. Commencez par le vice que vous avez le plus de peine à vaincre, par l'habitude qui met le plus d'obstacle à votre avancement spirituel, et par l'inclination

qui vous flatte le plus. Considérez si vous n'avez pas un amour déréglé de vous-même, une crainte d'être méprisé; un désir de plaire, de paraître, et d'être estimé; une humeur impatiente, une certaine envie, et jalousie contre votre prochain; un attachement secret à quelque personne ou quelque autre chose; un désir des plaisirs sensuels, des joies vaines, des conversations inutiles, etc. Considérez, dis-je, si vous n'avez pas quelque'un de ces défauts ou quelque'autre semblable, et tâchez de vous en corriger.

Si on ne s'attache pas à cette mortification intérieure, on n'est que des sépulcres blanchis, qui paraissent beaux au dehors; mais qui, au dedans, sont pleins d'ossements de morts et de toute sorte de pourriture. On devient semblable aux Scribes et aux Pharisiens hypocrites, qui nettoyaient le dehors de la coupe et du plat, pendant que le dedans de leurs cœurs demeurait plein de rapine et d'impureté ¹.

5^e Mortifier la chair. — Otez à votre corps ses plaisirs et ses aises, par des pénitences corporelles, telles que sont les abstinences, les jeûnes, les veilles, les cilices, les haïres, les dis-

1. Matth. xviii, 25.

ciplines, les chaînes, les vêtements rudes, les couches dures, et semblables austérités. C'est la pratique des saints.

Vous ne devez, cependant, pratiquer aucune de ces pénitences corporelles, sans la permission de votre supérieur ou de votre confesseur, qui vous en accordera à proportion de vos forces, de votre âge, de votre santé et de vos occupations. L'amour-propre se glisse souvent dans cette mortification extérieure, si on la fait de son propre choix. On peut avoir un retour secret sur soi-même, et quelque vaine complaisance, de voir qu'on se porte à faire quelque chose de plus que le commun. Le démon peut aussi inspirer quelquefois le désir de pratiquer des pénitences corporelles, sous prétexte d'imiter les saints, et de faire pénitence de ses péchés; mais véritablement pour faire tomber ensuite ou dans une secrète vanité, ou dans quelque infirmité corporelle, qui rend incapable de s'acquitter des obligations de son état; et de là jette dans un grand relâchement. Pour éviter les ruses de votre amour-propre et du démon, ne faites rien d'extraordinaire sans en avoir demandé et obtenu la permission.

C'est ainsi qu'on mortifie le sens extérieur qui se nomme le toucher, qui est répandu par

tout le corps. Il faut aussi mortifier les autres sens extérieurs, et surtout la langue. Entrons encore dans le détail.

1^o Mortifier la vue. — Ne regardez rien par curiosité, surtout les personnes de différent sexe, non pas même les jeunes enfants. L'âme s'échappe et se perd souvent par les yeux. Un regard est quelquefois la cause d'une grande chute. Ève regarda le fruit défendu, et aussitôt elle y mit de la complaisance, elle en mangea, et en fit manger à Adam ¹. David jeta la vue imprudemment sur une femme qui se baignait, et ce regard fut cause d'un adultère et d'un homicide ². Dina, fille de Jacob, alla voir par curiosité les femmes de la ville de Sichem, et elle perdit sa pureté ³. Ainsi, quand vous auriez l'innocence d'Ève et d'Adam, la sainteté de David, et la chasteté de Dina, soyez toujours très réservé dans votre vue. Si, par distraction et par hasard, elle s'échappe, et se porte sur quelque objet défendu ou dangereux, ne l'y fixez pas; mais détournez-la aussitôt. Saint Bernard et d'autres grands saints étaient si modestes, et portaient les yeux si baissés, qu'après

1. Gen. III, 6.

2. II Reg. VI, 2.

3. Gen. XXXIV, 1.

plusieurs années ils ne savaient pas comment était fait le plancher de leur cellule. Ce saint abbé ne voulait pourtant pas pour cela qu'on fût d'une modestie contrainte et gênée, ni qu'on fût semblable à des aveugles qui ne voient rien du tout ; mais il conseillait d'avoir les yeux baissés de telle sorte, qu'on pût voir seulement à la distance de sa hauteur.

2° Mortifier le goût. — Ne mangez et ne buvez rien par sensualité. Quand vous prenez votre repas, ne le faites point avec trop de précipitation et d'avidité, mais avec beaucoup de modestie et avec décence. Prenez autant de nourriture que la véritable nécessité de votre corps le demande, et que la juste tempérance le permet. S'il vous vient des pensées de gourmandise, rappelez-vous aussitôt le fiel et le vinaigre qu'on présenta à Notre-Seigneur Jésus-Christ ¹. Ne vous plaignez jamais ; et même ne parlez point de ce qui regarde le manger. Contentez-vous des aliments ordinaires, et de la manière dont on les accommode pour les autres. Si vous laissez, par mortification, quelque chose de votre repas, que ce ne soit pas la moindre.

Tandis que vous mangez, occupez-vous in-

1. Matth. XXVII, 34.

térieurement de quelque bonne pensée, afin de ne pas faire cette action en bête, et pour donner de la nourriture à l'âme aussi bien qu'au corps. Après votre repas, dites vos grâces avec beaucoup de modestie, d'attention et de respect, pour remercier Dieu de la nourriture qu'il vous a donnée, et pour lui demander pardon des fautes que vous avez commises, ou en mangeant trop, ou en mangeant avec sensualité. Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites-le en vue de Dieu, dit saint Paul ¹, pour faire sa volonté, et pour prendre des forces afin de le mieux servir.

3^e Mortifier l'odorat. — Ne recherchez point les choses qui ont de bonnes odeurs, et absteenez-vous, autant que vous le pourrez, de vous en servir. Si on vous présente des fleurs, et que vous ne puissiez pas honnêtement vous dispenser de les recevoir, absteenez-vous du moins de les sentir. Visitez les hôpitaux, les prisons et les maisons des malades et des pauvres, autant que la charité le demande, nonobstant les mauvaises odeurs que l'on respire dans tous ces endroits.

4^e Mortifier l'ouïe. — Evitez les conversations inutiles, n'écoutez jamais autant que vous

1. I Cor. x, 31.

pourrez des médisances, des mensonges, des murmures et des chansons profanes. Privez-vous d'entendre des nouvelles curieuses touchant les choses qui ne vous regardent pas, ni l'honneur de Dieu, ni le bien de l'Eglise. Ne prenez point plaisir à écouter les bouffonneries, les plaisanteries et les railleries. Evitez les occasions d'entendre des choses qui pourraient plaire à votre oreille; comme de certains airs qui flattent, des vers efféminés, etc. Même quand vous êtes à l'église, et que vous y entendez un chant mélodieux, doux et agréable, ne l'écoutez avec plaisir qu'autant qu'il contribue à vous donner de la dévotion, à vous unir à Dieu et à vous faire penser aux plaisirs charmants que l'on goûte dans le ciel en chantant les louanges du Seigneur.

5° Mortifier la langue. — Aimez à garder le silence, à l'exemple de Jésus-Christ, qui le garda pendant trente ans. Quand vous devez parler, faites-le en peu de mots, et d'un ton modeste. Ne dites jamais aucune parole au désavantage de votre prochain, ni qui soit à votre propre avantage. Evitez non seulement les paroles de médisances, de mensonges, d'équivoques, de murmures, de railleries piquantes et de badineries fades : mais aussi toutes les paroles oiseuses,

dont il faudra rendre compte au jour du Jugement ¹. Si vous êtes grand parleur, vous ne serez jamais intérieur, ni homme d'oraison. Dans vos récréations, parlez autant qu'il est nécessaire pour récréer et relâcher l'esprit sans le dissiper. Mais pendant que vous vous égayez et que vous prenez quelque plaisir innocent, soyez attentif à donner du plaisir aux autres par des manières douces et honnêtes ; ou du moins évitez de leur déplaire par des paroles sèches et piquantes.

Rien n'est capable de vous inspirer de la circonspection dans vos paroles, comme ce qu'en écrivait l'apôtre saint Jacques aux premiers chrétiens : « Si quelqu'un, dit-il, croit être religieux, « en ne réprimant point sa langue, et en laissant « dissiper son cœur de côté et d'autre, il n'a « qu'une religion vaine et inutile. Celui qui ne « commet point de fautes en parlant, est un « homme parfait ; et il peut conduire et tenir en « bride tout le corps. La langue n'est qu'une « petite partie du corps, et cependant elle peut « se vanter de faire de grandes choses : voyez « comment un petit feu est capable d'allumer « une grande forêt : la langue est aussi un feu. « C'est un monde d'iniquité, et quoiqu'elle ne

1. Matth. xii. 36.

« soit qu'un de nos membres, elle infecte tout le
 « corps, elle enflamme tout le cours de notre vie,
 « et elle est elle-même enflammée du feu de
 « l'enfer. La nature de l'homme peut dompter, et
 « a dompté, en effet, toute sorte d'animaux, les
 « bêtes de la terre, les oiseaux, les reptiles et les
 « poissons; mais nul homme ne peut dompter la
 « langue. C'est un mal inquiet et intraitable, et
 « elle est pleine d'un venin mortel. Par elle, nous
 « bénissons Dieu notre Père, et par elle, nous
 « maudissons les hommes qui sont créés à l'image
 « de Dieu ¹. »

Ce sont les paroles de cet apôtre, qui font voir combien vous devez craindre d'offenser Dieu par votre langue; et combien vous devez avoir recours à Dieu, afin qu'il arrête lui-même son inquiétude, et qu'il guérisse sa corruption. Il est plus facile de garder le silence que de ne pas commettre des fautes en parlant.

Enfin, la grande règle de la mortification, c'est de ne rien faire, ni dire, ni penser par le motif du plaisir; mais chercher en tout de plaire à Dieu et d'accomplir sa volonté, à l'exemple de Jésus-Christ, qui n'a pas cherché à se satisfaire lui-même, mais qui a toujours eu en vue la gloire

1. Jac. I, 26, et III, 2-9.

et l'honneur de son Père et le salut des hommes ¹. Soit même que vous mangiez ou que vous buviez, ou quelque autre chose que vous fassiez, ayez toujours en vue la gloire de Dieu. Souvenez-vous de ce que Jésus-Christ dit à tous les chrétiens : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix tous les jours et qu'il me suive ². » Attachez-vous à cette mortification et à ce renoncement : regardant votre propre volonté, votre propre jugement, vos passions, vos sens, et votre corps, comme vos plus cruels ennemis, à qui vous ne devez jamais vous fier ; mais que vous devez faire mourir et crucifier tous les jours de votre vie, puisqu'ils vous font tous les jours la guerre, et qu'ils n'expireront qu'avec vous. Renoncez en premier lieu aux choses superflues ; ensuite renoncez à l'attache que vous pourriez avoir aux choses nécessaires, souffrant en paix leur privation, et ne vous empressant pas trop de vous les procurer. Enfin, non seulement renoncez au plaisir que vous auriez de faire votre volonté, de suivre votre propre jugement, et de contenter vos passions et vos sens ; regardez encore les plaisirs, les

1. Joan. viii, 28.

2. Matth. xvi, 24 ; Luc. ix, 23.

louanges, les richesses et les honneurs comme des croix ; et n'aimez et n'estimez que les travaux, les affronts, les humiliations et la disette, etc.

Au reste, mon très cher frère, lorsque je vous exhorte à une mortification entière et continue, je ne prétends pas vous inspirer une certaine tristesse qui abat l'esprit, ronge le cœur, et dessèche les os, comme parle l'Écriture sainte ¹. Dieu ne veut point être servi avec tristesse et chagrin, non plus que les personnes du monde ; mais avec une sainte joie ². La véritable mortification ne consiste pas à avoir un air triste, un visage chagrin et des manières brusques. Au contraire, en tenant les passions calmes, qui sont la cause de la tristesse, elle produit une grande paix et joie intérieure, qui rejaillit sur l'extérieur et se fait connaître par un visage ouvert et serein : car le cœur joyeux rend le visage gai, dit le Saint-Esprit ³. Saint Bernard disait, que comme il ne faut rien avoir de mou ni de languissant, ni d'affecté dans le ton de la voix et dans la contenance du corps, il ne faut non plus rien avoir de rude, et qui ressente la rusticité.

1. Prov. xv, 13 ; xvii, 22 ; xxv, 20.

2. Ps. xcix, 1 ; II Cor. iv, 7 ; Eccli. xxv, 11.

3. Prov. xv, 13.

Sainte Tèreſe conſeillait ſouvent de conſerver toujours une grande liberté de cœur et d'eſprit, et de parler avec une gaieté qui ſoit modérée et qui rapporte tout   Dieu d'une manière dégagée.

Il eſt vrai qu'il y a une ſainte et louable triſteſſe qui eſt ſelon Dieu ¹ ; elle vient de la vue des péchés qu'on a commis, ou qu'on voit commettre autour de ſoi ; et de la peine qu'on a d'être encore imparfait et de ne pas jouir des biens céleſtes. Mais cette triſteſſe n'a rien de rude, d'amer et d'inquiet. Au contraire, elle eſt accompagnée d'une grande douceur et d'une ſatisfaction intérieure, qui ſe fait connoitre au dehors par des manières humbles, douces, honnêtes, gaies et affables. La triſteſſe qui eſt ſelon Dieu, naît du Saint-Eſprit, dont les fruits ſont la charité, la joie, la paix, la patience, l'humanité, la bonté, la douceur, la mod ſtie, etc. ². Mais la triſteſſe que vous devez chaffer loin de vous, comme dit l'Ecriture ³, vient des paſſions immortifi es et des d ſirs déréglés, qu'on ne peut contenter. Elle rend l'homme ſoup onneux, impa-

1. II Cor. vii, 9.

2. Gal. v, 22.

3. Eccli. xxx, 24.

tient et intraitable, et elle cause beaucoup de tentations et de chutes. C'est pourquoi l'Écriture sainte dit que la tristesse en a fait mourir plusieurs¹. Au milieu de votre mortification, conservez donc une sainte joie ; car elle fait honneur à Dieu, elle édifie le prochain, elle fait estimer la vertu, elle donne des forces et du courage, et elle est une marque qu'on sert Dieu d'affection et de bonne grâce.

A Dieu ne plaise pourtant, mon cher frère, que je prétende pour cela vous inspirer une joie vaine et frivole, qui fait qu'on se répand inconsidérément à s'entretenir inutilement avec toutes sortes de personnes, à éclater de rire, à dire de bons mots, et à faire des railleries et des bouffonneries. Cette joie est opposée à la véritable mortification et modestie ; et elle est une marque d'une grande dissipation d'esprit. Je vous parle d'une joie sage et modeste, qui vient du cœur, et qui rend témoignage au dehors et sur le visage de la paix et de la tranquillité qui règne au dedans. L'expérience fait voir que lorsqu'on mortifie en quelque chose sa propre volonté, ses passions et ses sens, on goûte une grande joie et une grande paix intérieure ; et lorsqu'on veut se

1. Eccli. xxx, 24.

satisfaire soi-même en suivant sa propre volonté, on ressent intérieurement des remords, des chagrins et des amertumes d'esprit qui font impression sur le corps. C'est pourquoi Dieu dit dans les saintes Écritures, que les impies sont comme une mer qui ne saurait se calmer ; mais qu'un esprit tranquille est toujours comme un festin perpétuel, où l'on goûte une grande joie ¹.

Faites donc en sorte que votre modestie soit mêlée d'une sainte gaieté et que votre gaieté soit mêlée d'une sainte modestie : en un mot, ayez toujours une certaine gravité tempérée d'une grande douceur. Saint Romuald, saint Dominique et saint François, tout mortifiés qu'ils étaient, avaient toujours une sainte joie peinte sur leurs visages. La vertu n'est point d'elle-même triste et farouche. Au contraire, elle est si douce, si égale, et si charmante, qu'elle se fait aimer des personnes même qui ne la pratiquent pas.

Mon très cher frère, je vous conjure par Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'embrasser avec un grand courage la véritable mortification. Ne vous découragez point ni par sa durée, puisque

1. Isa. LVII, 20 ; Prov. XV, 15.

peut-être vous mourrez aujourd'hui ; ni par son àpreté, puisque la grâce de Jésus-Christ vous rendra tout facile : car son joug est doux, et son fardeau léger ¹. Animez-vous par l'espérance des récompenses à venir : car les souffrances de cette vie n'ont aucune proportion avec la gloire future, qui se manifestera en vous. Des afflictions courtes et légères produiront en vous une gloire inconcevable et d'une éternelle durée. Envisagez toujours l'auteur et le consommateur de votre foi Jésus-Christ, qui, méprisant l'ignominie, s'est fait un plaisir du supplice de la croix. Remettez-vous sans cesse en l'esprit Celui qui a souffert tant de contradictions de la part des pécheurs, afin que vous ne vous relâchiez point et que vous ne tombiez pas dans l'abattement ².

Si vous êtes fidèle à pratiquer ainsi la mortification entière et continuelle, vous ferez toujours de grands progrès dans votre oraison ; Dieu vous y préservera de toute sorte d'illusion, et vous vous disposerez même à parvenir à une espèce d'oraison continuelle. Je suis...

1. Matth. XI, 30.

2. Rom. VIII, 18 ; II Cor. IV, 17 ; Hebr. XII, 2.

LETTRE XVIII

Ce qu'il faut faire lorsqu'on répand des larmes
dans l'oraison.

Mon très cher frère,

J'avais omis de vous répondre sur un article de votre dernière lettre, où vous me marquez que vous vous trouvez quelquefois tout en larmes, en faisant votre oraison ; et que vous craignez que ce ne soit une illusion du démon. Vous faites bien de craindre et de vous tenir toujours sur vos gardes, pourvu que cette crainte ne soit pas excessive, et qu'elle ne vous jette pas dans le trouble et dans l'abattement.

Les larmes d'elles-mêmes ne sont ni bonnes ni mauvaises ; mais leur bonté dépend du motif qui les fait couler. Elles viennent quelquefois d'un naturel triste et mélancolique, qui trouve du soulagement en les répandant en secret, sans savoir pourquoi il pleure.

Grâce à Dieu, vous n'êtes point de ce tempérament. Mais si dans le cours de votre dévotion

vous étiez quelquefois sujet à certains moments de mélancolie, ne vous occupez point pour lors des sujets tristes qui peuvent l'entretenir ou l'augmenter. Au contraire, durant votre oraison appliquez-vous à ceux qui sont capables de vous inspirer une sainte joie et de la confiance en Dieu ; comme est la considération des plaisirs charmants du paradis et des grandes miséricordes du Seigneur. Il est bon aussi, tandis que dure cette tristesse, de tâcher d'égayer un peu l'esprit, en fréquentant des personnes qui soient en même temps et sages, et d'un naturel agréable, et qui aillent à Dieu avec confiance et avec une sainte liberté ; dont le caractère est de trouver Dieu en tout sans s'embarrasser et de prendre de toutes les créatures occasion de s'élever à lui.

Quelquefois les larmes viennent d'un naturel tendre et affectif, qui est touché facilement de tout ce qui peut exciter la compassion. D'autres fois, c'est un don que Dieu communique à certaines personnes. Le démon peut aussi faire répandre des larmes dans les exercices de dévotion, afin d'inspirer ensuite quelque secrète vanité et complaisance, en persuadant que ces larmes sont une marque d'une grande sainteté.

Mais de quelque côté que viennent les larmes que vous répandez dans vos oraisons, je vous

conseille de ne point quitter pour cela ce saint exercice, mais de vous humilier profondément devant Dieu. Si elles continuent longtemps, tâchez de détourner votre esprit du sujet qui les excite ; et occupez-vous des grandeurs de Dieu ou de toute autre chose qui vous jette plutôt dans l'admiration que dans la compassion. Si après cela, elles continuent encore de couler malgré vous, laissez-les couler sans y faire attention et sans vous en troubler. Prenez garde pourtant que ceux qui sont proches de vous ne s'en aperçoivent ; et retenez les soupirs que vous voudriez quelquefois pousser afin de vous soulager.

Les larmes qui viennent de la nature, si elles durent longtemps, appesantissent l'esprit, épuisent la tête et fatiguent le corps. Celles qui sont causées par le démon laissent une certaine inquiétude intérieure, qui cause du trouble et va quelquefois jusqu'à l'impatience. Mais celles qui viennent de Dieu sont accompagnées d'une grande douceur et laissent une grande paix dans les puissances de l'âme.

Il y a des personnes qui, dès le commencement de leur conversion, fondent en larmes, lorsqu'elles considèrent dans leur oraison l'énormité de leurs péchés, leurs ingratitude envers Dieu, les souffrances de notre Sauveur Jésus-Christ, la

bonté et les miséricordes du Seigneur, et plusieurs autres sujets. Mais elles ne doivent pas beaucoup compter sur leurs larmes, ni faire des efforts pour en répandre, ni les trop désirer. Ce n'est point uniquement des larmes de nos yeux, que dépend la véritable conversion ; elle dépend surtout du changement de notre cœur, qui doit se détacher de la créature pour s'attacher par amour à son Créateur. Les larmes sont souvent un signe équivoque de ce changement. Les plus grands scélérats pleurent quelquefois en réfléchissant sur leurs désordres passés et présents, et sur les châtimens dont ils sont menacés à l'avenir. Mais à peine ont-ils essuyé leurs larmes, qu'ils retombent encore dans leurs péchés d'habitude. Dans ceux même qui sont véritablement convertis, les larmes ne viennent pas toujours de Dieu, mais quelquefois de la nature. Ainsi le plus avantageux est de ne point les rechercher, de ne point s'y arrêter et de juger de la conversion par le changement de vie.

Je me souviens que lorsque vous commençâtes à vous adonner à ce saint exercice de l'oraison mentale, parmi les consolations sensibles que Dieu vous y fit ressentir, il vous donna celle des larmes. C'était apparemment pour s'accommoder à votre faiblesse, et pour vous fortifier, afin de

pouvoir supporter avec patience toutes les peines que vous avez endurées dans la suite. Il y a d'autres personnes à qui Dieu ne donne pas cette sorte de consolation, soit parce qu'il en est le Maître, soit parce qu'elles sont assez fortes sans cela pour ne pas succomber, soit parce que peut-être elles en abuseraient ; soit enfin, parce que les larmes ne sont point nécessaires pour le salut, puisque d'elles-mêmes elles ne sont d'aucun mérite. Je crois que celles que vous répandez encore à présent dans vos oraisons, ne viennent point du démon, mais de Dieu ; à cause du grand calme qu'elles laissent dans votre âme.

Mais quand même le démon y contribuerait quelquefois, il ne pourra pas vous nuire, si vous ne les désirez point ; si vous ne vous les procurez pas par des efforts ; si vous ne vous y arrêtez point lorsqu'elles vous arrivent, mais tâchez doucement de les détourner et de les dissiper ; si vous vous reconnaissez indigne de toutes sortes de consolations ; et abîmé dans votre néant, vous vous en humiliez devant Dieu, et vous en servez pour l'aimer et le servir avec plus de fidélité et de ferveur. Il y a des personnes d'un naturel si tendre et d'un amour pour Dieu si affectif, qu'une seule parole d'édification qu'elles auront entendue est capable de les faire pleurer ; un

simple regard d'un crucifix, une courte lecture et une bonne pensée produisent quelquefois en elles les mêmes effets. Mais soit que vos larmes viennent de l'amour que vous avez pour Dieu, soit que votre naturel y contribue de quelque chose, évitez également d'en avoir de la complaisance et de vous en troubler.

Ceux que Dieu a élevés à l'oraison de suspension des puissances, d'extase et de ravissement se trouvent quelquefois tout baignés de leurs larmes lorsqu'ils reviennent à eux-mêmes, sans savoir comment ces larmes ont coulé et quand elles ont commencé à couler. Ces larmes, au lieu d'appesantir l'esprit, le soulagent; et au lieu d'éteindre l'amour du cœur, l'augmentent quoiqu'elles tempèrent en quelque sorte l'impétuosité et la violence de son ardeur. O mon Dieu ! faites-nous ressentir quelques étincelles des plus pures flammes de votre amour, qui embrase et consume entièrement nos cœurs.

Mon cher frère, attachez-vous au saint exercice de l'amour de Dieu. Souvenez-vous toujours que, eussiez-vous le don des larmes, celui des miracles et des prophéties, si vous n'avez pas la charité, qui fait aimer Dieu pour lui-même, et le prochain pour Dieu, vous n'êtes rien aux yeux de Dieu, qui pèse tout au poids de la charité.

Mais pour connaître si vous avez la charité et sa perfection, considérez la description que saint Paul en a faite en écrivant aux Corinthiens :

« La charité est patiente, elle est douce et
« bienfaisante. La charité n'est point envieuse ; elle
« n'est point téméraire et précipitée. Elle ne s'enfle
« point d'orgueil ; elle n'est point dédaigneuse ;
« elle ne cherche point ses propres intérêts ; elle ne
« se pique et ne s'aigrit de rien ; elle n'a point de
« mauvais soupçon ; elle ne se réjouit point de
« l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité. Elle
« tolère tout, elle croit tout, elle opère tout, elle
« souffre tout ¹. »

Recherchez donc avec ardeur la charité qui ne finira jamais, mais qui unira éternellement les Bienheureux dans le ciel entr'eux et avec Jésus-Christ ; et qui se consummera en Dieu, qui est charité. Je suis...

1. II Cor. XIII, 4 et seq.

LETTRE XIX

Ce qu'il faut faire, quand on n'a que des vues simples de Dieu dans l'oraison, et lorsque Dieu y donne des connaissances sublimes et un ardent amour.

Mon très cher frère,

Il semble que Dieu prenne plaisir à vous faire passer peu à peu par les différents états d'oraison. Qu'il en soit béni à jamais. L'état où vous vous trouvez depuis l'entier rétablissement de votre santé n'est point dangereux, et vous pouvez vous calmer sur cela en toute assurance. Vous faites pourtant bien de consulter lorsqu'il se passe quelque chose de nouveau ; car si vous avez tant de peine d'avancer lors même qu'on vous rassure et qu'on vous fortifie : que serait-ce si vous demeuriez toujours dans l'incertitude et dans la crainte qui resserre le cœur ?

Vous m'écrivez que vous n'avez plus dans vos oraisons les connaissances particulières de Dieu, mais seulement des vues fort simples, obscures

et générales, où vous ne comprenez rien. Vous ajoutez que vous sentez quelquefois un grand calme dans vos passions et une très grande paix intérieure qui subsiste au milieu de certaines ardeurs qui vous dévorent, et de certaines souffrances intérieures, que vous endurez avec joie et que vous ne voudriez pas ne point avoir.

Il faut se contenter, mon cher frère, de la manière de faire oraison qu'il plaît à Dieu de nous donner. Il y a plusieurs demeures dans la maison de notre Père ¹, et il y a plusieurs voies pour y arriver, soyons contents de celle où il veut nous mettre. Toutes les étoiles du firmament n'ont pas une égale clarté ², et toutes les personnes qui s'adonnent à l'oraison n'y ont pas les mêmes connaissances.

Il y a des personnes à qui Dieu communique des connaissances sublimes. Il leur donne l'intelligence de certains passages de l'Écriture sainte pour leur consolation, ou pour l'instruction du prochain. Il leur découvre les avantages qui sont cachés dans la pauvreté, les croix, les afflictions, les calomnies, les maladies, les persécutions, et leur en donne une très grande

1. Joan. xiv, 2.

2. I Cor. xv, 41.

estime. Il leur fait connaître l'excellence infinie de l'unité de son essence et de ses divines perfections, il leur découvre les trésors de sa sagesse et de sa science, qui sont renfermés en Jésus-Christ ¹. Enfin il leur révèle les mystères les plus relevés de notre religion, la Trinité des divines personnes, la génération éternelle du Verbe, la procession du Saint-Esprit, l'Incarnation du Fils de Dieu, sa rédemption, sa gloire. etc. Pendant les heureux moments où se font ces sublimes connaissances, l'âme est unie si fortement à Dieu, que quelquefois elle sort hors d'elle-même, elle perd l'usage de ses sens et enlève en l'air après soi son corps tout froid, insensible et immobile : comme il arrive parfois dans l'extase, le ravissement, le vol ou le transport et élévation d'esprit.

Pour vous, mon cher frère, demeurez en paix dans l'état simple où Dieu vous veut à présent : soit qu'il vous ait communiqué autrefois quelques semblables connaissances, pour vous témoigner sa bonté ou pour fortifier votre faiblesse ; soit que vous n'ayez jamais reçu de ces sortes de lumières extraordinaires, parce que vous en êtes indigne et qu'elles ne sont point nécessaires pour le salut. Peut-être même que vous en abu-

1. Colos. II, 3.

seriez ; car notre misère est si grande. qu'alors même que les dons de Dieu inspirent de profonds sentiments d'humilité. il est toujours à craindre qu'il ne s'y glisse quelque secrète complaisance.

Il y a eu de grands saints et de grands contemplatifs. à qui Dieu n'a jamais accordé ces sortes de faveurs extraordinaires. parce qu'il en est le maître. Les oraisons extraordinaires, qu'on appelle infuses et passives. bien qu'elles soient une source très féconde de toutes sortes de grâces. ne sont pourtant pas toujours accompagnées de ces connaissances sublimes ; et elles ne sont pas même nécessaires à la plus haute perfection du christianisme. Lorsque Dieu les communique, il faut l'en remercier et s'en humilier, de peur d'en abuser. Lorsqu'il les refuse (car elles sont une pluie céleste qui ne tombe pas toujours, *pluviam voluntariam segregabis, Deus. hereditati tuæ*¹). il faut avoir recours à l'oraison ordinaire, et s'humilier. Lorsqu'on entend dire qu'il les communique abondamment à d'autres. il faut l'en louer. le bénir et le remercier.

Quelque simples, obscures et générales que soient les vues que vous avez à présent dans vos oraisons. vous devez demeurer en paix. Il s'en

1. Ps. LXXVII, 10.

trouve de semblables dans tous les états. Les commençants sont quelquefois occupés d'une simple vue de la présence de Dieu ; mais qui est si courte et si délicate, qu'il leur semble qu'ils n'osent ni respirer ni se remuer, de peur qu'elle ne s'échappe. Ceux qui sont plus avancés ont souvent des vues simples et amoureuses de la présence de Dieu ; mais qui sont plus fortes et plus longues : de sorte qu'ils en jouissent quelquefois, tandis même qu'ils sont occupés à d'autres affaires, et pendant leurs récréations. Ceux qui ont fait encore plus de progrès et que Dieu a élevés à la connaissance de son immensité et de son incompréhensibilité, sont pendant longtemps sans avoir d'autres vues, que des vues fort simples, fort obscures et fort générales.

Je ne suis pas surpris que vous ne compreniez rien à ces sortes de vues, parce qu'elles ne représentent rien de distinct et de particulier. Comme Dieu élève pour lors l'âme à une connaissance sublime de lui-même, qui est une lumière inaccessible et un abîme de toutes sortes de perfections infinies, l'éclat de cette lumière ineffable et des divines perfections éblouit l'âme, la remplit de divines ténèbres et ne laisse en elle qu'une idée éminente de Dieu, mais obscure, confuse et générale. Tout ce qu'elle connaît pour

lors, c'est que Dieu surpasse infiniment toutes sortes de connaissances, et qu'il est incompréhensible. Elle ne sent pas non plus les opérations de la volonté, parce qu'elles ont du rapport aux opérations de l'entendement qui n'a pour lors qu'un objet simple, universel et insensible. Sans être encore arrivé à la contemplation de Dieu dans les divines ténèbres, il arrive quelquefois, et même pendant longtemps, qu'on n'a dans l'oraison qu'une vue fort simple, obscure et insensible de Dieu que l'on croit être présent par la foi toute nue ; mais dont on n'a aucune connaissance distincte et particulière.

Lorsque vous vous trouverez dans ces sortes d'états, ne vous troublez pas, mon cher frère ; mais demeurez-y en paix tant qu'il plaira à Dieu de vous y laisser. Ne craignez point l'oisiveté et l'illusion, sous prétexte que vous ne sentez pas les opérations des puissances de votre âme ; car l'âme y opère toujours, elle connaît et elle aime, quoiqu'elle ne connaisse pas en particulier l'objet de sa connaissance et de son amour ; parce que cet objet est plus simple et plus universel qu'à l'ordinaire. Ces rayons de lumières qui percent quelquefois l'obscurité où vous vous trouvez, doivent vous rassurer quoiqu'ils passent comme un éclair, de même les affections qui naissent subitement

dans votre cœur, et qui semblent disparaître aussitôt à cause de leur simplicité.

Ces grandes ardeurs qui vous dévorent quelquefois intérieurement, accompagnées d'un grand calme des passions et d'une paix intérieure très profonde sont aussi une bonne marque, et je crois qu'elles viennent de Dieu.

Les commençants ressentent souvent de grands désirs très ardents que tous les autres soient parfaits, tandis qu'ils demeurent eux-mêmes dans l'imperfection : ils veulent tout réformer, sans se corriger eux-mêmes ; ils découvrent jusqu'aux fétus dans les yeux des autres, et ils ne voient pas en eux les poutres qui les aveuglent ; enfin ils se scandalisent de tout, et ils voudraient comme un disciple imparfait ¹, que le feu du ciel descendit bientôt pour consumer tout ce qu'ils n'ont pas la patience de souffrir. Ce n'est pas là l'Esprit de Dieu. Et une preuve qu'ils sont agités d'un autre esprit, c'est que, durant tous ces transports ils ressentent dans le cœur du trouble, de l'inquiétude et de l'impatience. Et Dieu n'habite que dans un lieu de paix, comme dit la sainte Ecriture, *factus est in pace locus ejus* ².

1. Luc. IX, 54.

2. Ps. LXXV, 3.

Mais ceux qui ont fait du progrès dans l'oraison et se sont déjà perfectionnés ne sont point troublés, quoiqu'ils désirent avec ardeur que tout le monde fût parfait. Ils offrent à Dieu ces pieux désirs, qui quelquefois les dévorent intérieurement ; ils travaillent à les mettre en exécution avec un zèle infatigable, accompagné d'une extrême douceur et d'une grande fermeté ; mais lorsqu'ils ne peuvent pas réussir, ils demeurent toujours en paix, ils prient et ils s'humilient, considérant que par leurs péchés, ils suspendent peut-être la miséricorde du Seigneur sur les autres.

O mon Dieu ! de quelles nobles ardeurs un cœur qui vous aime bien n'est-il pas quelquefois embrasé dans son oraison ! On est transporté d'un désir violent de faire connaître et aimer Dieu à tout le monde ; on souhaite de pouvoir pénétrer jusque dans les pays les plus reculés, et de passer les mers pour aller convertir les infidèles. On voudrait répandre son sang pour procurer la gloire de Dieu ; on embrasse avec plaisir toutes sortes de peines, de travaux, de croix, de souffrances, de mortifications et d'humiliations pour contribuer à la sanctification du prochain ; on est sensiblement touché des nécessités de l'Eglise, de l'Etat, des pécheurs et des âmes

du purgatoire, et on s'offre à Dieu comme une victime d'amour pour souffrir toutes les peines qu'il voudra, afin d'attirer les grâces qui leur sont nécessaires ; on s'abandonne entièrement à Dieu, et on est prêt d'aller dans tous les lieux où il lui plaira de nous mettre, pourvu qu'on puisse l'y voir et l'y aimer ; enfin le cœur est quelquefois dévoré et embrasé de si grands transports d'amour, qu'il n'est occupé qu'à témoigner qu'il aime sans penser à ce qu'il dit : ce que sainte Térèse appelle agréablement une sainte et céleste folie et une heureuse extravagance ¹.

Je vous souhaite, mon très cher frère, ces incendies d'amour et cette divine folie, ils s'accorderont aisément avec les souffrances délicieuses que vous sentez intérieurement. O qu'il est dur, quand on aime Dieu, de ne pas l'aimer davantage ! Jusqu'à ce qu'on le possède entièrement, on languit d'amour ; on souffre des peines inconcevables ; et on veut bien les souffrir ; plus elles sont grandes, plus elles sont délicieuses. O mon Dieu ! transpercez nos cœurs de ces divins traits de votre amour ! Faites, Seigneur, que nous vous aimions parfaitement, puisque vous êtes parfaitement aimable !

1. En sa Vie, chap. xvi.

Ne croyez pas, mon cher frère, que l'état où vous vous trouvez dure toujours, il n'y a que Dieu seul qui n'est pas soumis au changement ; mais pour nous, tandis que nous sommes dans le monde, nous vivons dans une continuelle vicissitude. Les plus parfaits eux-mêmes ressentent quelquefois des distractions, des tentations, des sécheresses, des imperfections, et ils tombent dans quelque légère faute. Je n'en excepte que la très sainte Vierge. Il y a pourtant cette différence entre ceux qui pratiquent l'oraison, que les commençants s'affligent et se troublent à l'excès des distractions, des tentations et des imperfections où ils tombent ; mais ceux qui sont avancés conservent au milieu de tout cela une paix profonde. Ils renouent par une simple vue aux distractions et aux tentations, sans s'arrêter trop à les considérer. Quand ils commettent quelque imperfection, ils en demandent pardon à Dieu, s'en humilient, connaissant par là leur grande faiblesse ; et, animés d'une sainte confiance, ils s'élèvent aussitôt vers Dieu, qui est leur soutien. Ainsi, par leur humilité et par leur patience, ils conservent leur âme dans une espèce de paix inaltérable. *In patientia vestra possidebitis animas vestras* ¹.

Je vous souhaite, mon très cher frère, cette paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est au-dessus de tout sentiment ¹. Je prie le Seigneur d'achever de vous perfectionner et de contracter enfin avec vous une sainte alliance dans l'union suprême. Ce sera pour lors que vous le posséderez par une connaissance parfaite et par un excellent amour, autant qu'il peut se faire dans ce misérable monde. Je vous conseille pour cela de vous tenir toujours en la présence de Dieu autant que vous le pourrez, sans toutefois vous faire de grands efforts ; mais vous regardant simplement en lui, et lui en vous ; et lui offrant par quelque simple élévation de cœur et d'esprit tout ce que vous faites.

Soyez aussi attentif aux divines inspirations, pour les suivre fidèlement lorsque vous les connaîtrez. Ne soyez pourtant pas de ceux qui ne veulent rien faire sans une inspiration particulière, non pas même s'exciter à des actes distincts de vertu, ni demander les vertus et les grâces nécessaires, ni faire des élévations vers Dieu, afin, disent-ils ², d'être plus passifs, et de peur de se reprendre eux-mêmes ; car c'est une fausse passi-

1. Phil. iv, 7.

2. Molinos.

tivité que celle-là. Ces prétendus parfaits risquent de tomber souvent dans l'oisiveté, et quelquefois dans l'illusion, en prenant l'instinct de l'amour-propre ou du démon pour celui de Dieu. Lorsque la volonté de Dieu nous est connue par ses commandements ou par ses divines inspirations, il faut la suivre ; mais lorsque les inspirations particulières manquent, car Dieu ne les accorde pas toujours, il faut se servir de la raison et de la grâce que Dieu nous donne pour agir quand il est besoin, sans attendre de se sentir excité par un mouvement particulier. La véritable passivité consiste à ne mettre point d'obstacle aux mouvements particuliers du Saint-Esprit et à s'y laisser conduire facilement ; mais non pas à devenir comme stupide et semblable à une idole ¹.

Prenez toujours pour guide et pour modèle Notre-Seigneur Jésus-Christ. Sainte Térése se plaint beaucoup et avec grande raison, d'avoir été pendant quelque temps détournée de cette voie ². Et elle croit que si plusieurs, élevés déjà à l'oraison de quiétude, n'avancent point davantage, une des principales raisons est parce qu'ils ont quitté entièrement la considération de l'humanité sacrée de Jésus-Christ.

1. L'auteur combat ici les erreurs des Quiétistes.

2. En sa Vie, ch. XVII.

Il y a deux manières de considérer Jésus-Christ. L'une est représentative, comme lorsqu'on se le représente avec l'imagination sous une certaine forme et avec les circonstances particulières qui ont accompagné chaque mystère de sa vie, de sa mort et de sa gloire. L'autre manière est intellectuelle, comme lorsqu'on considère simplement quelque mystère de Jésus-Christ, sans s'arrêter à ces sortes de circonstances sensibles. Les commençants s'occupent facilement de la considération représentative. Ils doivent pourtant bien prendre garde de ne point faire de grands efforts d'imagination pour se transporter dans l'étable, dans Jérusalem. et sur le calvaire, y considérer en détail ce qui s'y est passé ; mais ils doivent se représenter le mystère sur lequel ils méditent, comme s'il s'accomplissait en leur présence à l'endroit où ils sont, et en tirer de saintes affections. Ceux qui sont plus avancés s'occupent souvent dans la considération intellectuelle ; mais cela n'empêche pas qu'ils ne puissent s'occuper aussi de la considération représentative ; car elle est bonne et propre pour exciter la dévotion.

Enfin attachez-vous à la solitude intérieure, pour laquelle vous sentez de si doux attrait. Conversez le plus souvent que vous pourrez

seul à seul avec Dieu dans vos oraisons et lors de l'oraison. Réunissez toutes les pensées de votre esprit en Dieu seul, ne pensant qu'à lui ou à ce que vous devez faire pour l'amour de lui, et bannissant les pensées inutiles. Attachez toutes les affections de votre cœur à Dieu seul, ne mettant votre joie et vos désirs qu'en ce qui peut contribuer à sa gloire. Tâchez de faire en sorte que votre mémoire ne se ressouvienne que de Dieu seul ou de ce qui peut nous unir à lui, laissant tout le passé et l'avenir entre ses mains. Faites tout pour l'amour de Dieu, et accoutumez-vous en tout ce que vous verrez, entendrez, goûterez, et sentirez, à vous élever à Dieu, qui renferme d'une manière éminente toutes les beautés et toutes les perfections des créatures.

Je vous souhaite la persévérance dans cet état, et je suis de tout mon cœur en Notre-Seigneur Jésus-Christ, mon très cher frère, etc.

LETTRE XX

Comment on doit entendre plusieurs expressions dont se servent quelques mystiques, touchant les états d'oraison et de contemplation, et touchant les différentes impressions surnaturelles qui les accompagnent.

Mon très cher frère,

Vous étiez sans doute de belle humeur, lorsque vous avez écrit votre lettre. Le style enjoué dont vous vous servez, et les expressions de quelques mystiques que vous m'envoyez pour vous les expliquer, me le font comprendre.

Cet air de gaieté sans dissipation me plaît beaucoup ; il est une marque de la liberté d'esprit et de cœur, qui est très propre pour l'oraison. La joie est un des fruits du Saint-Esprit ¹. Saint Paul recommande souvent aux chrétiens de se réjouir continuellement au Seigneur ². Et de grands saints tâchaient d'avoir toujours, au mi-

1. Gal. v, 22.

2. Phil. iv, 4.

lieu des plus rudes peines, un visage serein et content ; pour témoigner par là à Dieu et aux hommes qu'ils étaient contents de l'état où ils se trouvaient, puisque telle était sa volonté et son bon plaisir. L'Écriture sainte nous apprend aussi que Dieu aime particulièrement ceux qui se donnent à lui sans réserve, et avec joie ¹. Ainsi une autre fois, ne vous excusez point, si vos lettres me font connaître votre liberté d'esprit et la joie de votre cœur.

Je vous avoue que je n'ai pu moi-même m'empêcher de rire, en lisant certains termes guindés et alambiqués parmi le grand nombre de ceux que vous m'envoyez. Il y en a plusieurs que j'ai peine à comprendre (suit une énumération). Je doute que ceux qui affectent de s'en servir les comprennent eux-mêmes. Mais pourquoi affecter des manières de parler inintelligibles ? On ne parle que pour se faire entendre. Je vous conseille, mon très cher frère, de ne point vous amuser à lire ces livres mystiques, qui ont un style si obscur et si embarrassé ; et de n'être point du nombre de ceux qui n'estiment que ce qu'ils ne comprennent point.

Quoique vous ne deviez pas approuver les mots

1. II Cor. ix, 7.

emphatiques, les longues métaphores, les figures et les hyperboles continuelles, et les paroles embrouillées de certains mystiques, il ne faut pas non plus condamner tous les termes mystiques que vous n'entendez pas. Il y a un milieu à garder. Tous les arts et toutes les sciences ont des termes qui leur sont propres et qui ne sont bien entendus que par les maîtres de ces arts et de ces sciences. La théologie mystique a aussi ses termes; et ils sont souvent d'autant plus obscurs qu'ils regardent des choses obscures, élevées et difficiles à comprendre : car c'est une science qui traite des communications secrètes, cachées et spirituelles de Dieu avec l'âme.

Afin donc que vous puissiez mieux concevoir les livres qui traitent de la vie mystique, je vais vous expliquer en peu de mots une partie des termes et des manières de parler dont se servent les maîtres de la vie spirituelle, et qui sont fondés sur la sainte Ecriture, ou se trouvent dans les écrits des saints Pères, ou sont communément reçus par les saints mystiques des derniers siècles.

L'oraison et la contemplation acquise, active, ordinaire. — On les appelle ainsi, parce qu'on les acquiert par les actes de sa propre industrie, avec le secours de la grâce, c'est-à-dire par la manière d'agir ordinaire à l'homme, qui est de se ser-

vir de discours et des autres actes de l'entendement et de la volonté. Leurs principes sont la foi et la vertu de religion, ou les autres vertus théologiques et morales infuses.

L'oraison et la contemplation infuse, passive, extraordinaire et surnaturelle. — On les nomme ainsi, parce qu'elles dépendent de l'infusion extraordinaire du Saint-Esprit que Dieu donne à qui il lui plaît; et cette influence du Saint-Esprit n'est pas commune à tous les justes; mais elle est particulière, extraordinaire et surnaturelle, et on ne peut point l'acquérir par ses propres actes. Leurs principes sont les dons du Saint-Esprit, surtout ceux d'intelligence et d'entendement, ou les fruits du Saint-Esprit, ou une lumière passagère, ou une grâce gratuite qui approche du don de prophétie.

L'état passif et la voie extraordinaire. — Ils consistent dans une disposition habituelle à recevoir l'influence du Saint-Esprit, pour faire oraison d'une manière particulière. *Pâtir et être passif*, selon le langage mystique, ne signifie pas souffrir avec douleur; mais recevoir quelque grâce de Dieu, indépendamment des actes qu'on produit par ses propres efforts.

Ainsi, l'état passif ne consiste point dans un acte continu. N'étant point un acte, il n'est d'au-

cun mérite, et il ne rend ni plus saint ni plus vertueux. N'étant d'aucun mérite, il n'est point nécessaire au salut ; et il ne dispense point de la pratique des vertus et de l'exercice de la pénitence. Ce qui renverse quatre maximes de quelques faux mystiques.

Les saints Pères prennent souvent l'état passif pour le temps de la contemplation passive, qui est toujours court.

La contemplation acquise et la contemplation infuse sont un regard simple et amoureux. — La contemplation est un regard ou une vue, parce qu'elle est un acte de l'entendement, qui est comme l'œil de notre âme. Elle est un regard simple, fixe et uniforme, parce qu'elle est sans discours et sans raisonnement. Elle est un regard amoureux, parce que la contemplation chrétienne ne se termine pas à une simple connaissance de la vérité, comme celle des philosophes ; mais elle renferme et elle excite les affections du cœur, surtout l'amour.

La contemplation acquise est une suite de la méditation fréquente. La contemplation infuse vient de Dieu, comme dans un instant ; elle commence et elle finit quand il plaît à Dieu, et non pas quand l'homme veut. Celui qui a été quelquefois élevé à l'état passif ne jouit pas pour

cela toujours de la contemplation passive dans son oraison ; parfois Dieu la refuse, ou parce qu'il en est le maître, ou pour punir quelque faute légère. Alors il ne faut pas demeurer à l'oraison sans rien faire ; mais il faut avoir recours à la méditation, aux affections et autres actes auxquels on s'excite soi-même dans l'oraison ordinaire.

La contemplation par voie d'affirmation et par voie de négation. — La contemplation est par voie d'affirmation, lorsqu'on attribue à Dieu les perfections qui sont dans les créatures et qui sont énoncées dans la sainte Écriture par des termes affirmatifs ; comme en considérant que Dieu est bon, sage, juste, puissant, miséricordieux, etc. Elle se fait par voie de négation, quand on éloigne de Dieu les perfections limitées qui sont dans les créatures, et qu'on le considère sous des idées qui sont énoncées dans les Écritures saintes par des termes négatifs : comme en considérant que Dieu n'est pas une bonté, une sagesse, une justice, etc. comme celle des créatures ; mais qu'il renferme tout cela d'une manière éminente, et qu'il est infini, immense, invisible, immortel, indépendant, incompréhensible, etc.

La contemplation par voie de négation est plus parfaite que celle qui se fait par voie d'af-

firmation, parce que l'idée qu'on s'y forme de Dieu est plus élevée au-dessus des créatures, et que dans ce monde on connaît mieux ce que Dieu n'est pas que ce qu'il est.

Les degrés de contemplation. — Ils signifient, ou l'avancement spirituel qu'on fait dans la pratique de l'oraison, ou les différentes manières de contempler Dieu, soit qu'elles se prennent du côté des objets de la contemplation, ou du côté de la lumière et de l'idée que le contemplatif reçoit de Dieu. On peut réduire toutes ces manières à six. Les trois premières appartiennent plus à la contemplation par voie d'affirmation ; et les trois autres appartiennent davantage à la contemplation par voie de négation : quoique l'une soit souvent renfermée dans l'autre.

1^o Contempler Dieu par la considération des choses corporelles et sensibles. — Comme lorsqu'en considérant la grandeur, l'ordre, la beauté de ce monde visible et des créatures qui le composent ; ou les vérités, les mystères, les maximes qui sont renfermés dans l'Écriture sainte ; ou les perfections, les attributs qui sont en l'Humanité sacrée de Notre-Seigneur Jésus-Christ, on s'élève à considérer la grandeur, la bonté, la sagesse, la providence, la toute-puissance, la justice, la miséricorde, et les autres attributs de Dieu, et on

se porte à l'aimer, le louer, le glorifier, l'honorer, etc.

Quoique l'Humanité sacrée de Jésus-Christ soit parmi les choses corporelles, visibles et matérielles, elle peut néanmoins être le sujet de l'oraison des plus parfaits ; et elle est la voie pour arriver à la plus sublime contemplation, soit qu'on la considère d'une manière représentative ou d'une manière intellectuelle. C'est le sentiment des saints Pères, de saint Bernard, de sainte Térèse et des bons Mystiques ; quoi qu'en disent quelques faux spirituels.

2° Contempler Dieu par la considération des créatures spirituelles et invisibles. — C'est lorsqu'en considérant l'excellence, la beauté et les perfections des âmes raisonnables et des anges, qui sont des substances immatérielles et immortelles, qui ont des puissances spirituelles capables de connaître et d'aimer Dieu, qui sont ornées de tant de grâces et de dons surnaturels, et qui sont destinées à une si grande gloire : on s'élève à considérer la beauté de Dieu, sa libéralité, sa miséricorde, sa grandeur, et on s'excite à le remercier, le louer, le bénir, l'adorer, etc.

3° Contempler Dieu en lui-même et dans ses divines perfections. — Lorsqu'après avoir cherché Dieu dans les créatures corporelles et spiri-

tuelles, on le cherche en lui-même : en considérant l'Unité de son essence. la Trinité des personnes divines, le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; et toutes ses divines perfections, comme son être éternel, indépendant, immense, infini, tout saint, tout bon, tout juste, tout miséricordieux, tout puissant, etc. On est rempli, en même temps, d'admiration, de joie, d'amour, de complaisance en lui, etc., ou d'étonnement, de crainte, de frayeur, de contrition, d'humilité, d'anéantissement, de confiance, etc., ou du désir de le louer, le bénir, l'adorer, etc.

La contemplation acquise arrive jusque-là ; et elle peut être accompagnée de plusieurs impressions surnaturelles qui se rencontrent dans la contemplation passive, avec pourtant quelque différence.

4° La contemplation pure. — Lorsque l'âme, par une grâce particulière de Dieu, s'élevant au-dessus des images et des fantômes que l'imagination s'est formés des choses sensibles, et au-dessus des idées et des espèces que l'entendement s'est formées des choses spirituelles et de Dieu même, elle considère Dieu par des idées spirituelles acquises, qui sont arrangées surnaturellement, ou qui sont infuses de nouveau, et qui représentent Dieu d'une manière excellente :

comme une Majesté infinie, comme la bonté, la justice et la vérité par essence ; comme un Dieu en trois personnes ; comme un Être immense, et infini en toutes ses perfections, etc. Pendant les moments de cette contemplation, qui sont toujours fort courts, aussi bien que dans les autres degrés, l'âme est pénétrée d'amour, de joie, de douceur, d'admiration, etc.

La manière de faire oraison dans ce degré et dans les autres suivants, c'est de se trouver dans une certaine présence de Dieu très simple, et très élevée au-dessus d'une autre présence de Dieu, où les commençants se trouvent quelquefois.

Ceux que Dieu élève à la pure contemplation et aux autres états passifs ne la reçoivent pas toujours dans leurs oraisons. C'est pourquoi ils sont obligés de s'occuper d'autres fois à la méditation qui est propre à l'oraison ordinaire, et surtout à produire de saintes affections et des actes formels et distincts de toutes les vertus.

5° La contemplation de Dieu dans les divines ténèbres. — C'est lorsque l'âme étant élevée par une lumière surnaturelle et par des idées infuses ou rangées surnaturellement, elle considère la Divinité comme environnée d'une lumière immense et inaccessible, qui par son éclat l'éblouit, l'offusque et la couvre de ténèbres lumineuses.

L'âme pour lors ne connaît aucune perfection de Dieu en particulier ; mais elle a une vue générale et éminente de Dieu comme incompréhensible et comme un abîme infini de toutes sortes de perfections infinies ; et toute sa connaissance est, que Dieu surpasse infiniment toutes sortes de connaissances. Cette vue éminente remplit le cœur de joie, de douceur, d'amour, d'admiration, de louanges, etc. ; et inspire une grande force et une grande élévation d'âme pour pratiquer les vertus dans leurs degrés héroïques et entreprendre les choses les plus difficiles pour la gloire de Dieu et le salut du prochain.

Cette contemplation de Dieu dans les divines ténèbres, qui est fort courte, est très différente de certaines ténèbres d'esprit qu'on ressent souvent dans l'oraison par sa négligence, ou par un châtement de Dieu ; ou par une permission divine, afin que l'âme s'humilie davantage et connaisse mieux sa misère. Elle est aussi très différente d'une certaine présence de Dieu générale et obscure, que les commençants peuvent goûter dans leurs oraisons.

6° La contemplation suprême, ou de Dieu dans l'union suprême. — Elle arrive lorsque Dieu, par une lumière surnaturelle qui est au-dessus de la foi et au-dessous de la lumière de gloire, éclai-

rant l'esprit et l'élevant par une espèce infuse qui le représente excellemment, et par une très ardente charité qu'il répand dans la volonté, se fait connaître à l'âme d'une manière très excellente, très douce et très expérimentale et lui découvre quelque mystère de la foi ; et l'âme, de son côté, goûte Dieu, elle en jouit, elle le possède d'une manière très ineffable. Cette contemplation, qui ne dure que pendant des moments très courts, est accordée à très peu de personnes : parce qu'il y en a très peu qui veulent assez se mortifier pour acquérir cette pureté de cœur et d'esprit presque angélique, que Dieu demande pour cela.

Dans ces trois derniers degrés de contemplation infuse, pendant que durent les moments de la contemplation ou du regard simple et amoureux, l'âme ne produit point des actes discursifs, empressés, et tous les autres qui sont propres à la manière ordinaire d'agir ; mais elle doit en produire avant et après. Cette contemplation exclut aussi tous les actes par lesquels on pense quelles sont ses pensées, on considère ses considérations, on voit ses vues, on discerne son discernement, on examine si sa tranquillité est tranquille et si sa quiétude est quiète, comme parle saint François de Sales, et tous les autres semblables, qui sont de véritables distractions, et des retours de l'a-

amour-propre sur soi-même. Mais elle n'exclut pas tous les autres actes explicites et distincts, si les puissances sont libres. L'esprit connaît, croit, admire, etc. ; et le cœur est rempli de plusieurs affections d'amour, d'espérance, d'humilité, etc., que le Saint-Esprit fait naître pour lors, mais d'une manière si intime, si simple et si délicate, que souvent on a beaucoup de peine à les apercevoir et à les distinguer.

Lorsque la contemplation arrive jusqu'à la suspension, ou ligature des puissances qui sont entièrement absorbées, elle n'exclut pas seulement les actes discursifs, empessés et de propre industrie ; mais aussi les actes réfléchis et aperçus. Elle renferme pourtant toujours quelques actes de l'entendement et de la volonté, l'esprit connaît, et la volonté aime, quoique l'âme ne connaisse pas bien elle-même comment cela se fait et ne se ressouvienne presque point de ce qui se passe en elle ; parce que, pendant ces courts moments, Dieu opère dans l'âme par des espèces infuses qui ne passent point par les sens et qui ne laissent aucune trace dans le cerveau.

Les épreuves spirituelles. — Ce sont des peines intérieures, dont Dieu, comme un Époux jaloux, se sert pour purifier les âmes justes des moindres imperfections ; pour éprouver leur fidé-

lité et pour les disposer à une grande union avec lui et aux plus hautes contemplations.

Il y a les *premières épreuves*, qu'on appelle *nuit obscure des sens*. Elles consistent dans une privation des grâces sensibles : l'esprit est dans les ténèbres et dans l'obscurité ; et le cœur est dans les sécheresses, les aridités, les dégoûts et les ennuis même des choses spirituelles. Il arrive aussi qu'on souffre du côté du démon par de rudes tentations ; et du côté des hommes, qui attaquent l'honneur, les biens, la vertu et la réputation ; et du côté de la nature qui endure les maladies.

Et il y a les *dernières épreuves*, qui se nomment la *nuit obscure de l'esprit*. L'entendement y est rempli de très épais ténèbres qui l'empêchent de s'élever aux choses divines ; ou s'il a quelques lumières, c'est pour lui faire connaître la grandeur de ses misères d'un côté, et de l'autre la grandeur de la Majesté de Dieu ; ce qui l'accable davantage. La volonté est aussi remplie de sécheresses assommantes ; et on est tenté de pensées contre la foi, de désespoir, de blasphème, d'infidélité, de réprobation, d'abandon de Dieu, de renoncement à toutes les pratiques de piété, de crainte et de scrupules de consentir à toutes ces pensées, et de murmure contre Dieu.

Une marque pour connaître qu'on est dans l'état des épreuves ou de la purgation des sens et de l'esprit, c'est lorsqu'une âme juste qui sent tant de dégoûts pour les choses du ciel, en sent aussi pour toutes les choses de la terre ; qu'elle ne peut plus méditer et discourir comme elle faisait auparavant dans ses oraisons ; qu'elle aime le silence, la retraite et l'éloignement du monde ; qu'elle s'attache à faire dans chaque chose ce qui est le plus parfait et le plus agréable à Dieu.

Je crois vous avoir écrit autrefois comment une âme doit se soutenir au milieu de tant de peines ¹. Elle doit prendre garde surtout de ne point abandonner ses exercices de piété et de ne point consentir aux tentations, ni à la damnation éternelle, que quelques faux mystiques appellent le sacrifice absolu. O mon Dieu ! une âme qui n'est faite que pour vous voir et vous aimer, peut-elle consentir à être privée de vous voir et de vous aimer éternellement !

Les *épreuves* sont fort différentes de cette vicissitude continuelle de ténèbres et de lumières, de dévotion sensible et d'aridités, d'onction et de sécheresses, de sensibilité et d'insensibilité, de ferveur et de froideur, de consolation et de désol-

1. Lettre X.

lation, qu'éprouvent souvent les âmes justes dans leurs oraisons et dans leurs autres exercices de piété. Ces *épreuves* ne sont pas égales dans toutes les âmes contemplatives ; mais dans les unes elles durent plus, et dans les autres moins. Dieu console de temps en temps ces âmes ainsi affligées, par quelque rayon de lumière, et par quelque grâce particulière.

L'oraison d'union. — Elle consiste dans une douce, simple et amoureuse attention à la présence de Dieu ou aux choses divines. Dieu est uni à toutes les créatures par son immensité, comme la cause de leur être ; il est uni à toutes les âmes justes par la grâce comme leur sanctificateur ; mais pendant l'oraison il s'unit par amour et par connaissance aux contemplatifs, comme l'objet des puissances de leur âme.

Il y a une *oraison d'union active* de l'âme avec Dieu, qu'on peut acquérir par son industrie, avec le secours de la grâce ordinaire. Et il y a une *oraison d'union passive*, que Dieu donne quand il lui plaît. L'union avec Dieu est quelquefois plus grande, et d'autres fois moindre, à proportion que les puissances de l'âme sont plus ou moins unies à Dieu dans l'oraison.

L'union affective de l'âme avec Dieu. — L'union affective est, lorsque l'âme est unie à Dieu par

une connaissance très claire et par un amour très ardent : amour qui la fait languir pour le posséder entièrement, qui lui fait désirer avec empressement son intime présence et le baiser sacré ; et qui lui fait embrasser toutes sortes de travaux pour pouvoir jouir de lui et se reposer entre ses bras. *L'embrassement spirituel* signifie une douceur charmante que Dieu répand dans une âme lorsqu'il l'attire à lui, et qu'il l'unit à soi, et qu'il se communique à elle.

L'union effective, réelle et suprême est lorsque l'âme qui est unie à Dieu, en jouit et le possède par une très excellente connaissance et par un très parfait amour. Quelque sublime pourtant que soit cette connaissance, elle n'est pas intuitive comme la vision béatifique ; mais elle est abstractive, quoiqu'elle ne soit pas si obscure que celle qu'on a par la foi. Cette union effective se nomme aussi *vision mystique, théologie mystique, jouissance du verbe*, etc.

Les différents degrés ou états de l'oraison d'union. — Les effets de l'oraison d'union sont certaines impressions surnaturelles que l'âme reçoit durant l'oraison ordinaire et extraordinaire, et qui accompagnent ou suivent cette oraison. Ce qui fait que quelques mystiques distinguent plusieurs degrés ou états de l'oraison d'union :

quoique dans le fond ce ne soient que différents noms signifiant une même chose qui a plusieurs effets ; comme :

1^o L'oraison de quiétude et de repos. — Elle consiste dans une très pure, très douce, très délicate et très amoureuse attention de l'âme à Dieu ; pendant laquelle l'esprit est rempli de lumière, et le cœur jouit d'un calme, d'une joie et d'une tranquillité extraordinaire.

2^o L'oraison de recueillement ou d'introversion. — Elle a lieu lorsque l'âme se retirant du dehors où elle était dissipée, rentre au dedans de soi pour s'y occuper avec une douce attention de la présence de Dieu. Ce recueillement se fait quelquefois par une grâce extraordinaire, et d'autres fois par une motion particulière du Saint-Esprit, qui attire tout d'un coup les puissances de l'âme au dedans de soi pour se les unir ; pour lors on l'appelle recueillement surnaturel.

3^o L'oraison de pure foi et de simple présence de Dieu. — On nomme ainsi l'oraison qui se fait sans avoir aucune connaissance claire et distincte et sans aucune considération particulière ; mais par une seule vue simple, obscure, confuse et générale de la présence de Dieu. L'âme en cet état se trouve dans un grand vide de toutes choses, et elle ne sent point ses opérations. De là lui

vient la crainte de ne rien faire, de perdre le temps, et d'être dans l'oisiveté et dans l'illusion. Il lui reste pourtant une vue obscure que Dieu est présent, et qu'elle ne veut que ce qu'il veut ; et cela suffit et la tient contente, quoiqu'elle n'ait aucun appui sensible.

4° L'oraison de silence spirituel ou mystique. — C'est lorsque l'âme étant élevée au-dessus de toutes les créatures, et unie à Dieu, se tient dans une grande paix et tranquillité ; et comme dans un profond et admirable silence, pour écouter attentivement la vérité divine qui lui parle.

5° L'oraison du sommeil des puissances, ou du sommeil spirituel. — Elle arrive, lorsque la quiétude et le repos de l'âme augmentant, les puissances de l'âme sont comme dans un doux et agréable assoupissement ; durant lequel l'âme s'oubliant de toutes choses et de soi-même se repose tranquillement en Dieu, et opère d'une manière si simple et si tranquille, qu'elle ne s'en aperçoit pas.

6° L'oraison de suspension ou de ligature des puissances. — Elle arrive, lorsque l'âme étant éclairée par une lumière extraordinaire, qui lui découvre un objet très excellent, ou étant attirée par un grand excès d'amour et de dévotion, s'applique si fortement à Dieu et aux choses cé-

lestes, qu'elle sort hors de ses sens, et se perd elle-même, ne sachant où elle est, ni ce qu'elle fait. Elle aime pourtant et elle connaît, quoiqu'il soit très difficile de dire quel est l'objet de son amour et de sa connaissance. L'oraison de suspension est accompagnée d'admiration ; c'est un étonnement de l'âme, qui vient de l'excellence, de la grandeur ou de la nouveauté de l'objet qu'elle découvre, et dont elle ne connaît pas la cause.

7° L'oraison d'extase, de ravissement et de vol de l'esprit. — Elle se fait lorsque l'âme s'applique avec tant de force à considérer les charmes et la beauté d'un objet, qu'elle sort hors d'elle-même ; sa vertu s'épuise, et les sens extérieurs demeurent suspendus, n'agissant plus, et ne pouvant pas même agir ni être excités par leurs objets.

Il y a pourtant cette différence entre ces trois noms : que l'extase se fait peu à peu ; le ravissement avec violence et impétuosité, qui ravit et enlève l'âme ; et le vol avec une si grande vitesse et facilité, qu'il semble que l'âme est prête de se séparer de son corps et de s'envoler.

L'extase et le ravissement durent peu de temps, si on les considère par rapport à l'acte de la contemplation sublime et de la suspension de toutes les puissances qui les accompagnent. Ces opéra-

tions de l'âme sont alors trop élevées pour durer longtemps, et elles épuisent bientôt la nature. Sainte Térése avoue dans sa Vie ¹ que cette suspension ne lui a jamais duré une demi-heure. Toutefois l'extase et le ravissement peuvent durer plusieurs heures, quant à l'union de la volonté, et quant à d'autres effets ; surtout quant à une certaine inaction et assoupissement, qui ne vient pas tant de la force de la motion divine, que de la faiblesse de la complexion : celle-ci s'étant épuisée par les grands efforts de l'esprit, tombe dans une si profonde défaillance, qu'elle suspend l'usage des sens pendant longtemps.

8^e L'oraison de transformation ou de déification. — C'est lorsque l'âme est unie si parfaitement à Dieu, et ses puissances opèrent si excellentement, qu'elle semble moralement divinisée et transformée en Dieu : non pas par un changement de substance qui est impossible ; mais par une très sublime connaissance, et un très excellent amour. C'est ainsi qu'on dit communément que la personne qui aime est changée en celle qui est aimée, et que celui qui connaît devient la chose connue.

L'onction spirituelle. — C'est une grâce sen-

sible qui remplit de délices toutes les puissances de l'âme et du corps. Dieu l'accorde souvent aux commençants pour les encourager à la mortification, aux souffrances, à la pratique des vertus, et au mépris des choses du monde. Cette onction a plusieurs espèces.

1° La jubilation spirituelle. — C'est une très grande joie et une très grande douceur spirituelle et intérieure, que l'âme ne peut ni cacher ni exprimer.

2° L'ivresse spirituelle. — Elle consiste dans une joie et une douceur si sensible, qu'elle se fait connaître au dehors par des gestes, des cris et des paroles, l'âme ne sachant dans ce transport d'amour, ni que dire, ni que demander à Dieu, ni que faire, ni que vouloir.

3° L'écoulement spirituel et la liquéfaction de l'âme. — C'est lorsque l'amour est si ardent, qu'il cause une grande tendresse à l'âme, qui semble s'épancher, s'écouler, et se perdre en Dieu pour s'y unir parfaitement.

Blessure ou plaie d'amour. — C'est une peine très délicate que l'âme ressent de n'être point encore entièrement unie à Dieu.

Réveil de l'âme et éclair spirituel. — C'est une lumière passagère ou illustration divine, qui réveille l'âme tout d'un coup, la fait rentrer en

soi-même, la met en la présence de Dieu ; lui fait connaître quelque vérité divine, et excite quelque sainte affection, ou pendant l'oraison, ou hors de l'oraison, ou en faisant la lecture, ou en regardant quelqu'image ou quelque autre chose, et souvent même dans le temps qu'on y pense le moins. Mais quoique cette lumière laisse plusieurs effets dans l'âme, elle disparaît pourtant tout aussitôt comme un éclair.

Vision et révélation. — La vision est lorsque Dieu fait voir ou connaître clairement quelque chose. La révélation est lorsque Dieu fait comprendre ce que signifie la chose qu'on voit clairement. Il y a des *visions intellectuelles* ; c'est lorsque Dieu par une lumière surnaturelle, et par des espèces infuses, ou par des espèces acquises, mais arrangées surnaturellement, fait connaître à l'esprit clairement quelque chose ou divine ou spirituelle ou corporelle. Il y a aussi des *visions imaginatives* ou *représentatives* ; elles sont formées dans l'imagination, par le moyen des espèces acquises et arrangées surnaturellement, ou infuses de nouveau. Et enfin il y a des *visions corporelles* ; comme lorsque Dieu permet que les yeux du corps voient quelquefois des anges, des saints, Jésus-Christ, etc. ; soit que cela se fasse par le moyen d'un air condensé, ou par le moyen

de quelque espèce produite seulement dans les yeux.

L'apparition est, lorsqu'on ne connaît pas distinctement et clairement la chose ou la personne qui apparaît.

Locution et voix intérieures et extérieures. — C'est lorsque Dieu manifeste quelque secret à l'âme, et lui fait entendre quelques paroles, et quelques sons mélodieux. Il y a des *locutions* et des *voix intellectuelles*, qui se font dans l'esprit et dans l'intérieur de l'âme ; il y en a d'*imaginatives*, qui se font dans l'imagination ; et il y en a de *corporelles*, qui frappent les oreilles extérieures du corps.

Lorsque Moïse étant sur la montagne de Sina¹ connut clairement et distinctement le plan du Tabernacle que Dieu lui présentait, ce fut une *vision* ; et lorsqu'il connut que ce Tabernacle signifiait l'Humanité sacrée de Jésus-Christ, ce fut une *révélation* ; mais lorsqu'une *voix* qui lui dit : « Regarde et exécute fidèlement le plan qui t'a été montré », ce fut une *locution*. Il y a dans la sainte Ecriture et dans l'Histoire ecclésiastique, un très grand nombre de semblables exemples.

1. Exod. xxv et seq.

Odeur spirituelle. — C'est lorsque Dieu fait sentir une douceur et une suavité ineffable ; soit que cette suavité soit infuse dans l'intérieur de l'âme, ou dans l'imagination, ou dans l'odorat du corps qui est pénétré de parfums et d'odeurs très agréables.

Goût spirituel. — Il consiste dans une très douce expérience que l'âme fait de la bonté divine ; le corps goûte aussi quelquefois des saveurs très douces.

Mon très cher frère, voilà ce que j'ai cru devoir vous expliquer, pour satisfaire un désir que vous me témoignez avoir, de comprendre les expressions dont les bons Mystiques se servent communément en parlant de l'oraison, de la contemplation, et des impressions surnaturelles qui les accompagnent ; et pour vous prémunir contre quelques fausses maximes que vous pourriez trouver dans les livres des faux spirituels que je ne vous conseille point de lire.

En commençant ma lettre, je croyais ne vous expliquer que fort peu de ces termes, mais à présent je vois que j'ai de la peine à finir, après avoir déjà rempli deux grandes feuilles. Je ne puis cependant pas me résoudre d'achever cette lettre, sans vous donner quelques petits avis touchant

toutes ces impressions surnaturelles et divines que l'âme reçoit dans l'oraison.

1° Toutes les impressions extraordinaires qu'expérimentent les âmes dans l'oraison, ne sont point surnaturelles. Elles peuvent venir de l'illusion du démon, d'une révolution d'humeurs, de certaines vapeurs, d'un effort d'imagination, d'une pensée trop vive, d'un cœur altéré, d'un cerveau blessé, d'un esprit orgueilleux, d'un naturel mélancolique, et d'une défaillance de nature. Saint Augustin soutient que même le ravissement peut être un effet d'une cause purement naturelle ¹.

2° Les impressions surnaturelles, comme les visions, les extases, etc. (que quelques directeurs estiment trop), lors même qu'elles viennent de Dieu, ne sont pas toujours une marque d'une grande sainteté. Dieu en communique souvent aux commençants, qui ont encore beaucoup d'imperfections ; et elles sont plutôt une marque de leur grande faiblesse, qui a besoin d'être fortifiée, que de leur vertu, qui est fort imparfaite. Au contraire, Dieu refuse très souvent ces sortes de grâces extraordinaires, parce qu'il est le maître de ses dons. Ce n'est point à toutes ces impressions surnaturelles que Dieu a promis son Paradis.

1. Lib. XII in Genes.

3^o On ne doit pas croire que son oraison et sa contemplation auront été parfaites, lorsqu'on aura éprouvé, ou qu'on se sera imaginé avoir éprouvé toutes les impressions surnaturelles que je viens d'expliquer. Car les commençants ressentent souvent quelque chose de semblable, et qui a du rapport à ce que ressentent les plus parfaits : comme une oraison de quiétude, de simple présence, de silence, de suspension, etc. Mais il y a presque autant de différence entre ce que goûtent les commençants et les parfaits, qu'il y en a entre un homme vivant et son portrait. Les uns et les autres doivent pourtant se tenir dans une grande humilité et une grande défiance d'eux-mêmes ; de peur d'abuser de ces grâces, en s'y complaisant, en les désirant et en les recherchant avec trop d'empressement.

L'on connaît la véritable oraison soit ordinaire, soit extraordinaire, lorsqu'on en sort avec le désir d'être plus humble, plus doux et plus parfait ; de se mortifier dans ses passions, de se corriger de ses imperfections, de faire pénitence, d'imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ, de garder le silence, de pratiquer les vertus, d'exercer les œuvres de miséricorde, de chercher en tout à aimer Dieu et à lui plaire, etc. Mais si on sort de l'oraison sans avoir ce désir ; qu'on soit tou-

jours si peu disposé à la pénitence, au mépris de soi-même, à la fuite du monde, à la solitude, à la pratique de la vertu et à l'imitation de Jésus-Christ, surtout de ses humiliations et de ses souffrances ; et qu'on se sente aussi attaché à ses imperfections et à mille petites bagatelles, et aussi inquiet, impatient et chagrin à soi-même et aux autres, etc. : c'est une marque qu'on n'a pas une véritable oraison passive.

Plusieurs personnes, qui sont semblables à des statues inanimées et n'osent pas s'exciter à de saintes aspirations, se trompent donc lorsqu'elles croient avoir demeuré en oraison passive plusieurs heures, et se trouvent à la fin aussi lâches, aussi froides et aussi imparfaites qu'auparavant. Elles auraient bien mieux fait de s'exciter à de saints désirs et à de saintes affections. Elles ont passé ordinairement tout ce temps dans une véritable oisiveté, et au lieu de se tenir en la présence de Dieu, elle s'occupent seulement de ce que leur représente leur imagination ¹. Car durant l'oraison passive le Saint-Esprit n'éclaire pas seulement l'entendement ; mais il embrase aussi le cœur de l'amour de Dieu, et il imprime

1. L'auteur, en tout ceci, vise directement l'erreur du quietisme, condamnée quelques années auparavant.

toujours de grands sentiments pour la perfection. Je ne parle pas ici du temps des sécheresses et des épreuves, où tout se passe autrement.

5° La perfection chrétienne ne consiste pas dans les grâces extraordinaires ; mais dans la charité parfaite qui en est le lien, comme dit saint Paul ¹.

Il n'est point possible dans ce monde d'arriver au comble de la perfection évangélique, quoi qu'en disent quelques faux spirituels et prétendus parfaits ; parce que la charité, quelque parfaite qu'elle soit sur cette terre, peut toujours augmenter jusqu'à temps qu'elle soit consommée par la gloire dans le Paradis.

La charité qu'on appelle parfaite dans ce monde, par rapport à celle qui est moins parfaite, a trois effets : 1° Elle fait éviter tous les péchés, jusqu'aux véniels les plus légers de leur espèce, comme les paroles oiseuses et les pensées inutiles, autant que la fragilité humaine peut le permettre. 2° Elle fait pratiquer toutes les vertus jusque dans leurs degrés les plus héroïques. 3° Elle unit l'âme à Dieu, la tenant toujours attentive à penser à lui, à l'aimer, à lui plaire, et à

1. Col. iii, 14.

faire tout ce qu'elle connaît lui être le plus agréable.

Adieu, mon très cher frère, je vous souhaite cette parfaite charité, et l'oraison continuelle, qui ne consiste pas dans un certain acte chimérique que les faux mystiques (les Quiétistes) appellent *continu, unique, universel, confus et éminent*, renfermant tous les autres actes de la vie ; mais dans une prière actuelle, très fréquente et très fervente ; et dans un saint désir, ou une sainte disposition virtuelle, de se tenir toujours en la présence de Dieu, et de faire tout pour lui plaire, pour l'aimer, et pour le prier. Je suis avec beaucoup de respect, etc.

TABLE ANALYTIQUE ¹

A

Ame. — Son mouvement vers Dieu est naturel, 53, 113.

Amour. — C'est le principe de la contemplation, 36. — Amour sans connaissance, faux et impossible, 56. — L'amour de Dieu apprend mieux les choses divines que la seule connaissance, 130, 187. — On doit à l'amour de Dieu les plus grandes lumières, 179, etc. — Son excellence par-dessus la science et la connaissance, 186, etc. — Il augmente la certitude de la connaissance, 189. — Il en est la fin, et il y a la meilleure part, 241.

L'amour béatifique suppose la lumière de gloire et la vue de Dieu, 58. — L'amour des saints sur la terre est le même que dans le ciel, 170. — Amour désintéressé de la béatitude, 139.

Ange. — Il connaît les objets d'un seul regard, 6. — Il peut agir sur l'entendement, 38.

B

Béatitude. — Elle n'est parfaite que par l'opération de l'entendement et de la volonté, 43. — La béatitude de cette vie est sujette aux vicissitudes, 64. — L'homme ne repose point dans la béatitude comme dans sa fin, 135. — Le bonheur de l'homme en cette vie consiste dans l'amour de Dieu, 164.

¹ Le point accompagnant certains chiffres annonce leur référence au tome second de Massoulié.

C

Charité. — C'est en elle que consiste la perfection chrétienne, 163. — C'est une vertu unissante ; elle seule nous unit à Dieu, 164. — Son excellence par-dessus la connaissance, 165 ; par-dessus la foi, 166 ; par-dessus toutes les vertus, les dons, et les autres exercices : elle en est la fin, 173. — Elle est douce et facile à tous les hommes, 173. — Elle appartient à la contemplation ; elle l'excite ; elle en est la fin, 176. — Elle est le principe de nos mérites, 274.

Connaissance. — Deux manières dont elle est aimable, d'après saint Thomas, 36. — La connaissance sans amour n'est point une véritable contemplation, 37, 164 ; elle est inutile et même nuisible ; elle provient de la curiosité, 167, 217 ; elle se trouve dans les démons, 38. — Elle est le principe de l'amour, 182, 238 ; elle n'en est pas la mesure, 184 ; elle en est souvent la récompense, 183, 187. — Sa faiblesse à soutenir la volonté, 228, 235. — Elle est le commencement de la justification, 239. — Nulle connaissance ici-bas sans idées, 45. — Comment elle conduit à l'amour, 3.

Considération. — Acte de la vie contemplative, 7. — Nécessaire à l'oraison, 240. — Elle est suivie de l'affection, 241. — Considération des mystères de Jésus-Christ, elle est aussi pour les parfaits, 92, 95. — Sentiment de saint Bernard sur ce sujet, 93, 101 ; de saint Augustin, 91 ; d'Albert le Grand, 100.

Contemplation. — Elle n'est qu'un seul acte produit par plusieurs actes, 13. — Actes divers de la vie contemplative, 8, 24, 358. — Elle n'est point une simple spéculation, 33 ; c'est une conversation familière avec Dieu, 38. — Dans la contemplation les puissances supérieures de l'âme ont leurs opérations, impossibilité de l'état contraire, 40. — Elle est une opération, et la plus parfaite des connaissances, 41 ; le commencement de la béatitude, 43. — Elle consiste à goûter le bien, et à l'aimer, 178. — Ses qualités, 122.

La contemplation de Dieu en lui-même est le sommet de

l'oraison ordinaire, 71. — En quoi elle diffère de la simple spéculation, 36.

Contemplation fautive, prise pour la véritable, 34. — Elle n'est qu'une pure spéculation de philosophe, incapable d'échauffer le cœur, 34; elle augmente l'orgueil; c'est une pure illusion, 34. — Contraire au christianisme et à la doctrine des Pères et des Saints, 119.

La contemplation sublime d'Adam était un véritable ravissement, 50. — Adam innocent, semblable à l'ange par la contemplation, 51. — Les âmes ici-bas ne peuvent se soutenir dans un degré sublime de contemplation, 23. Cerele heureux de la connaissance et de l'amour dans la contemplation, 37, 177.

Corruption de l'homme; elle consiste à ne point s'élever vers Dieu, 222. — Corruption de la volonté par le péché d'Adam, 223.

D

Dieu. — Il produit les idées dans l'entendement des prophètes, 50. — On le trouve partout, 52. — Il ne touche point le cœur sans éclairer l'esprit, 59. — Il est un bien universel: conséquence de ce principe, 142. — Inclination violente pour lui, 113. — Nous ne pouvons le connaître en lui-même, 164. — Trois manières de le connaître, 128. — Quatrième manière enseignée par saint Denys, 128. — Nous pouvons l'aimer en lui-même, 165. — On peut plus l'aimer que le connaître, 183. — Il se fait connaître en une infinité de manières, 4. — Il n'y a que lui qui puisse agir sur la volonté, 39. — L'importuner, c'est de ne le point prier, 58. — Moyen de le posséder facilement en ce monde, 77.

Dispositions différentes des âmes vertueuses. Règles pour les conduire, 23., 45.

E

Effusion, ou descente invisible du Saint-Esprit dans nos cœurs dans l'oraison affective, 242. — Marque de cette effusion, 244.

Entendement. — Il ne peut être privé de ses idées, 45 ; ni de ses opérations, il agit en contemplant, 42. — Le secours qui en vient est un remède imparfait sans la volonté, 234.

Espèces. — Deux manières de les recevoir, par les sens, ou par infusion, 50.

F

Fin. — La fin de l'ange et de l'homme est la possession de Dieu, 136.

Foi. — Elle dirige la volonté dans la contemplation aussi bien que la charité, 125. — Elle suffit pour converser avec Dieu, 167, 216, 7. — Son excellence, *ibid.*

G

Gloire de Dieu. — Il la possède en lui-même, 135. — Elle consiste aussi à se faire connaître à tous, 136. — En quoi il la faut chercher, 146. — Dieu tire sa gloire des tourments des damnés, *ibid.*

Grâce de Dieu. — On peut acquérir par son secours l'oraison de repos ordinaire, 113. — Elle agit différemment selon les différents sujets, 191. — Principe qui établit sa nécessité, 223. — La force de la grâce, 223.

H

Homme. — L'homme dans l'état d'innocence connaissait les choses divines ou par les images sensibles ou par inspirations, 49, 50. — Il connaissait Dieu sans milieu, 65. — La contemplation lui était facile, 115. — Il parvient naturellement à connaître Dieu par les choses sensibles, 67. — Il dépend des corps célestes, des anges et de Dieu, 38. — Sa corruption par le péché ; le désordre de son imagination en est la marque, 116. — Son entendement moins corrompu que la

volonté, 223. — Il est fortifié par la grâce et la charité dans l'oraison affective, 224, etc. Il doit toujours craindre et combattre, 227. — Il n'est jamais dans le même état, 62, 96. — Trois tentations qui l'attaquent, 224.

Il est créé pour Dieu, 140. — Son inclination violente pour sa dernière fin, 113, 141. — Ce n'est pas une inclination d'intérêt; son amour pour le bien universel est naturel, 142. — Il est un mendiant devant Dieu, 56.

Humanité sainte de Jésus-Christ. En la considérant on soutient l'ardeur de l'oraison, 71. — Elle ne doit jamais être oubliée, 87. — Dieu nous commande de la considérer, *ibid.*

Humilité (L') profonde est la disposition nécessaire pour la contemplation, 19, 32.

I

*Idées, ou images, nécessaires dans la contemplation, 46. — Les Prophètes ne voient rien sans idées ou images, 48. — Nulle connaissance sans elles, 46. — Leur multitude est nuisible à l'oraison, 52. — Dieu s'est souvent fait connaître par les images, 222. — L'âme les peut contempler sans raisonner, *ibid.**

Jésus-Christ. — Pernicieuse erreur que Jésus-Christ soit un obstacle à aller à Dieu, 85. — Considération de ses mystères surtout de sa Passion, 87. — Dévotion de saint Bernard à Jésus crucifié, 93. — C'est dans son Incarnation que les perfections de Dieu ont paru à découvert, 89. — Rien n'excite davantage notre amour, *ibid.*

Imagination. — C'est la puissance où parait le plus la corruption de l'homme par le péché, 116. — Elle trouble souvent l'oraison, 76, 53. — Elle est fixée par les exercices de piété; par la prière vocale, 75.

Invocation (L') du Saint-Esprit est toujours nécessaire à l'oraison, 9.

Joie d'une âme qui possède Dieu en ce monde par l'amour, 75.

M

Méditation. — Elle est un acte de la contemplation, 8. — Méditation des Mystères, sa nécessité, 68. — Elle est propre et facile à tous les chrétiens, 6.

Mortification (La) des plaisirs sensuels et des passions, donne le repos à l'âme, 105. — C'est la préparation nécessaire à la contemplation, 81; Le caractère qui distingue la vraie contemplation de la fausse, 90.

O

Oraison. — L'extraordinaire ou infuse, 2. — Communiquée à l'homme dans l'état d'innocence, 3, 50, 51. — C'est une grâce gratuite, elle n'accompagne pas toujours la sainteté, *ibid.* L'âme n'y doit pas prétendre, 4, 17. — On ne la peut mériter, 19. — Elle peut être élevée au-dessus des objets sensibles; mais cet état n'est pas permanent, 62.

Oraison ordinaire; elle renferme plusieurs actes, 5, 28. — Sa préparation nécessaire, 18. — Elle se sert du raisonnement, 5. — Elle est nécessaire à ceux même qui sont élevés à une oraison extraordinaire, 22. — Elle n'est point sans objets sensibles, 62. — Oraison parfaite dans la considération et l'affection; elle doit surtout être affective, 238. — Ses trois avantages, 215. — Ses actes différents, 48. — Elle soutient la volonté pour faire le bien, 223. — Contre les tentations, 224. — Contre la faiblesse de l'ignorance, 234. — Elle suit la considération, 238. — Son mérite, 237. — Elle n'a aucun danger,, 59.

Oraison passive, 42. — Oraison de repos ordinaire; sentiments des Pères, 104 à 120. — Elle admet les opérations de l'esprit, 123. — Véritable oraison de repos, 40. — Oraison de repos extraordinaire; sainte Térèse l'explique conformément à la doctrine de saint Thomas, 111. — Etat d'une âme qui a fait de grands progrès dans l'oraison, 20. — Oraison vocale, utile; nécessaire pour exciter la dévotion, 74. — Nous la devons à Dieu aussi bien que la vocale, 80.

Elle suit toujours la ferveur de la dévotion, 80. — En quelles occasions on doit s'en passer, 82. — Oraison publique, elle doit être vocale, 75. — Oraisons jaculatoires, propres en tout temps, 83. — Fort en usage parmi les anciens solitaires *ibidem*. Conseillées par saint Augustin, 19.

P

Paix de l'âme, selon saint Denys et saint Thomas, 130. — Paix spirituelle, 244.

Passions. — Il faut les modérer et les mortifier, 116. — Elles ont leur siège dans l'appétit inférieur, 208. — Elles doivent être soumises à la raison, 208. — Cela se fait par la considération ; exemple des Philosophes, 210. — Malheur de l'homme qui ne les soumet pas ; exemple tiré de l'Évangile, 211.

Perfection chrétienne. Elle consiste dans l'opération, 41. — Dans la connaissance, l'amour et l'action, 89. — C'est la charité qui en est le lien et la mesure, 103. — Trois états ou degrés de perfection, 70.

Plaisirs de la contemplation, 27. — Il ne doit pas venir de la connaissance, mais de l'objet, 36. — C'est un plaisir incomparable, 176. — Plaisirs du corps opposés à la vraie contemplation, 92.

Présence du Saint-Esprit dans une âme, 243. — Comment on la connaît, 247.

R

Raison. — Elle est la règle immédiate et certaine des vertus, 203. — Elle doit soumettre les passions ; sa force pour cela, 208. — Sa faiblesse sans la grâce et la charité, 234.

Raisonnements — Ils appartiennent à la vie contemplative, 8. — Leur utilité, 203. — Il les faut arrêter dans l'oraison, 120, 218, 56. — On doit leur préférer les affections, 234, 244. — Il n'en faut pas beaucoup pour aimer, 3.

Recueillement par la présence de Dieu, 52. — C'est la vraie préparation à l'oraison, 59, 76.

Repos véritable dans l'oraison, 104. — Il consiste dans l'éloignement des choses du monde, 106 ; Dans la mortification des passions, 117 ; Dans la contemplation, 27, 69. — La volonté n'y est pas sans action, 121. — C'est une véritable occupation, 107. Il évite la multitude des raisonnements, 121. — Des pensées, 42, 59. — Deux sortes de repos dans l'oraison, selon saint Thomas, 62. — Il suit le raisonnement dans l'oraison, 27. — Faux repos et inutile, 41. — Pure oisiveté, 44, 41.

T

Tempéraments différents, 191. — Ils servent à la beauté de l'Eglise, 192, aux desseins de Dieu, 195.

Thomas (Saint) exact en écrivant de l'oraison, 6. — Il explique les sentiments des Pères sur ce sujet, 7, 105. — De la paix de l'âme, 131. — Ce qu'il dit de l'oraison de repos, 105. — Il donne trois méthodes pour l'oraison ordinaire, 5.

V

Vie — Elle consiste dans l'action, 41. — Vie active ; on doit en interrompre les exercices pour s'appliquer à l'oraison, 198. — Vie contemplative ; différence de celle de l'homme d'avec celle de l'ange, 6. — L'homme n'y parvient que par des actes différents, 6. — Ses actes, 9. — Vie spirituelle. Son commencement dans la considération des mystères, 97.

Union à Dieu. — Elle se fait par la charité, 125. — Elle nous déifie, 129.

Volonté. — Elle n'est qu'une pure inclination, 56. — Elle ne ressent aucun mouvement, que l'entendement n'ait eu une connaissance, 61. — Elle s'étend plus loin et elle est plus ferme que l'entendement, 219. — Notre volonté a été plus corrompue par le péché, que l'entendement, 223. — Sa faiblesse pour le bien ; elle est guérie et soutenue par l'affection, 224, etc. — Dieu seul peut agir sur la volonté, 39.

TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE

DE LA PRATIQUE DE L'ORAISON

Chap. I. — Premier avis : Qu'il ne peut y avoir de l'amour sans connaissance, mais qu'il peut y avoir de l'amour sans beaucoup de raisonnement	1
Chap. II. — Que la seule connaissance des mystères de la foi et de la religion suffit pour une bonne oraison	7
Chap. III. — Qu'on ne peut pas également appliquer l'entendement et la volonté	13
Chap. IV. — Que tous ceux qui font oraison n'ont pas besoin d'une égale préparation	18
Chap. V. — Que toutes les méthodes dont on peut user se rapportent à celle qui a été enseignée par saint Thomas. Exemple de l'oraison qui se fait par le raisonnement	25
Chap. VI. — Exemple de l'oraison qui se fait par les affections	37
Chap. VII. — Explication plus exacte de cette manière d'oraison. La volonté produit quelquefois un grand nombre d'actes	43

Chap. VIII. — Que l'âme produit quelquefois peu d'actes, se tenant en la présence de Dieu . . .	48
Chap. IX. — Que cette espèce d'oraison peut être très utile pour éviter les distractions. Et que même elle peut être très parfaite, quand on ne ferait qu'un seul acte souvent réitéré . . .	52
Chap. X. — Autre manière d'oraison plus simple, où il y a moins d'actes de l'entendement et de la volonté. Repos de l'âme qui possède Dieu	61
Chap. XI. — Qu'il n'y a nul danger dans cette manière d'oraison	69
Chap. XII. — Maxime très importante ; que la mortification est nécessaire pour l'oraison . . .	80
Chap. XIII. — Conclusion de l'ouvrage. Règle assurée pour distinguer la véritable contemplation de la fausse.	89

LES ÉTATS D'ORAISON

Notions préliminaires.	95
--------------------------------	----

DE LA MÉDITATION

Lettre I. — Comment on doit commencer l'oraison.	118
Lettre II. — La manière de faire oraison par la méditation de l'esprit, et par les affections du cœur	121
Lettre III. — Ce qu'il faut faire quand on a beaucoup de distractions dans l'oraison	126
Lettre IV. — On peut quelquefois changer le sujet de son oraison	131

Lettre V. — Comment il faut se défaire des scrupules qui occupent quelquefois l'esprit durant l'oraison	134
Lettre VI. — Il ne faut point s'arrêter aux grandes douceurs sensibles que l'on ressent quelquefois dans l'oraison.	153
Lettre VII. — La dévotion à la sainte Vierge est un puissant secours pour avancer dans l'oraison.	157
Lettre VIII. — Il faut persévérer dans l'exercice de l'oraison, en quelque endroit qu'on aille .	162

DE LA CONTEMPLATION

Lettre IX. — La manière de faire oraison par la contemplation, et sans raisonnement. Quand il faut passer de la méditation à la contemplation	166
Lettre X. — Ce qu'il faut faire lorsque dans l'oraison on a de si grandes sécheresses, qu'on ne peut s'y occuper de Dieu	174
Lettre XI. — Comment il se faut comporter quand on se trouve recueilli, et uni à Dieu dans l'oraison, sans pouvoir raisonner	180
Lettre XII. — Ce qu'il faut faire lorsqu'on ressent dans l'oraison des peines intérieures.	188
Lettre XIII. — Ce qu'il faut faire lorsque durant l'oraison on a une si parfaite union avec Dieu, qu'il semble que les puissances de l'âme sont suspendues	197
Lettre XIV. — Ce qu'on doit penser des voix intérieures et extérieures qu'on entend quelquefois à l'oraison : et des visions, des ravisse-	

ments et des extases qui arrivent à certaines personnes dans l'oraison, et hors de l'oraison	204
Lettre XV. — Les maladies, l'étude, le travail, et les autres occupations extérieures ne sont point un obstacle à la plus sublime oraison	214
Lettre XVI. — Comment on peut s'entretenir dans une espèce d'oraison continuelle, par le moyen du saint exercice de la présence de Dieu	231
Lettre XVII. — Comment il faut pratiquer la mortification, pour faire de grands progrès dans l'oraison, et pour y éviter toute sorte d'illusion	241
Lettre XVIII. — Ce qu'il faut faire lorsqu'on répand des larmes durant l'oraison	267
Lettre XIX. — Ce qu'il faut faire quand on n'a que des vues simples de Dieu dans l'oraison ; et lorsque Dieu y donne des connaissances sublimes, et un ardent amour	274
Lettre XX. — Comment on doit entendre plusieurs expressions dont se servent plusieurs mystiques, touchant les états d'oraison et de contemplation, et touchant les différentes impressions surnaturelles qui les accompagnent	288